

SANS DONJON NI DRAGON

NESTI
VEGNER
Editions

Peinture : Maxime Desmettre

OLIVIER
BOILE

Sans Donjon ni Dragon

Recueil de 20 nouvelles

Olivier Boile

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :
(voir le résumé de l'ouvrage en fin de volume)

- *Medieval Superheroes*, 2012
- *Les Feux de l'armure*, 2013
- *Nadejda*, 2017

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

© Olivier Boile, 2016

Tous droits réservés pour tous pays

Table des matières

PREMIÈRE ÉPOQUE – Sans Labyrinthe ni Minotaure

L'esprit de l'Hellespont
D'Ur, de Memphis et de Sodome
Service après-vente au Golgotha
Rends-moi mes légions
Quelques mots de l'auteur...

DEUXIÈME ÉPOQUE – Sans Donjon ni Ménestrel

Geneviève versus Attila
Mas'ud, le Fortuné
La nuit tombe sur Sherwood
Mon doux Chevalier...
Quelques mots de l'auteur...

TROISIÈME ÉPOQUE – Sans Elfe ni Dragon

Ne réveillez pas le cancre qui dort
Chasse à l'homme !
Dame Autunnale et le pouvoir des fleurs
Le Guide du Routard Infernal
Quelques mots de l'auteur...

QUATRIÈME ÉPOQUE – Sans Porthos ni Aramis

Calafia's Island
Si tous les rois de la Terre
Boire l'éternel oublié
Ben et le bunyip
Quelques mots de l'auteur...

CINQUIÈME ÉPOQUE – Sans GPS ni Webcam

Quatre Cavaliers
Le blues de Zwarte Piet
Tout de suite après la pub, l'Apocalypse
Le Cueilleur de Morts
Quelques mots de l'auteur...

Première Époque – Sans Labyrinthe ni Minotaure

L'esprit de l'Hellespont

De gros nuages noirs s'amoncellent dans le ciel de Grèce, présage d'une querelle imminente au sommet de l'Olympe.

Quelle est la cause de la colère de Zeus à la voix puissante ? Qui en seront les victimes ? Les enfants d'Athamas et de Néphélé, sauvés de la rancœur de leur belle-mère par l'intervention d'Hermès, ont-ils irrité le roi des Dieux ? Sans doute se posent-ils d'autres questions que celles-ci à l'instant de franchir le détroit séparant l'Europe, où ils vivaient soumis, de l'Asie, où nichent leurs espoirs de liberté.

« Ne relâche pas ton attention, dit le prince Phrixos à sa sœur Hellé. Ce n'est pas parce que la terre de notre père est derrière nous que nous sommes sauvés. La Colchide est encore loin. »

La jeune fille acquiesce, les lèvres serrées. La brise qui fouette son visage et s'infiltré entre ses vêtements de lin se fait de plus en plus insistante, de plus en plus traîtresse. Elle sait que, sur l'improbable monture que leur a envoyée le dieu messager, un faux mouvement peut se révéler fatal. Un frisson lui parcourt l'échine alors que le bélier ailé prend de la hauteur afin de profiter de vents moins défavorables.

« Mon frère, parvient-elle à murmurer à l'oreille de Phrixos, j'ai le vertige. Je sens que le vide m'appelle... Non, pas le vide, ce n'est pas le vide qui m'appelle ainsi...

— Hellé ! Ferme les yeux, accroche-toi à moi et tout ira bien.

— Ce n'est pas le vide, c'est la mer, elle me réclame... La mer...

— Hellé ! Non ! »

Si un quelconque observateur s'était trouvé sur la rive asiatique du détroit, il aurait assisté, interloqué, au passage rapide d'un bélier à la toison d'or et aux ailes blanches ; un étrange moyen de transport qui, pris dans une violente tempête que même un émissaire divin est incapable de contrôler, ne peut empêcher la chute de l'un de ses deux passagers.

Si ce même observateur avait vu la jeune fille lutter contre les courants pour éviter la noyade, son courage l'aurait certainement poussé à plonger dans l'intention de la sauver. Peut-être aurait-il réussi. Dans ce cas, jamais le détroit n'aurait porté le nom de la princesse grecque qui y trouva la mort, pour devenir l'Hellespont.

Le ciel était dégagé au-dessus de l'Hellespont, un présage que le Grand Roi apprécia comme il se devait : sa fabuleuse expédition serait un succès. Pouvait-il en être autrement ? Durant quatre années, il avait planifié l'invasion jusque dans ses moindres détails, envoyant des espions au cœur de chaque ville, cherchant des appuis parmi les plus puissants des Grecs, plaçant des points de ravitaillement aux endroits stratégiques, alors que des ingénieurs, mieux payés que ses propres généraux, domptaient les montagnes et les mers pour faciliter la progression de son armée en

territoire ennemi. Les mânes de Darius pouvaient être fiers de leur héritier : le nouveau souverain de l'empire perse suivait à la lettre les projets avortés de son glorieux aîné, en y ajoutant parfois une touche d'audace qui ne manquait pas d'inquiéter le vieil Artabane.

« Que mon seigneur ne s'offusque pas si je parle, proclama le vénérable conseiller, mais, si j'en crois les oracles, la mer des Grecs est capricieuse. Je me permets de vous recommander de la mettre de notre côté par des libations et des sacrifices ; ou, tout du moins, de faire en sorte qu'elle tolère le passage de vos bateaux. »

D'un geste ample, Artabane embrassa le détroit, dont les eaux étaient couvertes d'embarcations de toutes sortes – des imposantes trières phéniciennes aux rafiots issus des confins de l'empire. La puissance perse, avant de déferler sur les montagnes de Grèce, s'était déjà bruyamment manifestée sur les flots tranquilles de l'Hellespont.

« Je me suis également entretenu avec des pêcheurs d'Abydos, insista-t-il sans cesser de fixer l'eau qui l'encerclait de toutes parts, et tous croient que la mer qui les nourrit ne laissera aucun homme l'asservir, fût-il le dirigeant incontesté de quarante-six nations. Bien sûr, il s'agit de superstitions indignes d'être écoutées ne serait-ce que par le dernier des eunuques de Votre Majesté, toutefois il m'apparaît approprié de...

— Tu as raison, mon oncle. »

La voix du Grand Roi était à l'image du personnage, tout à la fois troublante, charmeuse et d'une incroyable force. Lorsqu'il faisait mine de vouloir prendre la parole, chacun se taisait et détournait les yeux dans la direction opposée, tant il aurait paru sacrilège de plonger son regard dans le sien. En outre, son habillement, sa coiffure, ses parures, étaient d'une beauté telle que nul homme n'osait les souiller par une observation intempestive. Artabane, bien que lié par le sang à son noble interlocuteur, ne faisait pas exception ; c'est donc tourné vers la mer qu'il répondit :

« Mon seigneur me fait trop d'honneur en daignant tenir compte de mon humble contribution à sa divine sagesse... M'autoriserai-je toutefois à lui demander ce qu'il fera pour s'attirer les bonnes grâces de l'esprit de l'Hellespont ? »

Le Grand Roi esquissa un sourire et, sans un mot, se leva du trône d'ivoire qu'il occupait lors de ses sorties en mer. À petits pas, il approcha du bordage. Les marins et les hauts dignitaires présents sur le navire royal s'agenouillèrent cérémonieusement. La plupart d'entre eux étaient encore dans cette position lorsque leur souverain, toujours aussi silencieux, se défit de l'un de ses bijoux pour le lancer par-dessus bord. L'anneau incrusté d'émeraudes resta quelque temps à la surface de l'eau, avant d'être définitivement absorbé par la mer avide.

« Qui que tu sois, psalmodia-t-il, quels que soient tes pouvoirs, accepte ce don de l'être tout-puissant devant lequel pliera la Grèce. Prends ceci comme un gage de ma bonne volonté, car je ne suis pas venu ici pour t'offenser. Dès que j'aurai relié l'Asie à l'Europe, mon armée traversera le détroit et tu ne nous verras plus jusqu'à notre retour. Je peux t'assurer que ma générosité à ton égard sera alors sans limite : je sais être prodigue dans la victoire. »

Des vagues aventureuses vinrent lécher la coque du navire, ce que le Grand Roi interpréta comme une marque de connivence de la part de la mer. Ravi, il s'intéressa alors à la rive européenne, où les ingénieurs égyptiens s'affairaient à construire le pont qui permettrait aux troupes de passer en Grèce. Il y avait environ sept stades d'Abydos à l'avancée rocheuse la plus proche, une distance qu'il n'était guère difficile de couvrir en alignant bord contre bord plus de trois cents bateaux, puis en les amarrant au moyen de solides câbles de papyrus. Bientôt, comme il l'avait annoncé, le Grand Roi assisterait à la traversée des myriades de soldats constituant

son armée, la plus impressionnante qui ait jamais foulé le sol européen. Bientôt, la Grèce serait à ses pieds. Bientôt, il serait le maître du monde.

Il s'inclina avec respect face à la mer – un geste qu'il n'aurait accompli à l'égard d'aucun homme – et ordonna à l'amiral de rentrer au port.

En dépit des petits soins prodigués par ses serviteurs et ses concubines, son sommeil fut très agité. Cette nuit-là, il vit dans ses songes le visage torturé d'une jeune fille luttant contre la noyade ; une apparition qui continua de le hanter durant les jours qui suivirent.

Les travaux avançaient de manière bien plus rapide depuis que le Grand Roi avait fait décapiter le chef des ingénieurs égyptiens. Contrairement à ce que prétendaient ses ennemis, gouverner par la terreur était loin de l'enchanter ; cependant, la mauvaise volonté de certains ne lui laissait guère le choix.

Son armée était prête. Aussi, faire stationner plusieurs centaines de milliers d'hommes autour d'Abydos occasionnait-il des problèmes divers, lesquels ne seraient résolus que par la prise de la rive européenne.

En attendant le franchissement de l'Hellespont, les généraux perses passaient une partie de leur temps en fêtes, banquets et beuveries. Tous avaient conscience de vivre leurs derniers instants de paix avant d'entrer pour de bon en campagne, raison suffisante pour profiter des incomparables plaisirs offerts par la terre d'Asie. En revanche, leur souverain se contentait le plus souvent de repas frugaux, pris seul ou en compagnie de ses proches. Cela contrastait fortement avec les usages en vigueur à la cour de Suse, d'Ecbatane ou de Babylone.

« Je n'ai plus faim, annonça le Grand Roi en repoussant le nouveau plat qu'on lui présentait. Va distribuer les restes aux soldats, sauf les chameaux et les autruches, que tu amèneras dans les appartements de mes concubines. Allez ! »

L'eunuque savait qu'il risquait sa vie en refusant d'obéir à un tel ordre. Néanmoins, il resta figé, les lèvres scellées, tenant à bout de bras une immense assiette d'or garnie d'algues et de coquillages irisés. Au milieu de celle-ci trônait un poisson aux écailles scintillantes, certes appétissant mais de taille bien trop modeste pour mériter une place de choix sur une table aussi prestigieuse.

« Parle, l'Assyrien ! Que me veux-tu ? Je viens de te dire que je n'avalerais rien de plus ! Par les dieux, dans quel langage faut-il te le répéter ? »

Le serviteur, pris de panique, ouvrit la bouche ; quelle que fût sa faute passée, on lui avait arraché la langue en sus de sa virilité. Il déposa le plat devant lui et s'en fut aussi vite qu'il le pouvait, pour ne plus reparaître. Le Grand Roi soupira. Pourquoi tenait-on absolument à lui faire manger ce poisson ? Aussi agacé que curieux, il l'attrapa par la queue afin de l'examiner. Le poisson mort laissa alors échapper de son gosier un petit objet qui roula sur la table, puis sur le sol, avant de se figer aux pieds du Grand Roi.

« Mon anneau..., murmura celui-ci. Maudite soit-elle ! Elle a rejeté mon offrande ! »

Un terrible pressentiment le frappa soudain. Sous le regard interrogatif des danseuses arméniennes qu'il avait convoquées, il quitta sa tente à toute allure et courut vers la plage d'Abydos. Ce qu'il vit lui fit pousser un cri de rage.

Si calme depuis son arrivée, la mer était à présent démontée, tandis qu'un vent furieux soufflait du nord-est, implacable alliance de l'air et de l'eau contre les monstres de bois de la marine perse. Des vagues d'une violence phénoménale

s'abattaient sur le pont de bateaux, brisant sans peine les cordages de papyrus qui maintenaient l'ouvrage. Privés de leur soutien, les navires les moins solides s'abîmaient sur des rochers ou, pire, en percutaient d'autres. La tempête ne dura pas longtemps, mais cela fut suffisant pour que soit réalisé ce que craignaient les amiraux du Grand Roi : le travail des derniers jours était réduit à néant, repoussant la date de l'invasion.

« Hellespont, sois maudit ! Me provoqueras-tu indéfiniment ? Douterais-tu de mon pouvoir ? Je suis le maître des quarante-six nations de l'empire perse ! Nul ne résiste à ma volonté, et ma volonté est de te faire courber l'échine devant moi, esprit de l'Hellespont !

— Mon seigneur ? Pouvons-nous faire quoi que ce soit afin de vous être utiles ? »

Incapable d'abandonner cette vision d'apocalypse, le Grand Roi ne se retourna pas tout de suite. Lorsqu'il fit enfin face à ses conseillers, accourus en nombre à la suite d'Artabane, il dit à l'attention de ce dernier :

« Oui, tu peux m'être utile. Premièrement, fais couper le nez et les oreilles des esclaves qui ont œuvré ce matin sur le pont de bateaux. Deuxièmement, trouves-en d'autres, fournis-leur des fouets et demande-leur de châtier la mer. »

Le silence qui s'empara des conseillers fut éloquent. Leur maître avait-il perdu la raison ? Fouetter une étendue d'eau ! Était-ce ainsi que l'on gouvernait un empire ?

« Votre Majesté doit s'être mal exprimée, osa Artabane, ou du moins ne possédons-nous pas l'entendement nécessaire pour la comprendre...

— Tu m'as parfaitement compris, mon oncle. Je veux que la mer des Grecs soit fustigée à la hauteur de son crime. As-tu dénombré les navires qu'elle vient de nous détruire ?

— Permettez-moi de ne pas entrer en accord avec votre point de vue, insista le vieux conseiller. Il ne me paraît pas sage de vous montrer hostile vis-à-vis de l'esprit de l'Hellespont. Celui-ci pourrait ne jamais vous pardonner cette décision d'envoyer des esclaves afin de...

— Tais-toi, mon oncle. Nous parlions d'esclaves ? En effet, ce fut une erreur de ma part. Personne ne mérite de se faire fouetter par des esclaves. Aussi enverrai-je mes propres hommes de confiance infliger à la mer la punition que, par sa rébellion, elle m'a réclamée. Allez ! »

Muets de stupeur, les plus importants dignitaires de l'empire perse s'agenouillèrent devant le Grand Roi. Quand celui-ci leur eut tourné le dos pour contempler l'insupportable spectacle des épaves ballottées par le courant, ils se relevèrent et appelèrent leurs eunuques, exigeant qu'on leur apporte un fouet.

Alors, tous prirent la direction du rivage.

Elle fut tirée de son sommeil par un léger frémissement ; un changement dans son environnement, quasi imperceptible, que nulle autre qu'elle n'aurait pu ressentir.

Ses cheveux se mirent à danser autour de sa tête. Ses paupières s'ouvrirent doucement. Son corps remua avec lenteur. Un souffle lui échappa, enfantant des dizaines de petites bulles qui remontèrent vers la surface. Elle avait oublié à quoi ressemblaient les nuages, ce qu'était la chaleur du soleil, la caresse du vent ou l'odeur de la terre... Parfois, quand elle essayait de se souvenir de sa vie de mortelle, elle se prenait à regretter cette période dont il ne lui restait que des bribes. À force d'épier les hommes du fond de sa prison d'eau, il lui arrivait de rêver à leur vie, à cette vie qu'elle aurait eue si un destin impitoyable ne l'en avait privée.

« Réveille-toi, gardienne de l'Hellespont ! Va au-devant de l'homme qui t'a demandée en mariage. Va au-devant de l'homme à qui tu t'es refusée... »

Elle ne chercha pas à contrarier cette voix qui, issue de chaque créature marine, de chaque coquillage, de chaque grain de sable, la guidait vers celui qu'elle devait rencontrer. Consciente que ce mortel présomptueux était la clef des événements récents, elle avait déjà tenté d'infiltrer ses pensées nocturnes. L'avait-il seulement vue ? La reconnaîtrait-il lorsqu'elle se présenterait à lui ?

L'esprit de l'Hellespont n'eut pas l'occasion d'approfondir ces réflexions : une douleur aussi subite qu'intense lui fit l'effet d'une déchirure le long de son dos, comme si un filet de pêche s'était refermé sur elle en lui mettant la chair à vif. Elle poussa un long gémissement plaintif. On ne s'en prenait pas directement à l'être immatériel qu'elle était devenue, mais à celle qui ne faisait plus qu'un avec elle : de toute évidence, des hommes – quelle autre créature aurait pu commettre un acte aussi infâme ? – étaient en train d'attaquer la mer.

Une nouvelle série de coups la frappa, plus intolérable encore que la précédente. En quelques mouvements rendus pénibles par la souffrance, l'esprit de l'Hellespont remonta à l'air libre. Les premières secondes furent difficiles, tant elle avait perdu l'habitude de vivre hors de l'eau. Sa respiration mit un certain temps à redevenir normale ; quant à ses yeux, ils furent incapables de supporter la lumière. Lorsqu'elle parvint enfin à les ouvrir, le spectacle qui s'imposa à elle emplit son cœur de haine : une dizaine de dignitaires étrangers, en tenue d'apparat, progressaient de la plage d'Abydos vers la haute mer, en frappant les flots comme ils auraient frappé un esclave. La plupart d'entre eux grimaçaient, signe que l'exécution de cette triste besogne n'était pas de leur fait. Ou était-ce à cause de l'eau glacée qui trempait le bas de leur robe et les éclaboussait au rythme de leur avancée ?

« Onde amère, le seigneur de l'Asie te fait châtier car tu l'as offensé alors qu'il ne t'avait causé aucun tort. Tu devras admettre que son armée te franchisse, car tu n'es rien, sinon un courant d'eau saumâtre. »

Ces mots étaient répétés comme une litanie entre chaque coup de fouet. Si la lassitude se lisait sur les traits tirés des flagellateurs, pas un parmi eux ne semblait décidé à s'arrêter. En réalité, leur souverain leur déniait cette faveur à chaque fois qu'ils se tournaient vers lui pour l'interroger du regard. Assis sur un trône de marbre blanc, au bord d'une falaise, le Grand Roi dominait la plage de toute sa majesté. Le vent, qui soufflait paresseusement sur le détroit, lui avait fait renvoyer les esclaves chargés de le rafraîchir au moyen de palmes gigantesques. L'odeur de l'iode fouettait les narines de ses suivants ; un arôme exotique pour des hommes nés et élevés, pour la plupart, loin de la moindre étendue d'eau salée. Le souverain de l'empire perse sourit. La mer, qui avait osé le défier en coulant ses navires, connaissait dorénavant le prix de sa fureur. Et ce n'était pas encore terminé.

Sur ses ordres, un prisonnier ionien fut amené au pied du trône. Deux eunuques se saisirent de lui et le libérèrent de ses entraves, qu'ils tendirent, agenouillés, à leur maître satisfait. L'Ionien fut invité à regagner sa terre tandis que le Grand Roi se levait et, portant les chaînes à bout de bras, rugissait :

« Écoute-moi, esprit de l'Hellespont ! Ce Grec s'est soumis, ma miséricorde m'a fait lui rendre sa liberté. Tant que tu te rebelleras contre mon autorité, tu connaîtras le sort des esclaves : battue et enchaînée ! »

Celle à qui il s'adressait ne put l'entendre, occupée qu'elle était à lutter contre sa propre douleur. Chaque coup de fouet lui tirait une larme, chaque outrage subi par la mer saccageait son âme. Entre les deux rives du détroit, les navires perses continuaient d'aller et venir dans l'attente de nouvelles directives. L'esprit de

l'Hellespont aurait voulu se venger sur la flotte du Grand Roi mais comprit que, pour le moment, la force lui manquait. Humiliée, dévastée, elle ne pouvait qu'espérer une aide divine, elle qui n'était qu'une mortelle adoptée pour l'éternité par les puissances marines.

« Téthys..., murmura-t-elle. Téthys... Mère, fille et épouse des océans, je vous en supplie, venez à mon secours ! »

Le flot de ses larmes ne se tarit pas. Pire, ses lamentations redoublèrent d'intensité. Elle aurait tant voulu crier, mais comment exprimer son affliction au monde du silence ? La mer souffrait sans un bruit. Elle n'avait même plus la faculté de lancer une vaguelette sur la plage d'Abydos. Ne restait au Grand Roi qu'à célébrer sa victoire.

Il laissa derrière lui son trône de marbre, marcha jusqu'à l'extrémité de la falaise et, sans accorder un regard à la mer qui s'étendait en contrebas, projeta les entraves aussi loin qu'il put.

« Même si tu ne veux pas d'offrande, dit-il d'un air menaçant, je te promets que tu ne me rendras pas celle-là. »

Il pouvait ordonner la reconstruction du pont de bateaux : il savait que plus rien ni personne n'empêcherait ses guerriers de passer l'Hellespont.

Malgré les éclatantes victoires de son armée, malgré les richesses qu'il accumulait depuis son entrée en Grèce, malgré les honneurs et la gloire qu'il recueillait, le Grand Roi n'arrivait pas à trouver le sommeil. Chaque nuit, des visions angoissantes l'assaillaient, mêlant la mort à l'échec, et les catastrophes naturelles aux désastres militaires. Tous ces mauvais rêves – coïncidence ou prémonition ? – avaient en commun l'élément marin.

« Elle cherchera tôt ou tard à se venger de moi, confia-t-il un matin au fidèle Mardonios. Je l'ai offensée, elle ne l'oubliera pas et me poursuivra jusqu'à ce que ce soit elle qui m'enchaîne.

— De qui parlez-vous, seigneur ? De qui avez-vous peur ? »

La santé déclinante du vénérable Artabane l'avait contraint à rester en arrière. La place très convoitée de conseiller et de confident avait donc échu à Mardonios, homme de guerre, homme d'action, pour qui le destin de la Perse était d'écraser les autres nations sous le poids de ses armes. Il était, en outre, le meilleur de tous les généraux. Comment un tel individu aurait-il pu croire à une menace n'impliquant ni lances ni boucliers ?

« Oublie ce que je viens de te dire, mon ami. Tu as sans doute raison, rien ne vaincra notre armée.

— Vous paraissez soucieux, seigneur. Nous avons pourtant écrasé les hoplites de Sparte, nous avons brûlé les temples des Athéniens, notre flotte est largement supérieure à celle de nos ennemis... Qui pourra nous résister ? Je vous le jure, nous reviendrons triomphants à Persépolis.

— Et je te ferai satrape de Grèce, Mardonios. »

Le général lui décocha un sourire béat, confiant en ses qualités et en celles de ses hommes. Le Grand Roi lui-même aurait aimé avoir une conviction aussi inébranlable. Hélas ! la nuit voyait l'effondrement du mur d'assurance qu'il s'efforçait de bâtir durant la journée. La nuit voyait des vagues démesurées se fracasser sur lui et sur ses illusions, terrible présage du sort que lui réservait la mer des Grecs.

Quand le déroulement de la campagne l'amena à devoir livrer une bataille navale

près des rivages de Salamine, il comprit aussitôt qu'elle serait décisive. On saurait enfin qui, de la Perse ou de la Grèce, jouissait de la faveur des dieux.

Le soleil se lève sur le détroit.

Près d'une année après le passage de l'armée perse, le pont de bateaux est toujours là, figé sur une eau paisible. Le détachement chargé de sa protection n'a jamais eu à intervenir, à l'inverse de ce que prophétisaient certains oiseaux de mauvais augure. Parmi les adversaires du Grand Roi, nul n'a jugé utile de le priver de son unique possibilité de retraite.

La retraite ! Qui aurait envisagé que l'invincible armée perse fasse demi-tour devant les défenseurs d'Athènes ? Qui aurait pu prévoir le désastre de Salamine, où une flotte inférieure en nombre est parvenue à repousser un millier de vaisseaux ? Qui aurait imaginé le Grand Roi déchirant sa robe dans un accès de fureur, avant de s'enfuir vers sa terre natale sans demander son reste ?

« C'est pourtant ce qui a eu lieu, ma fille. Le fou qui commande aux Mèdes, en se permettant de défier les forces de la nature, s'est prétendu l'égal d'un dieu. Sa chute n'en a été que plus rude.

— Je vous remercie pour votre aide, ma mère.

— Et la Grèce te remercie pour la tienne. Tu as tenu tête à l'envahisseur. S'il a cru un instant t'avoir domptée, il s'est rapidement rendu compte de la vanité qui avait été la sienne. Sans toi, nous ne l'aurions peut-être pas vaincu... »

La vieille femme entrouvre ses bras pour y accueillir la jeune fille. Ses longs cheveux d'un gris bleuté flottent autour d'elle, telle une barrière protectrice au milieu de laquelle chacun est invité à se réfugier. Téthys, fille du Ciel et de la Terre, sœur et épouse de l'Océan, source des fleuves et des mers, est à l'image de l'élément sur lequel elle règne : bonne avec ceux qui la respectent, cruelle envers ceux qui la malmènent. En elle, Hellé retrouve un peu de réconfort après les jours difficiles qu'elle a vécus. La caresse de sa mère lui fait oublier les humiliations subies et les souffrances endurées.

« Racontez-moi encore une fois la bataille de Salamine... »

Téthys rit, un rire cristallin qui résonne dans l'immensité des fonds sous-marins. Elle n'est pas peu fière de la manière dont elle a vengé sa fille. Aussi est-ce avec une joie non dissimulée qu'elle lui relate de nouveau comment elle a aidé la flotte grecque à venir à bout des Perses.

Les courants favorables pour les uns, les vents contraires pour d'autres ; les vagues colossales protégeant la trière du général Thémistocle, et les mêmes vagues déferlant sans relâche sur les navires phéniciens ; les monstres marins appelés après les Perses tombés à l'eau, et les dauphins sauvant des Grecs de la noyade... Du sommet du mont Aigalée, le Grand Roi a immédiatement mesuré l'ampleur du désastre. Après s'être incliné devant la mer, il s'en est retourné vers son pays, conscient que celui qui ne maîtrise pas les eaux ne maîtrise rien.

« Voilà, ma fille, dit la reine des mers. Maintenant, le mortel qui t'a défiée est sur le point de repasser en Asie, pour ne plus jamais remettre les pieds en Europe. Si tu souhaites lui montrer une dernière fois à quel point il a eu tort d'agir ainsi, c'est le moment. »

En effet, le son monotone des tambours de guerre annonce la réapparition des troupes perses sur les rives du détroit. Les mines sont défaites et les regards sont vides, dépourvus de l'espoir qui animait chaque homme lorsque la victoire était,

croyait-on, à portée de main. Ils sont peu nombreux à avoir pris le chemin du retour. D'aucuns ont choisi de rester auprès de Mardonios, préférant mourir en terre grecque plutôt que de renoncer à leurs rêves de conquête ; d'autres ont succombé à la famine ou à la maladie au cours de la retraite. Cette armée, dont on affirmait qu'elle asséchait les rivières qu'elle traversait, arrose à présent le sol de ses larmes amères.

Le Grand Roi, quant à lui, fait profil bas. En signe de déférence, il a fait joncher de myrte et de tamaris les chemins conduisant au pont de bateaux. Il ne l'avouera jamais, mais il regrette la suffisance dont il a fait preuve. Il possédait une armée supérieure à celle de son père et n'a pas réussi à accomplir la moitié de ses exploits ; plus grave, il n'a pas su laver l'affront de Marathon. Les Grecs ont vaincu, une fois de plus.

« Je lui pardonne ses crimes, déclare Hellé après une courte réflexion. Il a joué avec la nature et il a perdu. Je pense que son infortune suffira à le rendre plus sage.

— Comme tu voudras, ma fille. Tu es la gardienne de l'Hellespont, toi seule es apte à accorder ou refuser le droit de passage sur le détroit. »

La jeune fille acquiesce. Son visage radieux exprime une paix intérieure qu'elle n'avait plus éprouvée depuis l'arrivée des Perses.

Tout près des deux divinités des eaux, dans le monde terrestre, le char du Grand Roi mène la file des guerriers déçus. Parvenu devant le pont de bateaux, il demande à descendre, de façon à être le premier à y poser le pied. Les yeux mi-clos, il prononce une prière. C'est sans la moindre escorte qu'il progresse au milieu des flots, à tout petits pas, comme un enfant effrayé par l'éventualité d'une punition.

Ses hommes restés en arrière le voient soudain se baisser, puis ramasser un objet dont ils ne peuvent déterminer la nature. Durant un instant, leur maître se tourne vers la mer, semble lui parler, puis reprend sa route. Il ne montrera à personne l'offrande que lui a faite l'esprit de l'Hellespont, et qu'il a acceptée de bonne grâce.

« Jusqu'à ce que ce soit elle qui m'enchaîne », ne cesse-t-il de murmurer pour lui-même, en rejoignant la rive asiatique.

Satisfaite, Hellé peut retourner au silence qu'elle affectionne tant. De l'eau aura coulé sous les ponts avant que la vanité d'un autre despote ne vienne perturber sa tranquillité, et celle du détroit sur lequel elle règne depuis sa mort.

D'Ur, de Memphis et de Sodome

Le crépuscule avait pris possession des cieux lorsque les trois voyageurs arrivèrent en vue des ruines.

Étrangement, leur première réaction ne fut pas de porter leur attention en direction de la vallée d'où avait surgi la cité abandonnée ; au contraire, ils projetèrent leurs espoirs vers l'infini du firmament. Ils se tinrent le nez en l'air, chacun perché sur son fidèle dromadaire, jusqu'à ce que l'un d'eux marmonnât quelques mots de dépit. Ses compagnons hochèrent la tête de concert. Non, l'étoile ne réapparaîtrait pas cette nuit, pas plus que les nuits précédentes. Rien ni personne ne viendrait à leur secours. Tout éminents astrologues qu'ils fussent, il leur fallait se rendre à l'évidence : ils s'étaient égarés, comme l'auraient été des aveugles cruellement jetés dans ce même désert. À quoi bon le savoir, à quoi bon la richesse, s'ils se voyaient condamnés à errer entre mamelons de sable et sommets pelés, pour les siècles des siècles ?

« Nous nous reposerons à l'abri de ces ruines, décréta le plus âgé des trois voyageurs. Qu'Ahura Mazdâ m'en soit témoin ! Nos montures sont fourbues et nous-mêmes ne tarderons guère à l'être si nous poursuivons.

— La Lune est pleine. Elle veille sur notre caravane. Houbal nous protégera au cours de cette halte. Accordez-lui votre confiance, mes frères.

— Il se peut que nous ne soyons pas seuls cette nuit... »

Ses deux compagnons se tournèrent, interdits, vers le benjamin de l'expédition. Derrière le voile brodé de sequins qui lui masquait en partie le visage, il leur opposa un regard où une étincelle de sagesse le disputait à la candeur de la jeunesse.

« Mes dieux ne m'ont pas davantage parlé que les vôtres, se dédouana-t-il. Je n'ai fait qu'émettre une hypothèse : il est possible que ces ruines soient habitées. Chez moi, au Gandhara, de nombreux villages autrefois florissants ont fini par être avalés par la jungle ; ils continuent néanmoins d'abriter en leur sein des hommes et des femmes retournés à l'état de bêtes sauvages...

— Nous ne sommes pas en Inde, trancha l'aîné.

— Et où sommes-nous donc ? Nul autre que Houbal ne le sait, hélas ! »

Ces paroles seraient les dernières prononcées avant l'entrée des trois voyageurs dans la cité abandonnée.

Ils passèrent sous les restes d'une porte monumentale, assez large pour être franchie simultanément par une demi-douzaine de dromadaires. La place avait été d'importance. Sans doute fut-elle un comptoir commercial doublé d'un poste militaire. Du temps de sa splendeur, la muraille devait impressionner tout envahisseur potentiel ; désormais une fillette pouvait enjamber sans peine les vestiges de ses fortifications. La cité était certainement difficile à prendre, mais pas inexpugnable, ainsi que le confirma le paysage de désolation s'imposant aux visiteurs... À moins que les ravages commis ici ne fussent pas l'œuvre d'une armée humaine ?

Il faisait à présent nuit noire. Seul l'astre lunaire – avec la complicité de Houbal, selon l'individu à la peau sombre – offrait un repère bienvenu aux trois voyageurs et à leurs montures. Exténués par une interminable course à travers le désert, les

dromadaires renâclaient, rechignaient à avancer parmi les décombres ; caprices d'animaux butés, de l'avis du doyen de l'expédition. Nul ne s'aviserait de le contredire. Il avait pourtant tort. Les montures se montraient nerveuses car, à l'inverse de leurs maîtres, elles avaient conscience d'être observées.

Le nouveau-né, sous le regard attendri du père, de la mère et des trois visiteurs, tend deux mains avides vers la couronne d'or.

« Ce petit garçon est voué à devenir un grand roi, déclare le vieillard sur un ton où perce une certaine émotion. Je suis honoré de pouvoir lui rendre hommage en cette nuit sainte, au nom de l'empire des Arsacides que je représente. Ni mes compagnons ni moi ne regrettons d'avoir parcouru tant de monts, de bois et de déserts pour parvenir à votre fils. »

La mère sourit faiblement, encore diminuée par l'épreuve de l'accouchement. Elle est jeune, très jeune même – mais qui ne l'est pas aux yeux d'un homme ayant vu se lever tant d'aubes et se coucher tant de soleils ? Le vieillard agenouillé devant cette nouvelle vie mesure plus que jamais le temps écoulé depuis sa propre naissance. Furtivement il s'imagine avec son père potier, entre les remparts protecteurs de la cité d'Ur, dans l'ombre bienveillante du temple d'Enki et de la Grande Ziggourat.

L'enfant s'est saisi de la couronne. Il la manipule avec aisance, comme s'il était un souverain aguerri et non une frêle créature venue au monde une dizaine de jours plus tôt. Que sa tête ne fût celle d'un adulte ! Il eût alors coiffé l'insigne universel de la royauté et ainsi confirmé la prédiction du vieillard. Mais cet étranger peut-il se dire prophète ? De toute évidence, il n'est pas de ces vagabonds mystiques pullulant sur les routes de Judée et d'ailleurs, toujours prompts à offrir la bonne parole contre une miche de pain ou une jatte de lait frais. Sa longue robe de soie brodée de fils argentés, son turban piqueté de mille gemmes, le désignent comme un prince, un roi peut-être.

La mère baisse la tête. Elle n'a pas coutume de frayer avec les puissants. Son fils, en revanche, reçoit la délégation venue l'adorer avec l'assurance de l'habitué. L'autorité se lit dans le noir profond de ses yeux qui, déjà, ne sont plus tout à fait ceux d'un nourrisson.

Le vieillard venu d'Orient sent alors à quel point il n'est pas à sa place, ici, dans cette grange bâtie le long du chemin d'Éphrata, sous une étoile qui jamais n'aurait dû briller pour lui.

La nervosité des dromadaires se mua en terreur quand les ombres de la nuit devinrent des êtres de chair et de sang.

Par précaution des sabres furent tirés, des flèches furent encochées ; d'un côté comme de l'autre on hurla des « qui va là ? », on proféra des menaces. Pour les voyageurs, quiconque hantait des ruines de nuit ne pouvait qu'être malintentionné. Pour les habitants de la cité, ces trois inconnus jaillis du néant sur leurs montures rapides s'apparentaient à des pillards venus leur prendre le peu qu'il leur restait.

Le premier à esquisser un geste d'apaisement fut l'aîné des voyageurs, promptement imité par ses deux compagnons de route. Ils étaient des princes fort renommés chez eux pour leur sagesse et leur amour de la paix. Dans les forêts d'Inde, dans les déserts d'Arabie, dans les montagnes de Perse, nombre de conflits avaient pu être évités grâce à leurs talents de médiation. Les habitants de la cité en ruines le

sentirent-ils d'instinct ? Les intentions belliqueuses furent bientôt oubliées. Un cuissot d'oryx encore frais et quelques généreuses galettes de millet, soustraits de ses provisions par le benjamin de l'expédition, achevèrent d'instaurer une atmosphère de confiance entre étrangers et autochtones. Ces derniers étaient au nombre de trois : un vieillard loquaceux, un misérable entre deux âges, un garçon au visage crasseux ; en attendant, peut-être, que surgisse d'une mesure effondrée une famille entière, avec femmes, enfants et nourrissons.

Quel étrange tableau que ces princes richement vêtus, assis sur une colonne brisée faisant office de banc, partageant un repas nocturne avec leurs frères d'infortune, pour ainsi dire leurs doubles ! Que l'on ôte sa robe de soie et son turban au vieux Persan, et le voilà pareil à ce pauvre hère allant nu-pieds, dont les yeux d'un bleu délavé en avaient vu plus qu'on ne peut en supporter en une existence. Dépouillez l'Arabe de ses parures, et vous ferez face à l'homme à la peau d'ébène mordant dans la chair d'oryx comme s'il s'agissait du dernier repas d'un condamné. Enfin, si le jeune Indien devait se voir privé de ses bijoux pour endosser une vilaine tunique de lin, il ressemblerait au garçon qui, après avoir dévisagé les trois individus, dit :

« Vous venez de très loin, n'est-ce pas ? On ne rencontre pas beaucoup de gens de votre espèce par ici. On ne rencontre pas grand monde, en fait. Racontez-nous vos aventures. »

Ces mots constituèrent l'amorce d'une discussion dont nul ne prévoyait alors qu'elle durerait jusqu'au lever du jour...

« Je suis le vénérable Melchior, satrape de l'empire des Arsacides, fidèle serviteur de Sa Majesté Phraatès. Mes compagnons se nomment Balthazar, prince héritier de l'immortel royaume des Adites, et Gaspard, digne représentant de la glorieuse dynastie des rajahs du Gandhara. Tous trois versés dans l'art de l'astrologie, d'aucuns nous considèrent comme des savants, d'autres comme des mages.

— C'est à ce titre que nous avons dépassé les frontières de nos royaumes, ajouta le dénommé Balthazar, à la poursuite d'une étoile qui mènera notre caravane au roi du monde. Il sera le seul souverain capable de tous nous réunir par-delà la diversité des races et des nations, le seul être capable de racheter les fautes de ses semblables, car il naîtra homme tout en étant dieu.

— Mais nous nous sommes malencontreusement égarés, conclut le jeune Gaspard du bout des lèvres, dans ce désert dont vous avez fait votre demeure. D'ordinaire, la lumière de l'étoile nous permet de retrouver notre chemin de jour comme de nuit. Il est à craindre que cette fois-ci nous devions nous reposer sur votre savoir. »

Trois mâchoires voraces se figèrent sur les morceaux de viande tant convoités. Les habitants de la cité en ruines s'entre-regardèrent, indécis. Autour d'eux un vent glacial se levait. Il charriait des grains de sable et des murmures lointains, sifflant entre les branches étiques d'un arbre solitaire, à demi calciné. À quelques pas de là, un pan de rempart depuis longtemps attaqué par les éléments acheva de se désagréger dans un silence funeste. Bientôt il n'en resta qu'un tas de poussière, qui en se dispersant s'en fut alimenter l'insatiable désert.

« Malencontreusement égarés ? Vous vous sentirez moins perdus quand vous saurez le nom de cette cité », lâcha le doyen des autochtones, comme à contrecœur.

La mine impatiente qu'affichèrent les mages – l'air de voyageurs assoiffés arrivant enfin en vue d'une oasis ! – incita le vieillard à poursuivre sans tarder :

« Ces vestiges sont ceux de la cité d'Ur, prononça-t-il dans un souffle, capitale royale du pays de Sumer. »

L'un se dit satrape, l'autre prince, le troisième rajah. Investis d'une dignité comparable dans leur patrie respective, seule l'indiscutable loi de l'âge peut définir l'ordre de préséance. Aussi le vieillard, ayant accompli sa mission par le don de l'or, se voit-il remplacé aux pieds de l'enfançon par un homme mûr et vigoureux, plus grand d'une tête et plus jeune de vingt ans.

La mère a d'abord un réflexe de recul afin de soustraire son fils à la vision de l'étranger. Elle-même n'a jamais rencontré de Noir avant ce jour et ne sait comment se comporter. Elle sait que les bédouins de Nabatéa, les Romains de Jérusalem, les Grecs d'Alexandrie, ont toujours fait de ces hommes venus d'un sud lointain des esclaves. Pourtant celui-ci ne ressemble en rien à un misérable asservi par quelque marchand prospère. Au regard de sa mise d'un luxe inouï, la robe de soie et le turban scintillant du premier voyageur paraissent des hardes de paysan. Impossible de décrire l'accumulation de colliers et de bracelets, la profusion d'ambre, d'ivoire, de corail ! L'étranger, après la répulsion initiale, suscite chez son hôtesse une évidente fascination. De nouveau elle présente son fils. De la même manière qu'il s'est approprié la couronne d'or, l'enfançon attrape le flacon de verre qui lui est tendu.

« Voici un présent digne d'un héritier des Césars, dit le prince nègre. Mais toi, mon garçon, tu es bien plus que cela. L'étoile nous l'a affirmé. Accepteras-tu ma modeste offrande, symbole de notre inéluctable mortalité, toi qui es destiné à posséder le monde entier pour les siècles des siècles ? »

Debout derrière le berceau de paille sèche et de brindilles, le père acquiesce, sans toutefois se départir de son mutisme. Son allure générale est celle d'un homme du peuple, ses mains rudes celles d'un artisan. Quelles que soient ses qualités il n'est pas de l'étoffe dont on fait les souverains. Mais qui est cet inconnu à la peau d'ébène, pour ainsi juger de la noblesse d'une personne ? D'où tient-il son sceptre ? D'où vient-il ? À travers les brumes de sa mémoire, il entrevoit Memphis, capitale du royaume d'Égypte, le temple de Ptah et ses colosses de pierre, les fresques du palais de Sahourê...

Tandis que l'arôme puissant de la myrrhe se répand dans la grange, l'homme noir cède sa place au troisième voyageur. Cela évite au prétendu prince des Adites de montrer, sous ses précieuses parures, le visage d'un soldat né sur les rives du Nil.

Le vieillard aux yeux bleus narra aux mages étrangers les derniers temps de la cité d'Ur et de son roi Ibbi-Sin.

Au gré des méandres de son récit, il évoqua son propre père, courageux, dur au mal, un modèle d'intégrité dans un pays de Sumer en proie à la décadence des mœurs. Le brave homme était potier ; le fils, plus agile avec sa langue qu'avec ses mains, prit un chemin opposé, celui de la prêtrise. Enki, seigneur de la terre et des eaux, créateur du genre humain, l'appela à lui du haut des marches de son temple. Il avait alors à peine dix ans.

« Ce fut pour moi une révélation, précisa le vieillard. Le gosse des rues que j'étais sut d'emblée qu'il passerait sa vie entière dans les parages du sanctuaire, la maison d'Enki, infatigable protecteur d'Ur et de Sumer. C'est ce que j'ai fait, sans interruption, d'hier à aujourd'hui. »

Son mouvement du bras engloba le champ de décombres qui l'entourait. Plissant les yeux, les trois voyageurs tentèrent de discerner à travers l'épais voile d'obscurité le temple grandiose auquel leur interlocuteur faisait référence. Ces blocs de pierres

épars formèrent-ils les marches où apparut le dieu ? Ces tranchées furent-elles creusées pour abriter les fondations du sanctuaire ? Les ruines auraient tout aussi bien pu être celles d'un gros bourg de Cappadoce ou d'un port phénicien...

« La décadence des mœurs, je vous l'ai dit ! explosa-t-il. Les immortels ont senti que leur plus belle création, l'homme, était sur le point d'échapper à leur contrôle. Je suis prêtre, je suis bien placé pour savoir que les rites n'étaient plus respectés comme avant, les offrandes moins nombreuses. L'homme, dans son effronterie, a cru qu'il n'avait plus guère besoin des immortels ! Cela a déplu à l'ombrageux Enlil. »

Le vieillard calma ses ardeurs pour dévisager tour à tour chacun des trois étrangers. Lorsqu'il croisa son regard d'un bleu pénétrant, le plus jeune baissa les yeux. Dans sa faiblesse, il exprimait sa propre ignorance autant que celle de ses compagnons de route.

« Enlil, reprit le prêtre d'Enki, le seigneur des vents, le roi des dieux. On ne connaît donc pas l'implacable Enlil dans l'empire des Arsacides, dans le royaume des Adites, au Gandhara ?

— Peut-être vénèrent-ils Ptah ou Atoum, intervint l'individu à la peau noire.

— Tu nous serviras tes balivernes d'Africain quand ce sera ton tour de parler, mon enfant. Je n'en ai pas encore terminé. Ces étrangers ignares ont le droit de savoir la vérité. Enlil a fort peu goûté nos comportements licencieux et nous l'a fait comprendre dans la douleur. Nous avons dédaigné ses avertissements, tous, du tailleur de pierres au scribe du palais, de la tisseuse à la servante d'Inanna. La fureur de l'immortel s'abattit sur la cité impie du roi Ibbi-Sin, en dépit des protestations et des lamentations de Ningal, la fille miséricordieuse d'Enki. Une nuit interminable voila le ciel. L'eau des rivières se changea en flots de sang. Un ouragan fit s'effondrer les murailles qu'aucun ennemi n'avait pu jeter à bas. Les maisons furent livrées aux flammes avant d'être englouties par les fissures du sol. La famine s'abattit sur le pays de Sumer, les cadavres encombrèrent les rues, la peste emporta ceux qui résistèrent. La raison abandonna les survivants : la mère laissa derrière elle le nourrisson, le père immola le fils. Le peuple pleura, le peuple gémit, le peuple mourut. Je le sais, j'étais présent quand le cataclysme se produisit. À l'instant où tomba la nuit éternelle qui annonçait notre fin, je devisais avec un ami de mon père, juste ici, au bord de ce bassin, à l'époque pullulant de poissons de toutes couleurs, plein de vie comme l'ensemble de mon pays... »

Le regard si intimidant du vieillard s'adoucit sous la pression de larmes, qui coulèrent en torrents le long de ses tempes blanchies. Il ne restait bien sûr plus rien du bassin, de ses poissons, rien de l'ami avec lequel l'infortuné tint sa dernière conversation entre les remparts d'Ur la florissante. Tant d'années avaient passé sur les anciennes terres de Sumer ! Des êtres étaient nés, d'autres disparus ; des villages avaient germé des sables tandis que des forteresses retournaient au néant ; des frontières s'étaient dressées entre des empires rivaux, lesquels avaient fini par se désagréger.

« L'ancêtre dit vrai, à quelques détails près. Les rivières de sang, les flammes, la peste, je les ai vues moi aussi. Mais ce n'était pas à Ur, pas plus qu'au pays de Sumer. Sachez-le, ces ruines sont celles de Memphis, capitale de la Sixième Dynastie des pharaons d'Égypte. »

Dans un même élan, les mages détournèrent leur attention du vieux prêtre vers l'individu à la peau noire, qui leur décocha un sourire d'une infinie tristesse.

« Je vous raconterai la vérité, affirma-t-il, celle qu'a maquillée l'ancêtre, uniquement si je peux continuer de bénéficier de votre prodigalité. La viande était exquise, les galettes très nourrissantes. Mais elles passeront mieux dans le gosier avec

une boisson typique de chez vous. »

Affichant un air de connivence, il désigna du doigt les dromadaires qui, à dix pas de là, fouillaient des débris de roche en quête de racines. Les bêtes étaient lourdement chargées. Des draperies, des paniers, des ballots et, bien sûr, les outres pleines sans lesquelles nul ne survivait au désert, pesaient sur leur dos difforme. Oui, ces nobles voyageurs étaient très riches, tous semblèrent en prendre conscience à cet instant. En échange d'un modeste repas ils avaient reçu une bonne histoire ; ils pouvaient désormais offrir à boire contre la promesse d'un autre récit.

Le jeune homme sait que son rôle lui commande de prononcer quelques mots, les regards insistants qu'il perçoit sur lui l'attestent.

Pourtant il demeure muet. Que dire à cet enfançon traité en grand seigneur, à sa mère, à son père ? Doit-il se fendre d'un discours grandiloquent, ainsi que l'ont fait ses deux comparses ? Il n'a ni leur expérience, ni leur aplomb. Il n'est qu'un gamin, plus las que le dernier des vieillards, certes, mais un gamin tout de même. Et quel individu est-il réellement, sous les ors d'un rajah du Gandhara ? Son diadème, ses pendants d'oreilles, ses bagues, ses amulettes, son pectoral, tous issus des ateliers des meilleurs joailliers d'Inde, ne sont que d'extravagants cache-misère masquant sa vilénie, un badigeon grossier recouvrant son délabrement moral. Soigner le bœuf, panser l'âne censés réchauffer l'enfançon de leur souffle, voilà un travail qui conviendrait davantage à un jeune paysan de la plaine du Jourdain ! Manipuler les bottes de foin, entretenir les outils, telles sont ses compétences, et non jouer au plénipotentiaire oriental auprès d'un supposé roi du monde !

« Es-tu homme, ou es-tu dieu ? »

Ces paroles ont franchi la barrière de ses lèvres sans qu'il les voie venir. Sa question lui paraît aussitôt ridicule. Il faudra de nombreuses années de peines et de souffrances avant que ce petit être tout juste circoncis puisse prétendre au titre d'homme ; sans doute, comme tant de nouveau-nés, ne survivra-t-il pas assez longtemps pour couper sa première barbe. Quant à croire qu'un dieu tout-puissant choisirait pour son incarnation terrestre une créature aussi insignifiante... Sous son voile brodé de sequins, le jeune homme se sent rougir de honte. Qu'il quitte cette grange sans tarder ! Qu'il emboîte le pas de ses compagnons de route, déjà sur le chemin du retour, leur mission accomplie !

« Prends cet encens, symbole de spiritualité, et fais-en bon usage. Adieu. »

Le paysan devenu rajah n'a même pas regardé l'heureux destinataire de son offrande avant de tourner les talons, déposant le coffre finement ouvragé au pied du berceau comme on se débarrasse du produit d'un larcin. Par conséquent il n'a pas vu le geste effectué par le nouveau-né – un signe de la main qui, venant d'un adulte, aurait évoqué une bénédiction, voire une absolution.

Là-haut, dans le ciel d'un noir d'encre, l'étoile a commencé à descendre vers la mer d'occident qui, dit-on, s'étire jusqu'aux confins du monde. Bientôt elle ne scintillera plus pour personne.

Le Noir prit soin d'avaler la dernière goutte du vin de dattes qui lui fut versé, avant de reprendre la parole :

« Je suis Koushite de naissance, Égyptien d'adoption. Les rives du Nil sont ma

patrie. Mon cœur est mort le jour où le fleuve sacré se mit à saigner. J'étais en garnison à Memphis, préposé à la garde du palais de Sahourê ; nous sentions tous, et le pharaon le premier, que des temps de troubles s'annonçaient. Ce n'était pourtant pas de soldats comme moi dont avait besoin le royaume d'Égypte ! Nous ne respections plus la loi de Maât, la justice n'était plus appliquée, le désordre régnait, la morale s'égarait dans un tourbillon turpide... On vit des mendiants se comporter en monarques, des princes jetés dans la boue et la merde ! On proféra d'horribles blasphèmes, on cracha à la face des dieux ! L'indulgente Maât, la belle dame à la plume d'autruche, ne nous aurait pas punis elle-même, car ce n'est pas le rôle qui lui a été confié. En revanche Atoum, le créateur de toute chose, a le pouvoir de détruire ce qu'il a engendré. C'est lui qui nous envoya les calamités chargées de nous faire payer notre impudence au prix fort... Pour le reste, le vieux a déjà tout dit, mieux que je ne pourrais le faire. Voilà tout ce qui demeure de ma ville, jadis la plus grande, la plus illustre de la vallée du Nil. Le fleuve coulait ici, à l'endroit où vous êtes assis, amis voyageurs. La terre et la cendre l'ont remplacé, hélas, trois fois hélas ! »

Les mages étaient perplexes. Le Koushite avait l'air sincère, là n'était pas la question ; mais le vieux Sumérien leur avait donné la même impression d'honnêteté. À qui fallait-il faire confiance ? Ces ruines étaient-elles celles d'Ur ou de Memphis ? Sans savoir précisément où placer ces deux cités sur la vaste carte de l'univers, ils étaient à peu près certains que la distance séparant le pays de Sumer du royaume d'Égypte équivalait à de nombreuses journées de marche. L'un de ces hommes leur mentait... Ou bien étaient-ils tous deux des affabulateurs ?

Les montures des étrangers avaient cédé au sommeil durant le récit du soldat. S'éveillant en sursaut, un dromadaire se mit à pousser des geignements à fendre l'âme. Ces cris lugubres se répercutèrent sur les murs et les colonnades près desquels les bêtes étaient attachées. Des spectres hantant les ruines depuis des millénaires n'auraient pas produit vacarme plus atroce. Les mages frémirent. Leurs vis-à-vis sourirent. La nuit était encore loin de son terme ; tant que l'aube n'aurait pas point pour chasser les ténèbres, tout pourrait arriver au cœur de la cité fantôme...

Le dénommé Melchior prit ses responsabilités de doyen de l'expédition. Il se leva et, sur le ton impérieux du satrape habitué au commandement, dit :

« Ur ou Memphis ? Égypte ou Sumer ? Nous espérons que vous nous aideriez à retrouver notre chemin, et non que vous nous embarrasseriez davantage. Nous avons eu droit à deux histoires aussi cruelles qu'édifiantes, mais où se dissimule la réalité ? Toi, le garçon, tu t'es montré bien discret jusqu'à maintenant. Es-tu un sujet loyal du pharaon d'Égypte ou du roi de Sumer ? Vénères-tu Enki le seigneur de la terre et des eaux, ou Maât à la plume d'autruche ? Parle !

— J'étais un sujet loyal du roi Béra. Je crois en la toute-puissance du Dieu unique dont on ne prononce pas le nom, créateur du monde et guide du peuple d'Israël. Et vous croiriez aussi en lui, vous craindriez son infini courroux, si comme moi vous aviez vu s'abattre sa vengeance sur les quatre cités impies de la vallée de Siddim ! Zeboïm et Admah, Gomorrhe et Sodome, tels sont les noms de ces établissements humains rendus au désert par décret du Tout-Puissant. »

Le garçon s'était levé à son tour afin de faire face au vieux satrape. Les deux regards se soutinrent un instant en silence. Puis le récit de la chute de Sodome débuta, sur un rythme saccadé, rapide, entrecoupé de gesticulations mimant la catastrophe, de sanglots également. Il n'y avait rien que les trois voyageurs n'eussent déjà entendu : les tempêtes, les incendies, les tremblements de terre, les épidémies, la population saisie d'effroi et perdant le sens commun... Et au final, une ville entière jetée dans une nuit éternelle. Dans l'émouvant témoignage du jeune paysan transpirait toutefois

une authenticité qui, dorénavant, faisait passer les histoires des destructions d'Ur et de Memphis pour de vulgaires racontars – des contes de bonnes femmes indignes d'être pris au sérieux par des sages !

Lorsque le garçon détailla les crimes dont se rendit coupable son peuple pour attiser ainsi la haine de son Dieu, il donnait l'impression de dresser l'inventaire exhaustif de ses propres fautes. C'était comme s'il recherchait auprès des mages venus d'Orient le pardon qu'on lui avait toujours refusé. Impiété, vol, corruption, parricide, perversions de toutes sortes, notamment d'ordre charnel... Eussent-ils vécu deux mille ans, le satrape persan, le prince arabe et le rajah indien n'auraient su comment noircir leur âme à un tel point. Cela ne faisait plus aucun doute, ni pour Melchior, ni pour Balthazar, ni pour Gaspard : ces vestiges étaient ceux de la cité maudite du roi Béra, réduite en poussière par la colère du Dieu unique dont on ne prononce pas le nom.

« Si nous nous sommes égarés à proximité de la plaine du Jourdain, songea tout haut le prince des Adites, cela signifie que la route à suivre est... »

Il n'alla pas plus avant dans ses réflexions. Un éclat de lumière blanche frappa les six hommes, d'une intensité telle que la Lune perdit sa position dominante dans le ciel nocturne. L'étoile, après s'être longtemps dérobée aux regards, réapparut en maîtresse du firmament. Éblouissante, brillant de mille feux, sa traîne d'or évoquait un dais royal. Les trois astrologues levèrent la tête avec la même fascination ; la trajectoire descendante de l'étoile indiquait l'occident.

Combien de temps demeurèrent-ils ainsi, le cou tendu, absorbés dans la contemplation du monde d'en haut, ignorant les bassesses de ce monde-ci ? Le retour de l'étoile leur fit oublier tout le reste. Eux, si révérents dans leur pays pour leur clairvoyance, omirent de se méfier de va-nu-pieds – dont deux au moins les avaient abreuvés de mensonges ! – hantant les décombres d'une cité criminelle, punie par les divinités locales. Les miroitements de trois lames tirées dans la nuit ne suffirent pas à alerter les imprudents voyageurs : quelle pâle leur terrestre aurait pu les détourner de la flamboyante lumière des astres ?

Tandis que chutaient dans la poussière et la cendre les corps sans vie de Melchior de Perse, de Balthazar d'Arabie, de Gaspard d'Inde, tandis que leurs richesses et leurs montures changeaient de propriétaire, l'étoile, unique témoin du triple meurtre, se mit à scintiller de plus belle. Princes ou miséreux, sages ou assassins, quelle importance ? Il fallait que la mission fût accomplie, coûte que coûte.

L'étoile finit par disparaître tout à fait, guide devenu sans objet, messenger ayant délivré sa lettre.

Les trois criminels grimés en mages arrêtent leur caravane avec soudaineté, frappés simultanément par la conscience de leur inutilité. Que faire désormais ? Où porter ses pas ? En prenant la suite des trois voyageurs venus d'Orient, ils ont pu échapper à la malédiction qui les retenait sur les lieux de leurs méfaits ; en offrant, au nom de l'humanité tout entière, les présents destinés au futur roi du monde, ils ont lavé leur âme d'une partie de son immémoriale souillure. Et maintenant ?

« Et maintenant ? s'interroge tout haut le faux prince arabe. Nous sommes plus riches que quiconque, nous avons des dromadaires et des réserves de nourriture suffisantes, nous pourrions... »

— Commencer par aller à Jérusalem, l'interrompt le faux satrape perse. Les bergers que nous avons croisés tout à l'heure nous l'ont indiquée dans cette direction.

Pas besoin d'une étoile pour nous dire ce que nous devons faire. Ce soir, mes amis, nous dînerons à la cour du roi Hérode.

— Non, déclare le faux rajah indien sur un ton n'admettant aucune réplique, nous ne dînerons nulle part. Pour nous, tout est terminé, enfin. »

Ses deux compagnons n'ont jamais vraiment accordé crédit aux appréciations du garçon, en apparence bien trop jeune, pas assez honorable pour s'imposer face à leurs chevelures blanches et leurs longues barbes. Lui seul, pourtant, a senti sur lui le vent de la libération. Ce sont d'abord les vêtements, robes, turbans, bottes de cuir, qui perdent de leur consistance puis, dans un silence assourdissant, se changent en une poignée de sable qu'emporte une subite bourrasque. Les parures, perles, bijoux d'or, pierres précieuses, s'évaporent dans l'air du matin sans plus résister qu'une goutte de pluie dans l'infini du désert. Les trois hommes ne formulent pas une parole. Ils ont compris. Ils acceptent leur sort, comme ils l'ont accepté durant deux mille ans, sans rechigner. On peut même discerner, dans la tourmente qui enfle, ce qui ressemble à des soupirs de soulagement.

Alors le vent de Judée éparpille jusqu'au souvenir de Melchior d'Ur, de Balthazar de Memphis et de Gaspard de Sodome.

Service après-vente au Golgotha

« Je sais, nous l'avons répété maintes et maintes fois pendant les interminables minutes qu'a duré notre voyage. Il s'agit pourtant de ne commettre aucun impair tant que nous sommes ici. Notre impact sur les événements doit se limiter à ce pour quoi nous sommes venus. Alors, qui es-tu ? »

Malgré moi, j'émis un soupir agacé. Bien entendu, cela faisait partie de la procédure courante : jusqu'à l'ultime moment, il nous fallait vérifier que nous avions correctement intégré le dossier et que nous étions entrés dans la peau de notre personnage – ou plus exactement que les informations relatives au personnage étaient entrées en nous. L'Agent 2KS1 lui-même ne pouvait s'empêcher de trouver ces précautions un tantinet pénibles. Néanmoins, en tant que leader de notre duo, il se devait de ne pas trop en faire état. Il était l'Agent Opérateur, avec toutes les responsabilités qu'impliquait ce titre ; j'étais l'Auxiliaire Opérateur, autant dire pas grand-chose.

« Mon nom est Nicodème, ânonnai-je en regardant ailleurs. Je suis le fils cadet d'un notable de Jérusalem, Pharisien comme moi, et j'exerce l'honorable fonction de membre du Sanhédrin, le tribunal suprême de la loi juive.

— Qui est ton compagnon de route ?

— On vous appelle Joseph, originaire de la ville d'Arimathie près de Lydda. Vous êtes un riche propriétaire possédant fermes et terrains autour de Jérusalem, également membre respecté du Sanhédrin.

— Très bien. Et ton nom est ?

— Nicodème, ainsi que je viens de vous le dire. À moins que cela n'ait changé en l'intervalle de vingt secondes.

— Vingt secondes suffisent pour ruiner l'empire le plus vaste, pour jeter à bas de son trône le plus puissant des monarques... Tant de siècles peuvent s'écouler en vingt secondes, mon cher Nicodème... »

À son tour, l'attention de mon supérieur fut attirée hors de notre petite conversation, là où s'étendait une terre que ni lui ni moi n'avions jamais parcourue, dans le passé pas plus que dans l'avenir. À certains égards, les étendues désertiques des monts de Judée ressemblaient à celles que nous apercevions des fenêtres de notre quartier général, entre Nouveau-Mexique et Arizona. Un paysage de mort, de désolation extrême, propre à faire croire aux candides que face au pouvoir de la nature nul ne fait le poids. Cette pensée m'arracha un sourire ironique. Derrière nous cheminait la mule qui convoyait notre outillage avec toute la discrétion requise. Selon le discours officiel, les sacs pendant à ses flancs contenaient des linges et des parfums utilisés pour les embaumements : myrrhe, aloès et autres remèdes de bonne femme. Cela valait mieux ainsi, car je doute que les éleveurs de chèvres palestiniens, et même les Romains hautement civilisés, aient accepté de recevoir de notre part des leçons de robotique.

Du menton, le prétendu Joseph me désigna le sommet de la colline pelée que nous gravissions avec peine. Je ne pus retenir une exclamation de surprise. J'en avais

pourtant vu de toutes les couleurs, des vertes comme des pas mûres, en tous lieux et en toutes époques ; cependant on ne m'avait pas préparé à voir l'un des nôtres les mains et les pieds cloués à une immense croix de bois, malheureuse victime de l'empereur Tibère et de son implacable justice.

« Au cas où tu aurais été saisi d'un doute, me souffla l'Agent Opérateur, c'est à celui du milieu que nous venons rendre visite. Les deux autres ne sont que des criminels à la petite semaine, des larrons sans importance.

— Des criminels humains, j'imagine ?

— Oui, de simples primates déviants, dénués de toute valeur scientifique. Nous n'avons rien à faire avec eux. Seul le Sujet 1NR1 nous intéresse.

— Pensez-vous que nous le trouverons dans un état convenable ? »

Un haussement d'épaules explicite répondit à mes interrogations. Comme mon supérieur, je savais pertinemment que nos clients ne faisaient appel au service après-vente que dans les cas les plus désespérés. Un faux contact, un problème de transmission, étaient de l'ordre du possible, mais nécessitaient rarement une intervention de nos équipes. Selon toute évidence, la Mort en personne avait frappé sur la funeste colline du Golgotha.

La fin de l'ascension se révéla douloureuse. La chaleur du crépuscule était pesante, si bien que la sueur collait à ma peau l'inconfortable tunique de lin dont on m'avait affublé. Quant à mes sandales, modèles rustiques constitués d'une semelle de jonc et de courroies en cuir de chameau, elles mettaient au supplice mes orteils accoutumés aux incomparables commodités de notre seconde moitié de XXI^e siècle. L'Agent Opérateur tentait de conserver un rythme de marche soutenu. Je sentais toutefois que, sans son étiquette de chef, il se serait laissé aller à tirer la langue tel un randonneur de bas étage.

Au bout du compte, notre mule fut la première à atteindre le sommet du Golgotha. Lorsque je la rattrapai, elle était occupée à lécher les orteils du Sujet 1NR1 sous le regard bovin du légionnaire de garde ce soir-là. J'examinai l'être inanimé que nous étions chargés de remettre en marche. Son visage exprimait une certaine sérénité, pour autant qu'il fût possible d'en juger sous une telle épaisseur de barbe et de cheveux en broussaille. En revanche, son corps avait clairement souffert. Si ses capacités d'auto-régénération permettaient d'atténuer la plupart des marques de fouet, son flanc droit transpercé laissait entrevoir organes naturels et, pour qui savait détecter leur présence, implants artificiels. Le contenu des sacs de la mule suffirait-il à la réparation très lourde qui s'annonçait ? Il m'était permis d'en douter.

« Par ici, messieurs ! »

Le sifflement strident qui suivit ces mots détourna notre attention au pied d'une des deux autres croix. Y était assise une femme couverte de voiles et d'étoffes noires. Après avoir ôté quelques couches de manière à être identifiable, elle nous tendit un document dactylographié au nom de Marie de Magdala, représentante légale du consortium des Douze. Si nous nous attendions à traiter avec une vieille harpie, nous en fûmes pour nos frais : cette femme, avec sa longue chevelure bouclée, ses lèvres charnues et ses joues fardées, avait, en apparence, tout de la courtisane orientale.

Je branchai mon traducteur intégré sur le canal « araméen ».

« Ce n'est pas vous qui nous l'avez vendu, déclara-t-elle de but en blanc. Pourquoi ne pas nous envoyer la personne à qui nous avons déjà eu affaire ? Vous parlez d'un suivi commercial !

— Au cas où vous l'ignoreriez, chère madame, celui qui s'est présenté à vous sous le nom de Jean-Baptiste est mort, décapité sur ordre du tétrarque Hérode Antipas. Voilà ce qui arrive quand un agent de maintenance trans-temporel s'écarte de sa

mission. Sachez que nous faisons tout notre possible pour que ce genre de petit désagrément demeure exceptionnel. »

Notre cliente baissa la tête dans un instant de confusion, puis la releva d'un air décidé vers le Sujet 1NR1. Nous n'avions pu ramener au bercail l'Agent 3JB1 ; à l'inverse, l'homme-machine que ces gens appelaient leur Sauveur pouvait encore en réchapper.

Par réflexe, je jetai un œil à mon poignet en quête d'une montre qui, en cette époque incroyablement arriérée, n'existait même pas dans les délires du plus audacieux des inventeurs.

Ma patience commençait à chatouiller ses limites. Depuis combien de temps étions-nous enfermés ici, dans cette grotte de pierre blanche aussi lugubre qu'un caveau familial ? Le soleil était-il enfin levé, ou la nuit continuait-elle de recouvrir la Palestine de son voile de ténèbres ? J'avais perdu toute notion d'heure. Peut-être trois jours s'étaient-ils écoulés depuis notre excursion au sommet du Golgotha...

Du regard, je cherchai un peu de réconfort auprès de notre cliente. Peine perdue. L'attention de Marie de Magdala était rivée sur la planche où l'Agent Opérateur se consacrait à la tâche pour laquelle on le payait grassement. Quant à moi, je me contentais de faire ce pourquoi on me rémunérait au lance-pierre : veiller sur le matériel, l'amener sur place et remballer le tout une fois la maintenance effectuée par le chef. Il arrivait que certains clients oublient de me remercier pour m'être dérangé. À l'inverse, mon supérieur recevait de bonne grâce louanges et menus présents voire, comme ce fut le cas lors d'une mission au Pérou – il s'agissait alors de remettre en état le Sujet 2CQ4, commercialisé sous le nom de Pizarro – d'innombrables et encombrantes statuettes d'or massif dont je dus ensuite gérer le transport.

Malgré l'habitude, j'admirais toujours la précision de ses gestes et l'infinie patience dont faisait preuve l'Agent Opérateur. Issu d'un luminaire portatif à énergie aérothermique, un mince rai de lumière pointait en permanence la cible de l'opération. Cela lui suffisait. Je le soupçonnais parfois d'être capable de travailler les paupières closes, se repérant uniquement à l'ouïe et au toucher.

« Je viens de changer la puce du capteur d'atmosphère, commenta-t-il autant pour notre gouverne que pour s'assurer de n'omettre aucune étape cruciale. Ce ne fut pas une mince affaire ! Avec la remise à niveau du liquide caloporteur, on peut désormais envisager de relancer l'activité du turbo-cœur en enclenchant le système secondaire de... »

Un crissement métallique me tira de ma douce torpeur. Les doigts de l'homme-machine remuèrent. Ils battirent en rythme tandis que sa poitrine s'affaissait progressivement. Marie de Magdala poussa un cri. C'était la première fois qu'elle le voyait s'animer depuis notre prise de rendez-vous. Dans son esprit, le plus dur était fait. Mais je savais d'expérience que les choses n'étaient jamais aussi faciles.

« Les phalanges bioniques n'ont pas cessé de fonctionner, affirma l'Agent Opérateur avec un soulagement manifeste. La guérison par imposition des mains reprendra sans problème, de même pour la multiplication des pains et des poissons.

— J'imagine que le changement de l'eau en vin est toujours d'actualité, intervint Marie de Magdala, anxieuse.

— Oui, car il s'agit de la même fonctionnalité. Toutes les manipulations tournant autour du concept de transsubstantiation sont liées, si l'une va comme sur des roulettes, le reste suit. Votre Jean-Baptiste vous l'avait sans doute expliqué, ou peut-

être vous a-t-il laissé une notice ?

— Il y avait une notice, en effet, mais je crains que notre comptable, monsieur Iscariote, ne l'ait remise au fond d'un coffre, ou pire, égarée. Il est gentil mais si peu soigneux ! On ne peut pas lui faire confiance.

— Peu importe. Je vous le promets, vous pourrez continuer de faire sensation dans les dîners mondains en jouant au prestidigitateur... »

Un ange passa. L'Agent Opérateur usait des silences comme d'un outil de haute précision ; ainsi je savais qu'il préparait le terrain pour une mauvaise nouvelle. Cela ne manqua pas :

« Par contre je ne serai pas aussi optimiste au sujet de ses capacités d'exorcisme. La lame romaine qui a labouré son flanc droit a pulvérisé le disque contenant le logiciel, de même que le patch "pêche miraculeuse" installé en option. Un petit bijou de technologie réduit à néant par un morceau de métal grossier, quelle tristesse !

— Et la résurrection ? Parmi tous ses pouvoirs, c'était celui qui produisait le plus d'effet sur la population...

— Rassurez-vous chère madame, les Douze ne risquent pas de voir leur business s'effondrer de sitôt. La résurrection, c'est dans la poche : par bonheur, aucun des circuits correspondant n'a été endommagé. Lorsqu'il a installé l'ensemble des composants, l'Agent 3JB1... je veux dire, votre Jean-Baptiste, a fait du bon boulot. Les gaines de protection sont en place, rien à redire là-dessus. Je m'inquiète davantage pour la base de données oratoire. La mise à jour semble malheureusement ne pas s'être déroulée selon nos prévisions. »

J'acquiesçai, même si personne ne me voyait. Le message d'erreur clignotant en orange vif sur l'écran de contrôle n'augurait rien de bon. Nos craintes furent confirmées dès la réinitialisation générale, lorsque le Sujet 1NR1, à défaut de se réveiller pour de bon, se mit à parler d'une voix grésillante, comme issue d'un antique gramophone :

« Todo eso, Señores Delegados, esta disposición nueva de un continente, de América, está plasmada y resumida en el grito que, día a día, nuestras masas proclaman como expresión irrefutable de su decisión de lucha, paralizando la mano armada del invasor. Proclama que cuenta con la comprensión y el apoyo de todos los pueblos del mundo y especialmente, del campo socialista, encabezado por la Unión Soviética. Esa proclama es : Patria o muerte. »

Le visage cuivré de notre client se teinta d'incompréhension. Celui de mon supérieur se décomposa. Jamais ces mots n'auraient dû être prononcés en dehors d'un certain cadre, celui des tumultueuses relations internationales du sinistre XX^e siècle. Nous eûmes alors la même idée, effrayante quant à ses implications : suite à une mauvaise manœuvre de notre part, un guérillero sud-américain était-il, dans un autre plan temporel, en train d'inviter ses partisans à tendre la joue gauche après la droite, ou encore de disserter sur des semailles effectuées dans un sol pierreux, des ronces ou de la bonne terre ? Et dans ce cas, jusqu'à quel point étions-nous responsables de ce dysfonctionnement ? « Notre impact sur les événements doit se limiter à ce pour quoi nous sommes venus », répétait souvent mon supérieur ; car nous avions beau être des techniciens et non des philosophes, le destin de l'humanité nous préoccupait, ne serait-ce que dans une optique purement professionnelle. La création d'un paradoxe temporel, comme n'importe quel autre bug, se devait d'être évitée à tout prix.

« Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, » débita l'homme-machine d'une voix soudain redevenue réelle, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne le dis pas de moi-même ; et le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres. »

Ce charabia caractéristique mit un terme bienvenu à nos interrogations. Je

m'autorisai alors un murmure de triomphe. L'Agent Opérateur épongea son front en sueur d'un revers de la manche avec le sentiment du devoir accompli. Marie de Magdala, quant à elle, leva les yeux vers ce qu'elle croyait être le ciel, joignant des mains rendues tremblotantes par une angoisse longtemps contenue. Si elle n'avait été aussi orgueilleuse, elle se serait laissée aller à verser devant nous des torrents de larmes.

« Il parle ! lâcha-t-elle entre deux hoquets. Vous lui avez rendu la parole !

— Détrompez-vous, chère madame. J'ai fait mieux que lui rendre la parole, je lui ai redonné la vie. »

Et tandis que l'Agent Opérateur savourait sa jolie formule de conclusion, je commençai à ranger le matériel, satisfait et soulagé de ce nouveau succès.

Sur le chemin qui nous ramenait vers Jérusalem, je me repassai la scène à laquelle je venais d'assister, véritable miracle de la science dont je n'arrivais pas à me lasser.

Mon disque interne avait tout enregistré dans ses moindres détails. Cette intervention réussie rejoignait opérations antérieures et postérieures dans un dossier que je consultais régulièrement, afin d'identifier d'éventuelles erreurs et ainsi améliorer la qualité de notre travail. De retour chez nous, le film des événements serait projeté lors d'une grande réunion avec l'ensemble des services techniques. Nul ne pourrait ignorer la maîtrise avec laquelle le talentueux Agent 2KS1 et son fidèle Auxiliaire Opérateur avaient remis en route un système que beaucoup auraient donné pour fichu ; nul ne pourrait ignorer que nous avions, une fois de plus, opéré une authentique résurrection.

Pour toujours seraient gravées en moi les images du Sujet 1NR1 reprenant contact avec un monde qui l'avait abandonné quelques heures plus tôt. Je me souviendrais de ses premiers pas, aussi gauches que ceux d'un petit enfant ; de son regard halluciné, mélange de profonde fatigue et d'espérance infinie, un regard trop humain pour être uniquement dû à des prouesses techniques ; de sa silhouette auréolée de brume, propre à vous faire croire à la magie d'êtres éthérés. Plus que tout, je me souviendrais de l'expression béate de notre cliente en voyant l'homme-machine activer son réacteur dorsal pour rejoindre la paix des cieux. On aurait dit que pour Marie de Magdala, un Dieu était né.

Le fil de mes pensées fut interrompu par une horripilante sonnerie que je ne connaissais que trop bien. À mes côtés, le prétendu Joseph secoua la tête, passablement énervé. Pour ma part, je préférerai céder à un fatalisme de bon aloi. Un agent de maintenance trans-temporel n'avait pas pour vocation de baguenauder au milieu des palais antiques, des jardins impériaux ou des forteresses médiévales ; sa mission était sacrée, elle avait valeur de sacerdoce. Autrement dit, bien que manipulant le temps à loisir, il arrivait souvent que nous n'ayons pas une minute à nous.

« Je te laisse décrocher », déclara mon supérieur, magnanime.

Je consultai l'écran incrusté dans la paume de ma main gauche. Inutile de rappeler le central pour obtenir des indications supplémentaires, comme c'était parfois le cas : cette fois, ce que l'on attendait de nous était assez clair.

« Grave problème avec le Sujet 1FK4, déchiffrai-je avec application. Intervention requise à Dallas, USA, sur Dealey Plaza.

— Quelle date ?

— 22 novembre 1963. C'est un vendredi, si vous voulez tout savoir.

— La barbe ! Ils n'auraient pas pu nous trouver autre chose ? Le Versailles du Roi-Soleil, la Babylone d'Hammurabi, le califat de Cordoue ? Le XX^e siècle, c'est ennuyeux à mourir... »

Il était rare que l'Agent Opérateur, modèle de professionnalisme, fasse ainsi montre de mauvaise volonté. Cependant je le comprenais. Nous venions de remettre le passé sur de bons rails en ressuscitant un prophète juif ; un président américain pouvait bien prendre son mal en patience, non ?

Par l'intermédiaire de notre système de téléportation interne, l'Agent 2KS1, la mule et moi-même mîmes alors le cap vers d'autres avenir.

Rends-moi mes légions

Devant l'armée du divin César Auguste s'étendaient, à perte de vue, les lacs infinis, les hautes collines et les forêts impénétrables de Germanie.

À l'opposé de la douceur des automnes latins, le climat était à l'image du pays dans son ensemble : froid, hostile, il semblait inviter les envahisseurs à rentrer chez eux sans attendre. Après les premiers temps d'enthousiasme – ne parlait-on pas de se couvrir de gloire en repoussant les limites de l'empire au-delà du monde connu ? – la lassitude s'abattait sur les soldats tandis que l'aigreur meurtrissait leur cœur. De plus en plus, ils avaient le sentiment que leur mission était vouée à l'échec. Comment intégrer à leur civilisation un territoire aussi étranger à tout ce qui faisait la grandeur de Rome ? Comment imposer le droit romain à des hommes à peine plus évolués que des bêtes sauvages ? Brutaux et sanguinaires étaient les Germains ; ils l'avaient souvent prouvé et le prouveraient encore.

Patauger dans la boue et grelotter dans l'humidité des sous-bois, même au nom du divin César Auguste, commençait à exaspérer jusqu'au sommet de la hiérarchie militaire. Parmi les officiers, ils étaient nombreux à se faire l'écho des doléances des troupes. On réclamait un retrait rapide, vers la Gaule puis, à terme, vers l'Italie. Qu'on laisse les tribus germaniques se disputer quelques arpents marécageux ! Rome avait déjà fort à faire en Hispanie, en Illyrie ou en Arménie...

« Nous resterons. Tant que la rive droite du Rhin n'aura pas été pacifiée, nous ne reverrons pas nos maisons et nos familles, pas plus que nous n'irons parader sur le Champ de Mars. Un rôle sacré nous est dévolu. Il est impensable que nous reculions.

— Nous comprenons, général. Toutefois, il nous apparaît quelque peu périlleux de nous aventurer ainsi à plus de cent milles du fleuve, dans des endroits où nous ne...

— Serais-tu en train de remettre en cause la volonté du divin César Auguste, centurion ? Non, c'est impossible. Mon armée n'abriterait jamais de pleutres et de traîtres, n'est-ce pas ? »

L'officier baissa la tête et, sans une parole, se détourna du supérieur qui l'avait ainsi réprimandé. Il ne faisait pas bon discuter les ordres de Publius Quinctilius Varus. Âgé d'une cinquantaine d'années, le bras armé de l'empereur en Germanie n'en était pas à sa première campagne, et ses légionnaires n'en étaient pas à leurs premières revendications. Jamais il ne s'était abaissé à s'y soumettre. Les barbares étaient censés ployer devant l'armée impériale, et non l'inverse. La menace d'une poignée de rebelles, les frimas d'un automne rigoureux et quelques gouttes de pluie ne viendraient pas à bout d'une armée appelée à régner sur l'univers. Le propréteur Varus rentrerait à Rome avec ses trois légions victorieuses ou ne rentrerait pas.

Avant de songer à son triomphe futur, il lui fallait affronter les ténèbres des forêts du nord. À mesure que son armée s'enfonçait au cœur du territoire des Sicambres, il appréhendait de mieux en mieux la difficulté de sa quête. Derrière le moindre tronc d'arbre, la moindre fougère, il devinait la présence de mille ombres malveillantes. Loups, ours, rapaces, hommes... Dans ce labyrinthe vert tout prenait la forme d'êtres potentiellement hostiles. Bien que protégé par sa garde personnelle et guidé par de

vaillants auxiliaires locaux, il se sentait mal à l'aise. Une coulée de sueur parcourut sa nuque. Ses mains tremblèrent légèrement, agitant la bride de sa monture. Si ces détails échappèrent aux membres de sa garde, ils attirèrent l'attention d'un cavalier chevauchant à proximité.

Blond, immense, arborant avec fierté de longues moustaches et une barbe fournie, l'homme se détacha de la troupe des auxiliaires pour se frayer un chemin à travers la garde de Varus. Nul ne chercha à l'arrêter, car tous savaient qu'il bénéficiait des bonnes grâces du propréteur. En outre, Caius Julius Arminius faisait partie, comme eux, de la noblesse romaine. Qu'il fût né chez les barbares, d'un père et d'une mère apparentés au roi des Chérusques, n'enlevait rien à sa valeur.

« Aurais-tu quelque crainte, général ? »

Surpris, Varus tressaillit sur sa selle. Lorsqu'il vit celui qui avait prononcé ces mots, ses traits se détendirent.

« Cela fait trois ans que je vis ici, dit-il d'une voix mal assurée, pourtant j'ai chaque matin l'impression d'aller au-devant de nouveaux périls, pires que ceux de la veille. J'ai servi le divin César Auguste en Afrique et en Syrie ; ce n'était pas un jeu d'enfant, crois-moi ! Mais jamais je n'ai à ce point éprouvé le... Enfin, tu sais sans doute mieux que moi ce qu'est la Germanie.

— Comme toi, la Germanie ne cesse de m'étonner. Elle est semblable à un taureau fougueux : c'est quand on la croit abattue qu'elle s'avère la plus dangereuse. Je doute que quiconque puisse un jour la domestiquer. »

Varus fronça les sourcils. Il partageait la vision d'Arminius, mais avaient-ils le droit de l'exprimer ? Rome domestiquerait le taureau sauvage, quoi qu'il lui en coûte, quelles qu'en soient les pertes en hommes ou en argent. Rome avait toujours procédé ainsi.

Une nuée d'oiseaux s'enfuit au passage de l'armée, provoquant un vacarme qui troubla l'oppressante quiétude de la forêt. Les frondaisons résonnèrent longtemps des piailllements affolés et du bruit des feuilles secouées par la débâcle des volatiles. Ce n'est qu'à l'instant où le calme revint que le propréteur se rendit compte que, depuis le début de cette expédition, ses vingt mille soldats se déplaçaient avec la discrétion de fantômes. Il ne savait pas s'il devait s'en réjouir.

« J'apprécie grandement l'aide que tu nous apportes, déclara-t-il soudain afin de meubler le silence. Voir un barbare plus attaché à Rome qu'à sa terre natale m'incite à l'optimisme : j'en suis convaincu, tous finiront par suivre le bel exemple que tu incarnes. »

Arminius se fendit d'un sourire que d'aucuns auraient pu taxer d'ironique mais qui, aux yeux de son interlocuteur, parut dénué de toute malice. Le jeune chérusque devenu chevalier romain était simplement ravi de contribuer à la puissance de sa patrie d'adoption.

« Les marais sont tout proches, fit-il. Je souhaiterais, si cela te semble judicieux, partir en éclaireur avec mes cavaliers. Une embuscade en ces lieux aurait des conséquences funestes. Il faut à tout prix éviter ce genre de risque.

— Mon ami, tu es un sage conseiller, en plus d'être un guerrier d'une extrême bravoure. Que n'ai-je vingt mille Caius Julius Arminius au sein de mes légions ! Aucune armée étrangère ne pourrait alors nous résister !

— Si je suis aussi brave que tu le prétends, prie pour que tous les fils de Germanie ne soient pas faits de mon étoffe. À bientôt, général. Nous nous reverrons sous peu. »

Bien qu'ayant passé une partie de son enfance et de son adolescence dans la péninsule italienne, le prince chérusque avait conservé la rudesse des forêts où il avait vu le jour, vingt-cinq ans plus tôt. Varus ne s'en formalisait pas. Pour lui, l'essentiel

était que son allié fût sincère, ce dont il ne doutait guère : il avait davantage confiance en Arminius qu'en ses officiers, rompus aux intrigues de la noblesse romaine. Il y avait dans le tempérament d'Arminius quelque chose de réconfortant, d'authentique, de profondément honnête...

Le voir disparaître dans la brume tel un dieu nordique, escorté par trois cents de ses cavaliers emmitouflés dans des peaux d'ours ou de renard, n'y changerait rien. Pour tout dire, Varus attendait son retour avec impatience.

Varus attendait, sans trop y croire, le miracle qui mettrait un terme à son tourment et à celui de ses hommes.

Autour d'eux s'amoncelaient les cadavres, pour la plupart affreusement mutilés, de soldats ayant donné leur vie pour l'empire. Sur le sol se mêlaient les teintes orangées des feuilles mortes, l'écarlate du sang versé, le brun sale d'une terre gorgée d'eau où s'embourbaient les chevaux. Des cris étaient poussés de tous côtés – appels à l'aide ou râles d'agonie, qui s'en souciait ? Trois jours passés dans cet enfer avaient mis un terme à la fameuse cohésion des légions. Il n'était désormais plus question de défendre Rome, l'honneur du divin César Auguste ou la réputation de l'armée. Veiller sur les membres de sa propre centurie, sur ses frères d'armes, paraissait déjà vain.

Le propréteur se demandait encore comment il avait pu ne pas anticiper la catastrophe. Fort de trois légions et d'auxiliaires qu'il estimait fiables, il avait peut-être été aveuglé par le caractère sacré de sa mission : pourquoi la victoire se refuserait-elle aux hérauts de la justice et de la vérité, pour s'offrir à des barbares indignes ? Il pensait avoir hérité des dieux le pouvoir de brûler toutes les forêts de Germanie ; de cette manière il délogerait ces chiens de leurs cachettes et leur imposerait le droit romain. Quelle présomption avait été la sienne ! La cape en lambeaux, la peau parcourue d'entailles et le visage tuméfié, le général déchu en était à présent réduit à une fuite éperdue pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Sa gorge sèche était incapable d'émettre un son, tout comme son cheval était resté muet lorsqu'il s'était effondré, terrassé par la fatigue. Il ne possédait plus rien, sinon son glaive, ainsi qu'une relative autorité sur les gardes demeurés à ses côtés.

L'un d'eux désigna une trouée dans la végétation qui les cernait de toutes parts. C'était un tout jeune homme, trop jeune pour mourir dans cette bataille qui n'en était pas vraiment une.

« Par ici ! s'exclama-t-il. Il n'y a pas de combats dans cette direction. Nous y serons en sécurité jusqu'à ce que... »

Une flèche se ficha dans la poitrine du malheureux. Par réflexe, Varus se protégea les yeux de sa main gauche. Quand il l'en retira, elle était poisseuse de sang. Le tireur barbare, embusqué sur la plus grosse branche d'un vieux chêne, sauta à bas de son perchoir avec la souplesse d'un chat et fut aussitôt avalé par l'obscurité. Quelques pilums furent lancés dans son dos. Aucun n'atteignit sa cible.

Le propréteur tomba à genoux. Ses lèvres remuèrent mais il les maintint scellées. À quoi bon pester contre son infortune, pourquoi maudire le ciel ? Seules quelques larmes témoignèrent de son insondable détresse. En rejoignant le sol, elles emportèrent avec elles des gouttes de sang qu'il aurait été bien en peine d'attribuer à ses ennemis, à ses amis ou à lui-même. Tant de braves avaient péri dans les ténèbres de cette forêt ! Quand tout cela prendrait-il fin ?

« Ton cauchemar n'est pas près de prendre fin, Publius Quinctilius Varus. »

Il leva la tête vers la cime des arbres, puis porta son regard au loin, autant que le

permettait l'épais rideau de brouillard enveloppant la forêt. L'épuisement altérait sa vision. Sous son crâne bourdonnait une foule d'abeilles furieuses.

« Tu as trahi ma confiance, Publius Quinctilius Varus. »

Les mots s'infiltraient en lui telle une vapeur glaciale. Il frissonna. Tous ses muscles se contractèrent. La peur, présente depuis trois jours et la première embuscade, saisissait dorénavant la moindre parcelle de son être. Il parvint toutefois à franchir cette barrière pour affirmer, d'une voix incroyablement faible :

« Personne ne peut rien me reprocher, hormis le divin César Auguste lui-même. »

Un rire dénué de joie retentit, issu de chaque branche, de chaque bosquet ; il épousa les sanglots des veuves qui, toutes, accablaient le responsable désigné de ce massacre. Varus crut que ses tympanes allaient exploser. Incapable d'endurer ce supplice, il se releva d'un bond et, sans se soucier des rescapés de sa garde personnelle qui l'enjoignaient de rester, prit ses jambes à son cou. Il ignorait où il allait, ce qui, somme toute, n'avait aucune importance : l'essentiel était de se retrouver ailleurs. Le propréteur aurait tout donné pour se voir transporté sur-le-champ à l'autre extrémité de l'empire, en Égypte, en Cilicie, en Mésopotamie... La Germanie lui était insupportable. Impitoyable miroir, elle reflétait l'image de son échec, le plus tragique de son existence. Restait à faire en sorte que cet échec ne devienne pas le pire de l'histoire romaine, un désastre en comparaison duquel les terribles batailles de Cannes, d'Arausio ou de Carrhes passeraient pour anecdotiques.

« Qu'as-tu fait de mes légions, Publius Quinctilius Varus ? »

Le fugitif appuya ses paumes contre ses oreilles, si violemment que la douleur lui tira de nouvelles larmes.

« La XVII^e Légion a été anéantie. Comment comptes-tu la remplacer, Publius Quinctilius Varus ? »

Gêné par un léger embonpoint, rattrapé par la faiblesse de l'âge, il ne cessa pourtant de courir, poursuivant le fol espoir de connaître enfin la paix. La paix... Perdait-il l'esprit, pour songer à la trouver en Germanie ?

« La XVIII^e Légion n'existe plus. Comment expliqueras-tu ceci au Sénat, Publius Quinctilius Varus ? »

La voix de l'accusateur était de plus en plus forte, se faisait de plus en plus insistante. Le fugitif ferma les yeux comme l'aurait fait un enfant désireux de se dérober à l'ire paternelle. Cela eut pour unique effet de le pousser à la chute.

« La XIX^e Légion vient de rendre les armes. Comment vas-tu payer pour une telle débâcle, Publius Quinctilius Varus ? »

En se redressant péniblement, il constata avec dégoût qu'il venait de trébucher sur la dépouille d'un de ses soldats, qu'une nature vorace avait déjà entrepris de rendre méconnaissable. Le propréteur tituba vers une mare proche, aux eaux troubles souillées d'écarlate. Il s'affaissa et vomit un torrent de bile. Les arbres aux troncs serrés agissaient comme un filtre pour la lumière du jour, qui n'atteignait le sol que sous la forme d'une faible lueur verdâtre. Une clarté plus vive désigna à Varus l'aigle de la XVII^e Légion, symbole éternel de la suprématie romaine, qui gisait non loin de lui. L'enseigne sacrée n'attendait plus rien, sinon qu'un chef barbare la récupère pour l'exhiber en tant que gage de victoire.

« Varus, rends-moi mes légions ! »

Le propréteur porta la main à son glaive. Son geste fut arrêté par la vision d'un cavalier avançant à travers la brume, la silhouette soulignée par un éclat de lumière. En s'approchant, l'homme se défit de son casque et révéla son visage, encadré d'une longue chevelure blonde et dévoré par une barbe fournie. Varus se crispa. Jusqu'à présent, il avait affirmé ne compter que sur lui-même pour sortir son armée de ce

traquenard ; en réalité, il priait depuis trois jours pour voir réapparaître son guide en territoire ennemi, le fidèle Arminius. Alors que celui-ci descendait de son cheval pour saisir l'aigle de la XVII^e Légion, qui rejoignit dans son trésor de guerre les aigles de la XVIII^e Légion et de la XIX^e Légion, le général romain admit qu'il avait perdu la partie.

Le chevalier Caius Julius Arminius, redevenu Hermann, neveu du roi des Chérusques, remonta en selle et, sans un regard pour son vaincu, s'évanouit dans l'obscurité.

« Varus, rends-moi mes légions ! »

Publius Quinctilius Varus acquiesça, comme pour signifier à l'invisible accusateur qu'il se plierait à sa demande. Alors il raffermir sa poigne sur son glaive. Cette fois, plus personne n'arrêterait son geste.

« Rends-moi mes légions ! »

Plus chevrotés que réellement prononcés, ces mots se répercutent sur les murs de pierre, avec une puissance telle qu'ils soulèvent un nuage de poussière. L'auteur de cette injonction désespérée se dirige à petits pas vers une colonne où ont été sculptées les évocations de ses exploits passés. En se remémorant la gloire qui, après l'avoir couvert de ses bienfaits, s'est détournée de lui, il applique son front sur une représentation de lui-même recevant l'imperium. D'abord imperceptiblement, puis de manière plus nette, il se cogne la tête contre la colonne. Nul autre que lui n'entend ses imprécations. Cependant, parmi les serviteurs qui lui sont restés fidèles, tous savent de quoi il est question : leur maître semble condamné à ressasser perpétuellement le désastre de Varus. Le temps n'arrangera rien à l'affaire. Pour le divin César Auguste, seul compte le retour de son général à la tête de ses trois légions disparues.

Le vieillard qui s'était cru souverain universel reprend sa marche silencieuse au milieu d'une demeure n'ayant plus grand-chose d'impérial. La lumière y est rare, le faste absent. Les fresques sur les murs lépreux sont écaillées et les bas-reliefs ont perdu de leur éclat. Des fragrances exotiques d'encens tentent de recouvrir l'odeur tenace de moisissure, tandis qu'une esclave à la beauté fanée pince sans passion les cordes d'une cithare. L'empereur lui-même a l'air pathétique : ses cheveux blancs mal peignés, sa barbe ébouriffée, ses vêtements déchirés en maints endroits, ses ongles crasseux et ses pieds nus, tout en lui évoque le vagabond des faubourgs, bien plus en tout cas que le dieu tout-puissant qu'il est censé personnifier.

Le soleil des Césars s'est couché avec la perte des trois légions de Germanie. Tant qu'elles ne seront pas rendues à leur légitime propriétaire, celui-ci n'aura aucun espoir de voir l'aube se lever sur Rome.

Le vieillard bouleverse ses habitudes en osant enfin franchir le seuil de sa demeure. Il fait nuit noire, comme toujours dès qu'il lui prend l'envie d'admirer sa capitale. Il a le sentiment que cela ne durera pas.

Sur sa droite, les eaux du Tibre s'écoulent paresseusement, avec la sérénité de qui dispose de tout le temps du monde. Quelques lueurs diffuses se reflètent à sa surface. Il les suit du regard, descendant ainsi le cours du fleuve en direction du cœur de Rome. Il n'a toutefois pas l'occasion d'aller aussi loin : le Champ de Mars s'est peuplé d'ombres mouvantes qui détournent son attention des lueurs du Tibre. Il cligne des yeux à plusieurs reprises, comme on le fait lors d'un réveil difficile. Ce qu'il voit alors lui tire un cri – de stupeur, d'effroi ou de soulagement, il ne saurait le dire avec certitude.

Les ombres qui progressent sur le Champ de Mars sont incontestablement humaines ; mieux, elles sont celles de soldats, au nombre de plusieurs milliers. Devant cette armée grise, à l'aspect irréel, marchent trois porte-enseigne, seuls d'entre tous à être nimbés d'un discret halo lumineux. Les traits du divin César Auguste s'illuminent à leur tour lorsqu'il reconnaît les aigles jetées vers le ciel. La XVII^e Légion, la XVIII^e Légion et la XIX^e Légion sont revenues des Enfers ! L'émotion lui noue l'estomac. Lui qui aurait aimé proclamer la nouvelle aux quatre coins de Rome reste interdit. Il ne peut que dévaler les marches de sa demeure pour se précipiter au-devant de l'armée en marche. Puis, se souvenant soudain de son statut, il se fige et prend une posture empreinte de dignité. Un silence lourd s'abat sur le Champ de Mars, à peine perturbé par les sons étouffés de buccins et de tubas moribonds. Les soldats s'arrêtent dans un même mouvement. Après un instant où le temps paraît se suspendre, ils lèvent le bras en guise de salut à l'empereur. Dans le ciel nocturne monte une clameur que seul un homme parvient à interrompre.

Le divin César Auguste ne trahit l'agitation de son cœur que par un haussement de sourcil. Il est là ! Varus est de retour ! Laissant derrière lui les vingt mille soldats dont il a la charge, le propréteur s'avance lentement, comme s'il craignait quelque remontrance. Tout Rome ne l'a-t-il pas maudit ? Tout Rome ne l'a-t-il pas blâmé pour son incompétence, le vouant aux gémonies avec une virulence d'ordinaire réservée aux pires ennemis du peuple ? Son nom sera pour toujours souillé d'opprobre, Varus en est conscient, mais il a là l'occasion de racheter une partie de ses fautes. Aussi frissonnant qu'un feuillage sous la brise, il s'incline aux pieds de son maître et dit d'une voix cassée par l'angoisse :

« Je suis navré de t'avoir fait patienter de la sorte, César. Que mon châtement soit à la hauteur du tracas que je t'ai causé. »

Le divin César Auguste ne répond pas immédiatement. L'apparence de son ancien général le déroute. Certes, il ne s'attendait pas à le voir surgir des forêts de Germanie avec la majesté d'un demi-dieu, mais jamais il n'aurait cru à pareille déchéance. Son visage inexpressif et ses prunelles blanches sont celles d'un exilé ayant trop longtemps arpenté les routes du monde. Des blessures mal cicatrisées dessinent sur sa peau des sillons brunâtres – une peau exposée en de multiples endroits à cause de vêtements réduits à l'état de haillons. Plus repoussant encore, le long de sa gorge court une large incision d'où perlent des gouttes de sang noir. En contemplant cette laideur, le vieillard qui s'était cru immortel se voit renvoyer la sienne. Varus n'est rien d'autre que son double. Ils ont tous deux été trompés par Arminius, leur échec se partage entre eux de manière équitable. Ils sont frères dans l'infamie. Cette pensée a dû frapper les deux hommes au même moment, car ils se jettent dans les bras l'un de l'autre en sanglotant. Derrière eux, les vingt mille légionnaires se tiennent aussi immobiles que des statues de bronze.

« Je n'ai pas à te châtier davantage, finit par déclarer l'empereur. Tu as suffisamment souffert et payé pour tes erreurs, mon frère. »

Varus baisse les yeux au sol. Il ne devrait plus ressentir de douleur physique, pourtant chaque partie de son corps lui fait mal. La brûlure est celle de vingt mille lames fouillant ses chairs. Il plaque ses mains sur son crâne, s'arrache les derniers cheveux qui lui restent puis, dans un grognement sourd, arrache sa tête de son cou. Il la place ensuite près de son cœur, comme si ce geste était le plus naturel qu'il puisse accomplir en la circonstance. Son interlocuteur, d'ailleurs, ne semble nullement choqué de converser avec un homme décapité. Il sait quels outrages font subir les Germains aux dépouilles des vaincus.

« Non, César, reprend Varus en remettant sa tête en place. Aucune souffrance ne

pourra effacer mes...

— Il ne s'agit pas d'effacer quoi que ce soit. Le désastre que tu as provoqué hantera la mémoire de Rome pour l'éternité. Est-ce une raison pour que César te prive de son indulgence ? Tu m'as rendu mes légions. Je ne te demandais que cela.

— Mais, César...

— Ne dis rien de plus. Peu m'importe le temps que tu auras mis à reconstituer les trois légions perdues. Les portes du temple de Janus sont closes, car nous sommes maintenant en paix, comme en témoigne cet autel que j'ai fait consacrer durant ton absence... »

L'index de l'empereur pointe un bâtiment de marbre blanc, au nord, le long de la Via Flaminia. Bien qu'enveloppé par les ténèbres, il resplendit tel un fanal, exposant fièrement ses bas-reliefs à la gloire du divin César Auguste. Chaque mur exalte les âges d'or successifs de l'histoire romaine, du débarquement d'Énée dans le Latium jusqu'à la Pax Augusta. Des figures allégoriques, des prêtres, des lecteurs, entourent une famille impériale rayonnante, mise en valeur par le talent de sculpteurs qui tiennent là leur chef-d'œuvre.

À la suite de l'empereur, Varus s'approche du bâtiment. De nouveaux détails fleurissent au cœur du marbre à chacun de ses pas. Il en est enchanté. Que les beautés de la civilisation lui aient manqué !

« L'Autel de la Paix d'Auguste, commente sobrement le maître de Rome. Existe-t-il meilleur symbole de ton retour, après tant d'années de conflits, de haine, de fureur ?

— La paix... Oui, César, c'est tout ce que je désire à présent.

— Moi aussi, je peux t'en assurer. Et c'est également le cas de nos légionnaires. Plus que nous, ils auront bien mérité leur libération. »

Les deux hommes se retournent vers le Champ de Mars, là où, un instant plus tôt, stationnaient les trois légions. Il ne reste désormais que le vent remuant la poussière, ainsi qu'une poignée de restes épars – casques, sandales, fourreaux vidés de leurs armes –, derniers vestiges de l'armée jadis envoyée au-delà du Rhin.

À l'est, par-delà les immeubles de Rome, le jour commence à poindre, inondant le ciel de flammes rosées. Le divin César Auguste sourit.

« Cela n'a pas été facile, dit Varus. J'ai cru que ma quête ne connaîtrait jamais de terme... Si tu savais combien il m'en a coûté pour retrouver chaque soldat ! Certains gisaient à l'autre extrémité de la forêt, isolés du reste du carnage, d'autres avaient été emmenés chez les barbares et exécutés dans le... »

Un doigt se pose sur les lèvres du général, lui intimant de se taire. Le retour du soleil, comme celui des trois légions de Germanie, se déroulera dans un silence parfait. Pas un mot n'est prononcé tandis que l'ombre des deux hommes s'étrécit, s'affine, s'estompe, puis s'évapore, emportée par le souffle du vent et l'inexorable avancée du temps.

Lorsque le jour se lève enfin, il n'éclaire plus la capitale d'un empire qui se voulait éternel mais, plus modestement, la capitale de la république italienne.

Le poids de deux millénaires repose sur le Mausolée d'Auguste. Ses ruines, noyées sous les plantes grimpantes et les mauvaises herbes, ne sont plus qu'une curiosité au milieu de la Piazza Augusto Imperatore. Ces restes lugubres d'une époque glorieuse mais révolue font triste figure devant la magnificence baroque de l'église San Carlo al Corso, dont le dôme surplombe depuis plus de trois siècles l'ancien Champ de Mars. En se tournant vers les bords du Tibre, les Romains les moins réfractaires aux audaces architecturales modernes accordent parfois un regard indulgent au musée de l'Ara Pacis, cette imposante construction tout en panneaux vitrés et blocs bruts de travertin qui sert aujourd'hui d'écrin à l'Autel de la Paix d'Auguste.

Ce matin-là est comparable à cent matins précédents. Alors que la ville s'éveille doucement, il n'y a guère que quelques noctambules pour s'attarder parmi les souvenirs de l'empire. Pour qui sait percer leurs secrets, ces monuments antiques paraissent vivants ; ils sont encore capables de rendre actuel le passé. Ainsi, en ouvrant ses yeux et son esprit, on pourrait presque apercevoir les fantômes de César Auguste, de Publius Quinctilius Varus et de leurs vingt mille légionnaires...

À moins que les vaincus de Germanie n'aient, enfin, trouvé la paix à laquelle leur âme a aspiré durant deux millénaires.

Quelques mots de l'auteur...

L'esprit de l'Hellespont (*Première publication en 2009 dans l'anthologie « Les héritiers d'Homère » aux éditions Argemmios ; nouvelle republiée en 2015 dans l'anthologie numérique « L'Imaginaire se mobilise, Volume 1 » aux éditions Mythologica*) :

À partir du moment où l'on faisait le choix de présenter mes textes en les classant par époque, on ne pouvait débiter que par celui-ci, dont l'intrigue se déroule au V^e siècle avant notre ère. Ceci dit, je suis ravi que ce recueil s'ouvre sur « L'esprit de l'Hellespont », une nouvelle que je trouve particulièrement représentative de mon écriture, aussi bien dans le style que dans les thèmes abordés ou l'ambiance générale.

« L'Enquête » d'Hérodote (considéré comme le « Père de l'Histoire ») fourmille d'anecdotes, de personnages, de lieux, qui mériteraient de faire l'objet de romans ou de nouvelles. Une scène en particulier, issue du VII^e livre consacré aux Guerres Médiques, m'a inspiré au point d'aboutir à « L'esprit de l'Hellespont » : celle où l'empereur perse, désirant faire passer son armée d'Asie en Grèce par les actuelles Dardanelles, fait fouetter la mer capricieuse qui contrarie ses plans... Cette mer, l'Hellespont, tirait son nom d'une princesse grecque qui s'y était noyée des siècles plus tôt, un épisode préluant à la quête de la Toison d'Or par Jason et ses Argonautes. J'ai donc relié les deux éléments pour mêler le fait historique au mythe.

L'idée de « L'esprit de l'Hellespont » m'est venue à l'époque où les éditions Argemmios, qui venaient d'être lancées par Nathalie Dau, cherchaient des textes pour une anthologie basée sur la mythologie grecque. Je ne me suis pas contenté d'envoyer une nouvelle, mais trois : le sujet m'inspirait plus que tout autre, et continue de le faire... Parmi ces trois nouvelles, c'est « L'esprit de l'Hellespont » qui a été choisie. Le sommaire des « Héritiers d'Homère » (avec notamment Franck Ferric, Jess Kaan, Anthony Boulanger...) était alléchant et le résultat à la hauteur des espérances : je considère encore aujourd'hui qu'il s'agit d'un des plus beaux ouvrages auxquels j'ai eu la chance de contribuer.

Plus tard, j'ai envisagé de développer ma nouvelle pour en faire une novella, voire un roman, qui serait revenu plus longuement sur le passé de la princesse Hellé, qui aurait suivi l'armée perse dans sa campagne grecque jusqu'au désastre de Salamine, et qui aurait introduit un autre personnage important, celui de la reine Artémise d'Halicarnasse – laquelle, entre-temps, a attiré l'attention du grand public en étant incarnée à l'écran par la sublime Eva Green dans le second volet de « 300 ». Il m'est ensuite venu l'idée d'adapter cette nouvelle en bande dessinée : j'ai toujours rêvé de pouvoir scénariser un album, et parmi tous mes textes, c'est sans doute l'un de ceux qui a le plus de potentiel visuel... Mes contacts avec des acteurs du monde de la BD n'ont malheureusement rien donné, et le projet, comme celui du roman, est mort-né.

D'Ur, de Memphis et de Sodome (*Nouvelle inédite*) :

Cela faisait quelque temps que j'avais envie de mettre en scène les Rois Mages dans l'un de mes textes. Mais comment trouver un angle d'approche original sur des personnages dont le rôle semble à ce point figé ? Les faire intervenir dans notre monde actuel ? L'idée a déjà été exploitée par les Inconnus, dans « Les Rois mages », un film qui me fait toujours autant rire quand je le revois. Alors, que faire ? L'exemple à suivre m'a été donné par Michel Tournier, qui n'a pas seulement écrit « Vendredi ou les limbes du Pacifique » et « Le Roi des aulnes » : dans son roman « Gaspard, Melchior et Balthazar », il revisite de manière magistrale le mythe des Rois Mages, en leur offrant une profondeur et une crédibilité qui manque à nos éternels figurants de crèche de Noël, sans trahir pour autant l'image que nous nous sommes faite d'eux.

Au bout du compte, j'ai écrit cette nouvelle dans l'optique de répondre à un appel à textes des éditions Argemios consacré aux mythes du Croissant Fertile. Le sujet, quoique d'un abord plus difficile que celui des mythes grecs ou scandinaves, m'a inspiré deux textes. Ceux-ci ont été envoyés conjointement : « Rois de la Cité », réécrivant le siège de Tyr par Alexandre le Grand dans un contexte post-apocalyptique, a été sélectionné au détriment de « D'Ur, de Memphis et de Sodome ». Malgré un léger contretemps dû à la disparition d'Argemios, « Rois de la Cité » devrait paraître cette année chez un autre éditeur.

Service après-vente au Golgotha (*Nouvelle inédite*) :

En prenant le parti de réécrire à ma sauce les derniers instants de la vie de Jésus, je n'ai pas eu la prétention de m'aventurer en terrain inconnu : d'innombrables auteurs s'y sont déjà frottés bien avant moi. Parmi ceux que j'ai lus et qui, d'une manière ou d'une autre, ont pu me servir de source d'inspiration, je citerais Gore Vidal avec « En direct du Golgotha », Michael Moorcock avec « Voici l'homme », Eric-Emmanuel Schmitt avec « L'Évangile selon Pilate », Eduardo Mendoza avec « Les Aventures miraculeuses de Pomponius Flatus »... Romans auxquels l'on pourra ajouter la mémorable « Vie de Brian » des Monty Python ! « Service après-vente au Golgotha » s'inscrit dans cette tradition gentiment blasphématoire : et si la Crucifixion ne s'était pas déroulée telle que nous la relatent les Évangiles ? L'épisode de la Passion du Christ, omniprésent dans la mémoire collective, est un événement d'une telle importance dans l'histoire du monde que l'on pourra décliner le sujet à l'infini sans jamais l'épuiser.

Je suis moi-même non-croyant mais j'assume parfaitement mon fond de culture chrétien, qui demeure encore, qu'on le veuille ou non, celui de nos sociétés occidentales. J'ai un rapport assez ambivalent vis-à-vis de la religion et mes interrogations se retrouvent, au moins en filigrane, dans nombre de mes écrits. Pour ne parler que de Jésus-Christ, celui-ci apparaît en personne dans cinq de mes nouvelles, et il est même l'un des personnages principaux d'un de mes romans de jeunesse.

Si les thématiques religieuses reviennent souvent dans mes écrits, en revanche les éléments purement SF tels que les androïdes voyageant à travers le temps de « Service après-vente au Golgotha » y sont bien plus rares. La raison en est simple : à la base, ma culture littéraire est beaucoup plus orientée *fantasy* et fantastique que science-fiction. Mais les choses changent peu à peu. Alors que je n'éprouvais aucune attirance pour le *space opera*, certains de mes derniers coups de cœur de lecteur ont porté sur des livres de ce genre...

Rends-moi mes légions (*Nouvelle inédite*) :

Depuis une dizaine d'années que j'arpente en imagination les terres antiques, peu d'événements historiques m'ont autant marqué que la perte des légions de Varus, sous le règne d'Auguste. Les faits sont ceux que j'ai tenté de restituer de la manière la plus fidèle possible dans ma nouvelle : chargé de pacifier les provinces germaniques, le général Quinctilius Varus part en campagne à la tête d'environ vingt mille hommes ; un chef autochtone romanisé, Arminius, sert de guide à l'armée, qu'il va entraîner dans une embuscade aux conséquences funestes pour Rome. Les trois légions détruites dans la forêt de Teutoburg ne seront jamais reconstituées, un fait unique dans l'histoire romaine, et Auguste n'aura de cesse de réclamer aux mânes de Varus ses légions perdues. C'est la fameuse plainte rapportée par l'historien Suétone, « *Vare, legiones redde* » : « Varus, rends-moi mes légions ».

Outre mon envie de raconter la bataille comme si le lecteur y était, j'ai imaginé, pour ajouter une touche de surnaturel au fait historique, que la rancune de l'empereur se poursuivait au-delà de sa propre mort, lui interdisant de trouver le repos tant que le fantôme de son général, prenant son injonction au pied de la lettre, ne lui aurait pas effectivement ramené ses légions... Écrite en 2009, cette nouvelle n'avait jamais été publiée jusqu'à présent, à mon grand regret : c'est un texte pour lequel j'éprouve beaucoup d'affection.

Les lecteurs qui suivent l'actualité de la science-fiction française pourront rapprocher « Rends-moi mes légions » d'un roman paru en 2012, signé Fabien Clavel. Dans « Furor », l'auteur narre les événements de la forêt de Teutoburg à travers le regard de quatre Romains, alternant les points de vue afin d'embrasser tous les aspects de la bataille ; puis, après le carnage, on bascule dans la science-fiction avec la découverte par les rescapés d'une mystérieuse pyramide venue du futur... J'ai aimé ce roman, surtout sa partie historique, qui rend compte de manière très réaliste d'une campagne militaire au temps de l'Empire Romain.

Deuxième Époque – Sans Donjon ni Ménestrel

Geneviève versus Attila

Pour les habitants de Nanterre, la traversée de leur village par un convoi épiscopal constituait un fait peu banal – pour ne pas dire carrément l'événement de la décennie.

Tirée par deux chevaux d'un blanc éclatant, précédée de gardiens armés jusqu'aux dents, la luxueuse carriole pouvait difficilement se fondre dans le décor : cet endroit n'était, en cette première moitié du V^e siècle, qu'un ramassis de huttes misérables, peuplées de croquants n'ayant parfois jamais entraperçu la grande et lumineuse ville dont ils étaient pourtant voisins. Les contacts avec Paris se voyaient réduits à la portion congrue, d'autant que les voyageurs en provenance de la cité empruntaient généralement la voie romaine, à plusieurs lieues de là. Pour qu'un attelage s'arrête devant l'habitation du vieux Severus, il fallait vraiment que ses passagers aient de bonnes raisons de faire escale ici.

« Germain, comment être certains qu'il s'agit de celle que nous recherchons ? s'enquit l'un des deux religieux en mettant pied à terre.

— Aetius nous a parlé d'une belle et grande maison, répondit son compagnon de route. Jette un œil autour de toi, mon cher Loup : nous sommes entourés d'immondes taudis, excepté cette mesure. Belle et grande, je n'irais peut-être pas jusque-là, mais tout à fait vivable, c'est un fait. Entrons et interrogeons le maître de céans. »

Pour sûr, c'était un bien étrange spectacle que celui de ces deux évêques richement apprêtés, revêtus de la pourpre et recouverts des attributs liés à l'exercice de leur mission sacrée, contraints de marcher dans la boue d'un village perdu dans la campagne, avec cet air déterminé des gens qui savent précisément pourquoi ils sont là et ce qu'ils ont à y faire.

Un hochement de tête de son compagnon, et le dénommé Loup toqua à la porte. Celle-ci s'ouvrit sur un jeune esclave burgonde, l'air encore ensommeillé. L'infortuné tiré du lit ne fit pas de difficulté pour répondre aux interrogations des visiteurs, pas plus qu'il ne rechigna à les mener à l'arrière de la maison, là où l'herbe était assez haute et grasse pour les moutons et les chèvres qui avaient fait la prospérité de la famille.

Les bêtes, en l'occurrence, n'étaient pas seules.

« C'est elle, souffla l'évêque d'Auxerre au chef de l'épiscopat troyen.

— L'aura qui se dégage de cette fillette ne laisse planer aucun doute, en effet. Béni soit Aetius. Encore une fois, le patrice nous aura été fort utile.

— La petite nous a vus. Allons-y.

— Après toi, mon cher Germain. »

Le temps que les deux religieux traversent la pâture pour parvenir jusqu'à elle, la jeune bergère put échafauder d'innombrables hypothèses. La plupart étaient totalement farfelues mais paraissaient crédibles à une gamine de sept ans. Au final, la conversation qui suivit ne lui permit pas de dissiper l'épais brouillard au milieu duquel elle se débattait.

« Es-tu Geneviève, fille unique de Severus et de Gerontia ? lui demanda Germain d'Auxerre, en détachant chaque syllabe comme pour se faire entendre d'un étranger.

— Oui monseigneur, Geneviève est mon nom. »

Guère impressionnée, elle lui avait répondu les yeux dans les yeux, d'une voix fluette mais assurée. Cela fit sourire l'évêque de Troyes et acquiescer son compagnon.

« Parfait, Geneviève. Sache que nous sommes ici sur les recommandations du patrice Aetius, l'un des hommes les plus puissants de Gaule. C'est grâce à lui que nous avons su... Comment t'expliquer sans t'effrayer...

— Mieux vaut laisser à Geneviève le soin de découvrir par elle-même pourquoi nous l'avons rencontrée en ce jour. Rien ne presse, elle a encore quelques années d'insouciance devant elle.

— Encore une fois, je m'incline devant ta sagesse, mon cher Loup. »

Sur ces mots qui firent rougir l'évêque de Troyes sous sa calotte pourpre, Germain d'Auxerre ouvrit délicatement la lourde bourse de cuir qui pendait à sa ceinture et en extirpa une pièce d'or frappée du profil d'un quelconque César côté face et, côté pile, d'une Vierge à l'Enfant. Il la tendit sans cérémonie à la jeune bergère.

« Conserve ce présent en souvenir de Loup et Germain. Nous partons combattre les hérétiques pélagiens sur l'île de Bretagne, aussi ne nous reverrons-nous pas avant longtemps. Adieu, belle enfant. Puisse notre Seigneur Jésus-Christ guider tes pas. »

Tour à tour, les deux évêques vinrent apposer leurs mains sur le front de la fillette, murmurèrent des incantations latines dont elle ne put saisir le sens, avant de repartir par là où ils étaient venus, silencieux.

Le jour devint crépuscule, le crépuscule nuit. Quand Geneviève eut recouvré ses esprits, elle fut incapable de définir ce qui venait de changer en elle. L'énigmatique pièce d'or tourna et retourna entre ses doigts menus ; la fille unique de Severus et de Gerontia tourna et retourna sur la modeste paille qui lui servait de lit. Ainsi que l'avait sous-entendu l'évêque Loup de Troyes, elle avait encore droit à quelques années d'insouciance avant de prendre la pleine mesure de ce qu'elle était désormais.

Lorsque les cloches de la ville se mirent à sonner le tocsin, il n'y avait pas un Parisien qui ignorât la gravité de la situation.

Depuis quelques jours, les bruits se faisaient de plus en plus insistants : une horde de barbares sanguinaires jaillie des lointaines steppes orientales dévastait le nord de la Gaule, sans doute pour traverser le pays jusqu'à Rome afin de mettre un terme au règne des fils d'Auguste. Pour tout dire, le sort funeste réservé à une dynastie finissante et à sa capitale décadente indifférait le Gaulois de base autant que l'art rupestre des Sassanides ; en revanche, se savoir sur le chemin de pillards qui avaient, en apéritif, rasé Trèves, Metz, Laon et Reims, voilà qui était bien plus préoccupant.

Lorsque les cloches de la ville se mirent à sonner le tocsin, tous les habitants de Paris se voyaient déjà morts.

Tous ? Pas tout à fait. Si les veules Parisiens avaient effectivement baissé les bras, préférant se perdre en lamentations plutôt que de chercher à renforcer les murailles de la ville, les courageuses Parisiennes se réunirent dans les églises de façon à repousser, par la ferveur de leurs prières, la catastrophe prête à s'abattre sur eux. Aucune femme ne se déroba à ses responsabilités. Toutes, dans un même élan de foi, demandèrent au Seigneur de les protéger du tyran qui se faisait surnommer GodScourge, le Fléau de Dieu.

Cet incroyable accès de bravoure de la part des représentantes du sexe le plus faible était l'œuvre d'une seule personne, bien connue en Gaule grâce à ses talents de guérisseuse, ses dons prétendument magiques et les miracles dont elle avait fait

bénéficier nombre de ses concitoyens dans le besoin : Geneviève de Nanterre, fille unique de Severus et de Gerontia, une femme qu'ils étaient nombreux à considérer comme sainte... Et dont ils étaient nombreux à se méfier – avec certes un siècle d'avance – comme de la peste justinienne.

« Écarte-toi de notre chemin, prophétesse de malheur. Reste ici si tu désires voir à quoi ressemble la mort, mais nous, nous partons. »

La religieuse ne bougea pas d'un pouce en dépit des injonctions des fuyards. Au contraire, elle posa ses mains sur ses hanches, se tint fermement au milieu de la rue et les toisa d'un air de défi. Ce n'était pas une dizaine de commerçants de l'île de la Cité qui allaient l'impressionner.

« Vous parlez de vous réfugier derrière les murs d'autres villes, déclara-t-elle. Mais ces villes seront-elles à l'abri des barbares mieux que ne l'est Paris ? Je vous en fais la promesse : grâce à la protection du Christ, notre cité bien-aimée échappera au carnage annoncé. »

Les fuyards gloussèrent. À cran, l'estomac noué par la peur, ils raillèrent la bigoterie doublée d'inconscience dont faisait preuve la religieuse. Encore jeune, pour autant qu'ils pouvaient en juger, d'apparence fragile sous sa longue robe blanche brodée de fils d'argent, elle ne présentait aucune menace pour des gaillards solidement bâtis, habitués à charger et décharger les lourdes marchandises transitant par la Seine. Plus forts et plus nombreux, désinhibés par l'instinct de groupe, ils oublièrent leurs dispositions pacifistes qui les faisaient fuir devant les hordes de GodScourge pour passer leur agressivité sur celle qu'ils avaient désignée comme prophétesse de malheur. Il y eut des insultes, il y eut des crachats, il y eut des brimades ; enfin une pierre fusa dans sa direction. La religieuse mit son poing en avant. La pierre tomba à ses pieds, puis roula lamentablement jusqu'au fleuve, où elle fut engloutie.

« Vous pouvez toujours essayer de me lapider comme une femme adultère, dit-elle, vous pouvez même tenter de me noyer dans la Seine comme cette pierre l'a été... Le Christ est avec moi. Partez sur-le-champ, quittez la ville, elle n'a nul besoin de vous. Si vous n'avez pas compris que la survie de Paris vaut bien une messe, c'est que vous n'êtes bons qu'à aller torcher les porcs dans la fange de Clichy ou de Nanterre. Ouste ! »

Les hommes se hâtèrent en grommelant vers les imposantes portes de bois qui, demain, seraient la cible des béliers de l'infâme GodScourge. La religieuse, quant à elle, se rendit d'un pas serein sur les remparts de la ville. À l'horizon, on apercevait les nuages de poussière qui avaient provoqué l'alerte générale.

GodScourge approchait. Le combat appelait Geneviève. Celle-ci redescendit dans la rue et se fondit dans les ombres de la cité. Quand elle en resurgirait, elle ne serait plus la même.

À Paris, en l'an de grâce 451 après la naissance du Sauveur, peu savaient lire, peu savaient compter, mais tous savaient à quoi s'en tenir avec les Huns. Le récit de leurs tristes exploits aux frontières et au sein même du territoire impérial résonnait un peu partout, de Rome à Carthage, de Thessalonique à Constantinople. On prétendait en outre que ces guerriers trapus, d'une laideur et d'une puanteur repoussantes, maîtrisaient les arcanes de la magie noire... Comment expliquer sans cela leur incroyable robustesse, leur résistance aux pires conditions de vie, leur agilité démoniaque et, surtout, leur capacité à sortir vainqueurs de chacun des combats qu'ils

engageaient ?

Cela n'était clairement pas naturel. Aussi n'y avait-il que Dieu ou, à défaut, l'un de ses envoyés spéciaux sur Terre, qui puisse sortir la Gaule de l'ornière où elle se trouvait depuis que GodScourge et ses soudards avaient franchi le Danube.

*« Gloria in excelsis Deo.
Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.
Laudamus te. Benedicimus te.
Adoramus te. Glorificamus te. »*

Les oraisons qui s'élevaient avec grâce dans le ciel parisien – couvert, ainsi que l'avaient prévu les augures – parvenaient tant bien que mal à couvrir les cris apeurés des hommes et des enfants. Quand le héraut barbare annonçant l'armée ennemie se posta au pied des murailles, les femmes durent redoubler d'ardeur de façon à dissimuler la panique qui s'était emparée d'une moitié de la ville.

*« Quoniam tu solus sanctus. Tu solus Dominus.
Tu solus Altissimus Jesu Christe.
Cum Sancto Spiritu, in Gloria Dei Patris.
Amen. »*

Le messenger, comme il était d'usage chez les Huns, resta à cheval tandis qu'il énonçait ce qu'avaient déjà entendu les autres peuples tombés devant son maître :

« Amis gaulois, nous ne venons pas vous combattre mais simplement vous délivrer de votre état de servitude vis-à-vis de ces étrangers qui vous mentent en se disant vos frères. GodScourge, dans sa mansuétude, vous propose la reddition sans condition. Ouvrez-lui vos portes, agenouillez-vous devant lui et devant ses généraux, laissez à la disposition de l'empire hunnique les richesses dont vous n'avez que faire, et vous serez enfin libérés du joug romain. GodScourge vous autorisera à continuer de pratiquer la religion de votre choix. Il ne vous obligera pas à servir dans son armée si vous ne vous engagez pas volontairement. Seule la promesse de ne pas vous dresser sur son chemin vous permettra de vivre en paix. Dans le cas contraire, si vous vous avisiez de résister à la terrible puissance de mon maître, celui-ci se verrait contraint de déchaîner sa fureur vengeresse... »

D'un ample geste du bras, le héraut désigna les milliers de combattants demeurés en retrait. Il y avait là des cavaliers hunniques, bien entendu, mais également des myriades de fantassins issus des terres inféodées à GodScourge. Au final, les effectifs cumulés des Gépides cruels, des Alains vociférants, des Hérules crasseux, des Ostrogoths iconoclastes, des Skires turpides, des Ruges anthropophages et autres peuples germaniques obscurs dont l'énumération des crimes serait fastidieuse, s'avéraient bien plus importants que l'addition des Huns de souche. Conglomérat de nations barbares bien décidées à réduire en poussière l'empire des Césars, cette effrayante marée humaine n'attendait qu'un mot de son leader pour déferler sur les modestes murailles de la cité, ou pour se retirer en laissant la vie sauve à la poignée d'habitants affolés qui se terraient derrière elles.

De toute évidence, remettre le destin de Paris entre les mains de GodScourge était le seul choix raisonnable.

« Alors, reprit le messenger, quelle est votre réponse ? Vous soumettez-vous à mon maître, ou préférez-vous périr dans l'heure ?

— Ni l'un ni l'autre, maudit esclave barbare. Nous sommes résolus à la résistance.

Paris ne sera pas outragé, ni brisé, ni martyrisé ; mais Paris sera libéré de votre présence insultante ! »

Tous ceux qui se trouvaient à portée d'oreilles se tournèrent vers le sommet de la tourelle d'où la voix avait surgi. D'une manière quasi théâtrale, la mystérieuse intervenante sortit de l'ombre à l'instant précis où le soleil perçait enfin les nuages. L'intense luminosité fit briller d'un éclat rougeoyant ses longs cheveux flottant au vent et d'un éclat doré la pièce de monnaie qu'elle portait en médaillon. Dominant la ville d'un côté et l'armée de GodScourge de l'autre, la jeune femme s'offrait aux regards, le port altier et l'air décidé, parfaitement sanglée dans un costume d'un blanc immaculé agrémenté d'une cape taillée dans un tissu de la plus grande qualité, brodée de fils d'argent. Impossible de savoir qui elle était : son visage était en partie dissimulé sous un léger voile, blanc lui aussi, qui lui retombait sur les épaules.

À la vue de cette improbable justicière, le héraut effectua un mouvement de recul spontané. Ils furent nombreux parmi les milliers de soldats barbares à l'imiter.

« Va dire à ton maître que WonderGen l'attend pour discuter en tête-à-tête, poursuivit-elle. Qu'il me retrouve ici dans l'heure. Ouste ! »

Le Hun ne se fit pas prier. Il lança sa monture à vive allure en direction de ses compatriotes, pour le moins perplexes. Puis le silence s'établit, tant à l'intérieur des murs qu'au-dehors, uniquement troublé par les oraisons des fidèles parisiennes. Les hordes barbares restèrent figées sur place, faute d'ordres à appliquer. L'atmosphère devint pesante. L'orage couvait.

Enfin, un cavalier se détacha de la masse et galopa jusqu'à la tourelle où était apparue la dénommée WonderGen. Celle-ci se tenait à présent au pied de la muraille, les bras croisés dans une attitude de défi. Lorsque son regard trouva celui du nouvel arrivant, les deux adversaires sourirent de concert – un sourire dans lequel se lisait un respect réciproque.

« Geneviève... J'étais sûr que tu serais là. Ravi de te revoir. Combien d'années avons-nous...

— Près de quinze ans. C'était bien avant la disparition de notre maître.

— Comme le temps file ! *Tempus fugit, utere...* Depuis que notre cher Germain n'est plus de ce monde, les grandes personnalités se font rares. La fabrique de talents tourne au ralenti. J'avoue humblement ne plus connaître personne en Gaule, mis à part le patrice Aetius et toi, bien entendu... Ce qui n'aide pas à négocier dans de bonnes conditions lorsque mes soudards frappent aux portes d'une cité, n'est-ce pas ? Je préférerais tellement que tout se passe bien...

— Arrête tes salamalecs, Attila. Je ne mange pas de ce pain-là. Tu as voulu ta satanée guerre, tu l'as. Il n'est pas question de négocier : tu fais tes bagages et tu lèves le camp, puis tu quittes la Gaule pour toujours. Ce n'est pas compliqué à comprendre, même pour un éleveur de bourrins de la steppe. »

D'un comportement prudent, l'héroïne parisienne était passée à l'offensive. Elle savait qu'elle jouait gros : même si ses sombres desseins étaient à l'opposé des siens, GodScourge était lui aussi membre de la caste des héros, autrement dit l'un des êtres les plus puissants du monde connu. Comme elle, il avait jadis été un disciple de l'évêque Germain, il avait reçu le don, avant de bifurquer en s'engageant dans la voie de la haine et de la destruction. Rien que son accoutrement trahissait ses mauvaises intentions : portant une longue cape noire doublée de fourrure, le visage à moitié caché sous une peau de loup gris, le torse nu arborant de terribles mutilations, le ceinturon chargé du scalp de ses ennemis vaincus, la main ferme sur la poignée de la légendaire Épée de Mars, le roi des Huns était bien loin de l'homme civilisé, bon et juste que feu Germain d'Auxerre – alias Germinator dès lors qu'il mettait de côté la

mitre et la crosse pour endosser le costume du héros – avait tenté de faire de lui. On prétendait que là où passait GodScourge, l’herbe ne repoussait pas ; cela n’était, hélas ! pas qu’une métaphore.

« Geneviève, j’ai assez d’estime pour toi pour ne pas me laisser aller à t’écraser sans sommation. Sache cependant que ce n’est pas l’envie qui me manque. Qu’est-ce que tu crois ? Qu’en braillant “*No pasaran*”, GodScourge et ses centaines de milliers de guerriers vont s’en retourner chez eux en acquiesçant benoîtement ? Tu nous prends pour des truffes ?

— Va-t’en, Attila. Ce sera mon dernier mot. »

Il y avait dans les yeux bleus de la jeune femme une étincelle de fureur. Après des années à veiller discrètement sur la sécurité de ses concitoyens, elle avait dorénavant le devoir d’aller au bout de sa démarche en repoussant à elle seule l’invasion barbare. Un tel challenge aurait donné le vertige à n’importe qui ; Geneviève, toutefois, était une héroïne, celle qui resterait pour les siècles à venir la protectrice des Parisiens. Elle ne pouvait les décevoir.

« Je quitterai cette ville lorsqu’elle sera en cendres ! tonna GodScourge. Je quitterai cette ville lorsque ses habitants auront été massacrés et que la folle qui se prenait pour leur mère aura été mise en pièces sous mes yeux ! »

Le coup partit trop vite pour être esquivé. Quand il se releva, le roi des Huns était fou de rage, pas tant à cause de sa mâchoire en miettes, mais parce qu’il avait suffi d’une attaque éclair de la religieuse pour le jeter à terre. Être désarçonné – et par une donzelle en prime ! – était le pire affront que pouvait subir un cavalier de la steppe. WonderGen fixa son poing droit comme s’il venait de lui jouer un mauvais tour et, instinctivement, s’éloigna de son adversaire de quelques pas. Le visage de GodScourge était cramoisi.

« Sale petite traînée ! hurla-t-il en époussetant sa cape noire. Tu vas morfler ! »

Il dégaina l’Épée de Mars. Ce fut le signal de départ du combat.

Les bras levés au ciel et les yeux révulsés, tapant du pied au sol et psalmodiant des cantiques, la protectrice des Parisiens tenta d’invoquer un rempart magnétique, précaution indispensable pour espérer résister aux assauts du plus puissant des chefs barbares. Cependant, cela lui demandait du temps et de l’énergie qui la rendraient vulnérable à la première salve ; aussi se retrouva-t-elle à son tour mise à terre, par un crochet du gauche suivi d’un coup de pied circulaire à hauteur des épaules – à croire que les Huns passaient leur vie à s’entraîner au kickboxing. Pensant l’avoir mise hors combat, il s’approcha d’elle afin de la maîtriser pour de bon. Erreur : aussi souple qu’une panthère, WonderGen se redressa d’un subtil mouvement de hanches et lui décocha un uppercut qui le laissa pantois.

Le léger flottement qui s’ensuivit permit à l’héroïne de terminer son invocation. Des éclairs bleutés jaillirent de ses doigts frémissants. Ses cheveux crépitèrent comme autant de fils électriques extraits de leur gaine. La pièce de monnaie qu’elle portait en médaillon, réceptacle de l’énergie surnaturelle déployée en cet instant, devint soudain incandescente.

Quand GodScourge revint à lui, il faisait face à une jeune femme retranchée derrière un mur quasi invisible, composé de particules célestes infranchissables par quiconque ne pouvait montrer patte blanche.

« Garce ! Tes pouvoirs ridicules ne te soustrairont pas éternellement à ma colère. Bientôt, tu tâteras de ma lame ! »

Elle ne prit pas la peine de répondre à de telles banalités, même si elle se réjouissait intérieurement que son adversaire ne lui inflige pas un pathétique « Fais ta prière, tu vas mourir ! », accompagné du traditionnel rire sardonique. Non,

GodScourge était simplement en colère, et il allait le faire savoir.

On racontait tout et n'importe quoi au sujet de l'Épée de Mars, et notamment qu'elle lui avait été léguée par un bouvier qui l'avait trouvée par hasard dans la steppe du Don, plantée là, jadis, par un souverain scythe prénommé Marak. Tout cela était vrai. En revanche, fallait-il accorder du crédit à ceux qui avançaient que cette arme mythique était à l'origine de l'infinie puissance de GodScourge ? Était-elle vraiment magique, ou n'était-ce qu'une fable destinée à effrayer ses rivaux ? Voilà ce qu'aurait l'occasion de vérifier WonderGen...

Des coups d'estoc et de taille furent donnés au rempart magnétique, d'abord sans résultat, jusqu'à ce que le charme commence à vaciller. Le Hun, le corps ruisselant de sueur, frappait de plus en plus fort alors que l'Épée de Mars avalait l'énergie contenue dans l'invocation de son ennemie. WonderGen n'en menait pas large. Elle se voyait déjà lutter à mains nues, sans la moindre protection divine excepté celle que lui apportait son médaillon, contre un guerrier barbare détenteur d'une lame insatiable...

*« O Sanctissima, O Piissima
Dulcis Virgo Maria
Mater amata, Intemerata
Ora, Ora pro nobis... »*

Personne, pas même la Sainte Vierge qu'appelait l'héroïne dans ses suppliques désespérées, ne s'était attendu à ce que l'Épée de Mars explose d'un trop-plein d'énergie, pareille à un ballon de baudruche gonflé à l'excès. Le choc fut violent. Les deux combattants se retrouvèrent projetés en arrière, groggy, chacun privé de son atout principal, défensif pour l'un, offensif pour l'autre.

Ce fut la jeune femme qui se releva la première. Titubante, elle effectua quelques pas en direction de son ennemi, toujours prostré. Geneviève ne l'aurait pas juré, mais il lui semblait qu'Attila était en train de pleurer. Inutile de chercher à l'enfoncer davantage : il avait reçu une leçon suffisante pour aujourd'hui.

« Alors, lui souffla-t-elle, on entérine le résultat final : match nul ? »

Le roi des Huns se redressa en tentant tant bien que mal de conserver un semblant de majesté. Mais comment s'en sortir avec les honneurs quand une nonne en costume moulant vous a fait mordre la poussière tout en vous soustrayant votre principale source de puissance ?

« Ce n'est pas un match nul, dit-il d'une voix faiblarde. Tu as gagné : je plie bagage avec mes soudards. Je t'avais prévenue, tu as morflé, sauf que j'ai morflé autant que toi, sinon plus. Félicitations ! Paris te doit une fière chandelle. Si à l'avenir elle devient une cité florissante, elle le devra en grande partie à WonderGen qui, à elle seule, repoussa les hordes de GodScourge. »

Une quinte de toux le força à s'interrompre. Son adversaire, fair-play, lui tendit la main dans un geste de paix ; il la saisit sans protester. Le roi des Huns et la protectrice des Parisiens s'étreignirent comme deux vieux camarades que la vie avait séparés mais qui, en dépit de leurs divergences, conservaient une certaine affection l'un pour l'autre.

« Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? s'enquit Geneviève alors qu'Attila remontait sur son cheval, lequel semblait quelque peu réticent. Tu comptes rentrer chez toi avec ton armée et continuer de régner sur la steppe sans plus venir nous chercher des poux ?

— Non. La Gaule a gagné une bataille, elle n'a pas gagné la guerre. Paris me file entre les doigts ? Il me reste les cités de la Loire, l'Aquitaine, la Narbonnaise, toutes

ces terres fertiles que j'irais bien piquer à ces salauds de Wisigoths... J'ai de quoi m'occuper un moment. Et puis j'ai un vieux compte à régler avec Aetius. Il ne sera pas dit que GodScourge quittera le pays sans s'être frotté au moins une fois aux légions romaines !

— Tout un programme... Il faut donc t'attendre du côté d'Orléans, non ?

— Tu as tout compris, Geneviève. Si je me suis cassé les dents sur Paris, je ne ferai qu'une bouchée d'Orléans. Et Dieu sait que cet échec m'a mis en appétit. »

Le roi des Huns lança un regard furtif vers les milliers d'hommes, de bêtes, de tentes et de chariots disposés autour des murailles dans l'espoir d'un assaut qui ne viendrait pas. La plupart de ses soldats avaient entrepris de tromper leur ennui en cassant la croûte devant des Parisiens interloqués – ces derniers se préparaient psychologiquement à devoir bientôt manger du chat, du chien ou du rat, sans savoir qu'ils échapperaient à une telle humiliation jusqu'au siège prussien de 1870.

« Ce n'est pas que ta compagnie soit désagréable, reprit Attila, mais mes gars ne vont pas patienter cent sept ans dans ce coin pourri. Adieu, Geneviève. Adieu, Paris ; Orléans, me voici !

— N'oublie pas de saluer mon ami Aignan de ma part !

— Aignan ? Et qui diable est ce gugusse ?

— L'évêque d'Orléans. Je suis sûre que vous allez parfaitement vous entendre tous les deux... »

Attila ne posa pas plus de questions : il verrait bien le moment venu. Après tout, qu'avait-il à craindre ?

Il poussa un long hurlement strident, de ceux qui sont censés être entendus d'un bout à l'autre de la steppe, puis donna une tape violente sur le flanc de sa monture, qui s'ébroua et déta la en direction d'Orléans. Cinq cent mille guerriers lui emboîtèrent le pas, sans un mot de contestation. Se plaindre alors que le chef était manifestement de mauvais poil aurait été un calcul hasardeux, du moins pour qui ne souhaitait pas finir sa glorieuse carrière en morceaux disparates semés aux quatre vents.

Quant à Geneviève, elle se fondit dans l'ombre et rentra chez elle avec la sensation du devoir accompli : grâce à elle, Paris et ses environs se voyaient définitivement soulagés du poids de l'armée la plus imposante jamais rassemblée en Occident.

L'église Saint-Jean-le-Rond était plongée dans un silence absolu.

Qu'il semblait loin le temps où ce sanctuaire minuscule avait accueilli des centaines de femmes venues prier pour que les Huns les épargnent ! Combien de jours s'étaient-ils écoulés ? Cinq ? Dix ? Deux semaines peut-être ? Depuis son combat contre GodScourge, Geneviève avait perdu contact avec la réalité. C'était sans doute mieux ainsi : se savoir objet de culte parmi la population l'aurait terriblement embarrassée. Elle était une femme de l'ombre, l'un de ces héros anonymes qui combattent le mal en masquant leurs traits sous un morceau de tissu opaque... La gloire, les paillettes, les interviews des historiographes, ce n'était pas pour elle. Pour tout dire, elle ne se sentait jamais aussi à l'aise que dans la quiétude d'une église.

La jeune religieuse s'agenouilla devant une statue de la Sainte Vierge, se signa avec ferveur et tendit son médaillon à sa protectrice. Illusion due à la fatigue ou réponse concrète à ses prières ? Toujours est-il qu'elle crut voir la statue de bois peint hocher la tête face à la pièce de monnaie qui lui était présentée. Geneviève sourit. Elle se releva et se déplaça d'une démarche aérienne jusqu'au baptistère.

Sommairement sculpté dans la pierre, celui-ci ne payait pas de mine, et pourtant

c'était autour de lui qu'on avait bâti l'édifice ; il en était le centre autant que l'âme. Était-ce une raison suffisante pour lui parler comme à un être humain ? Quiconque serait entré dans l'église Saint-Jean-le-Rond à cet instant aurait assisté au spectacle insolite de la nouvelle coqueluche des Parisiens en pleine conversation avec l'eau bénite du baptistère...

« Aignan ? murmura-t-elle sans lâcher le médaillon qu'elle serrait entre ses doigts fébriles. Aignan ? Tu me reçois ? »

Le visage rigolard d'un religieux grassouillet se matérialisa sur l'onde claire. Tête nue, dépourvu de ses attributs sacerdotaux, il était difficile de voir en lui l'un des évêques les plus respectés de toute la Gaule. Il s'agissait pourtant bel et bien d'Aignan, chef de l'épiscopat orléanais et grand ami de Geneviève.

« Je suis là, ma belle, je te reçois cinq sur cinq. Avant toute chose, mes compliments : tu as fait du très bon boulot. Germain serait fier de sa disciple.

— Trêve de civilités. Où est GodScourge ? »

Une légère ride parcourut la surface de l'eau tandis que l'évêque fronçait les sourcils.

« Je vois, toujours à cent à l'heure la petite jeune... Détends-toi, Geneviève : les Huns approchent, le tocsin a déjà sonné, certes, mais je suis fin prêt. Si GodScourge comptait ne faire qu'une bouchée de ma ville adorée, il risque de tomber sur un os.

— Je te fais confiance. Tu me raconteras ?

— Tu auras droit à la primeur de mes exploits, je te le promets. À plus tard, ma belle : le devoir m'appelle ! Et encore bravo ! »

La jeune nonne se pencha jusqu'à ce que ses lèvres touchent l'eau bénite et offrit un tendre baiser à son aîné. Celui-ci fut pris d'un ricanement nerveux, rougit comme une pivoine, avant de parvenir à dissimuler son trouble derrière le masque de velours pourpre qu'il enfilait à chaque fois qu'il jouait au justicier. Alors l'image se troubla, jusqu'à disparaître totalement. Les Orléanais, à l'instar de leurs voisins parisiens, n'avaient aucun souci à se faire : leur cité était entre de bonnes mains.

En quittant l'église Saint-Jean-le-Rond pour retrouver la douceur de son foyer, Geneviève songea que les grandes invasions barbares n'étaient, somme toute, pas une si mauvaise chose : quand vous aviez la chance d'être un héros, cela vous assurait de pouvoir vous payer un peu de bon temps.

Mas'ud, le Fortuné

Ils sont venus par centaines, par milliers, et tous hurlent à la mort – à ma mort.

Je sais qu'ils m'en veulent bien plus qu'aux autres. Leurs invectives, les gestes obscènes lancés dans notre direction, seraient moins virulents et moins sincères s'il ne s'agissait que d'accompagner l'exécution de dix malheureux esclaves. C'est le onzième d'entre eux qu'ils haïssent. Ici, au milieu de cette vaste place qui verra ma fin, en ces terres lointaines que je n'ai jamais demandé à rejoindre, je tente de comprendre ces gens. Ce ne sont que des boutiquiers, des artisans, des portefaix. Le spectacle terminé, ils rentreront chez eux, dans les quartiers pauvres de la capitale, retrouver leurs épouses et leurs enfants. Leur vie est terne, leurs rêves mêmes sont insignifiants. Ils hurlent à la mort, car ils jaloussent la vie que j'aie eue, moi le Zanj, moi l'étranger à la peau d'ébène.

La tête posée sur le billot, je me prends à sourire. Je connais peu de femmes orientales capables de résister au sourire d'un homme noir. Nos lèvres charnues, promesses de baisers fougueux, sont pour elles le plus appétissant des fruits. En comparaison, leurs maris au teint cireux et aux traits sévères présentent bien peu d'attrait. Allez mettre en balance le torse musculeux d'un homme de mon pays et la poitrine creuse d'un commerçant arabe ! Rien d'étonnant à ce qu'ils nous considèrent comme des démons séducteurs juste bons à voler et à forniquer. J'ai forniqué. J'ai volé. Et ce n'était pas une poignée de dattes ou quelques pièces d'argent au bazar, non : j'ai eu l'audace de dérober la vertu de la sultane, dans les jardins du palais royal...

Tandis que je sens le froid d'une lame sur ma nuque, les railleries de la populace ne sont plus dirigées que contre ma personne.

« Eh, le nègre ! C'est ta troisième jambe que le bourreau devrait trancher ! »

« Va donc baiser ta maudite sultane dans les feux ardents de l'Enfer ! »

« Sale Zanj ! Débauché ! Violeur ! Traître ! »

Ils sont libres et, pourtant, sont enchaînés à leur propre médiocrité. Si je pouvais leur parler, je leur dirais que je préfère à leur triste existence celle d'un esclave comme moi. J'ai traversé de nombreux pays. J'ai porté des vêtements de prince. J'ai aimé une reine.

Un frémissement parcourt la foule. Des bourreaux plus prompts que celui qui m'a été assigné ont déjà fait tomber des têtes. La mienne les suivra sous peu.

Chez moi, les sages affirment que l'homme sur le point de trépasser voit défiler devant ses yeux les grandes étapes de sa vie. Joies et chagrins, réussites et échecs, douleurs et plaisirs, lui apparaissent pour être confrontés les uns aux autres, soigneusement soupesés, comparés. Certaines personnes franchissent les portes de l'au-delà en s'estimant heureuses de leur sort. Ce ne sera pas mon cas. Je pars insatisfait, car j'ai peine à croire que se réalisera la prédiction du vieillard aux pupilles blanches.

Jamais le jeune homme ne s'était retrouvé au cœur d'une foule aussi dense.

Dans son village, lors de certaines cérémonies magiques, il arrivait que des tribus voisines se mêlent à la sienne pour des rassemblements jugés imposants. Désormais, ils lui paraissaient fort modestes, pour ne pas dire ridicules. Que représentaient quelques centaines d'individus au regard de la population de cette ville ? Que représentait un festin entre chefs de clan, quand ici la viande, les céréales, la boisson, les épices même, circulaient par chariots entiers ? Qui était-il, lui, parmi tous ces gens ? À en croire les rodomontades de Malek le chamelier, ce port était le plus vaste établi par les Arabes sur la côte des Zanj. Zanj, le Noir : c'est ainsi qu'ils nommaient ce pays, confondant son identité avec celle de sa population. Zanj : désormais le jeune homme n'était plus désigné que de cette manière, tout comme l'étaient ses compagnons d'infortune, fondus avec lui dans une masse n'ayant plus grand-chose d'humain.

Il avait tout perdu avec sa liberté, près de trois lunes plus tôt. Il ne se souvenait de rien ou presque : d'abord des cris, des flammes, une attaque, du sang. Puis la faim, les chaînes, et cette caravane qu'il n'avait plus quittée. La progression vers le levant s'était faite à marche forcée, à travers jungles et savanes. Nombreux étaient ceux qui ne verraient jamais la mer. Nombreux étaient ceux qui ne verraient jamais les terres d'Orient. Le jeune homme ne savait pas s'il devait les plaindre.

Les Arabes étaient une race arrogante, braillarde, et ils sentaient atrocement mauvais. Telle était la réflexion qu'il se faisait tandis qu'un trafiquant adipeux, noyé sous d'épaisses étoffes d'un goût douteux, le parcourait de ses doigts humides de sueur. Le poussah examina la cambrure de son dos, éprouva la résistance de ses genoux, mesura l'écartement de ses orteils. Il palpa avec un soin de médecin ses biceps et ses épaules, lui ôta son pagne pour observer son sexe. Il poussa le souci du détail jusqu'à respirer l'haleine de l'esclave, au cas où celle-ci trahirait une santé défaillante. Enfin, après un long silence que perturba uniquement le vrombissement des mouches et des moustiques, l'Arabe hocha la tête en ébauchant un sourire carnassier. Debout aux côtés du jeune esclave comme autant de statues de dieux africains, ses compagnons d'infortune comprirent aussitôt. Il avait trouvé un nouveau maître. Bientôt un boutre l'emporterait par-delà les mers, parmi d'autres marchandises destinées à être écoulées sur les bazars de Damas, de Basra ou de Mascate. Jamais il ne retrouverait le pays des Zanj. S'il n'avait déjà épuisé ses larmes, cette seule idée aurait suffi à les faire couler à torrents.

« Tu n'as pas encore conscience de la chance qui est la tienne, mon garçon. »

Le jeune homme se redressa comme sous l'effet d'une piqûre soudaine. Il chercha du regard l'auteur de ces mots. Son futur propriétaire discutait de manière véhémement avec l'actuel, sans doute afin d'économiser quelques misérables dinars. Plus loin, des femmes de petite vertu, la poitrine à l'air libre, apostrophaient marins et négociants en espérant les soulager d'une partie de leurs gains.

« Je suis là, mon garçon, juste devant toi. »

Il baissa les yeux sur un minuscule vieillard, aussi noir de peau qu'il l'était lui-même. Sa barbe broussailleuse dissimulait tant bien que mal une nudité dont il paraissait s'accommoder. Plus étonnant encore, son regard était celui d'un homme ayant déjà renoncé aux bonheurs et aux malheurs de cette Terre. Dans ses pupilles blanches ne se reflétait que le vide ; on n'y lisait rien que l'inéluctabilité d'un retour au néant.

« Qui es-tu, l'ancêtre ? s'enquit l'esclave d'une voix rendue pâteuse par la soif et les privations. De quel village es-tu originaire, toi que je comprends de la même

manière que je comprenais ma mère ?

— Ce que je suis n'est guère important. Ce qui compte aujourd'hui, c'est toi. Oublie le Zanj, oublie l'esclave. Tu es appelé à une grande destinée...

— Je t'en prie, vieux fou, épargne-moi tes divagations. Vois mes chaînes, le fer dont elles sont faites est, hélas ! bien plus consistant que le vent de tes vaines paroles. Si ma chance est de quitter un maître arabe pour un autre, je te cède volontiers ce privilège. »

Il n'avait plus tenu si longue conversation depuis sa capture ; aussi dut-il reprendre son souffle, ce qui lui permit de jeter un œil autour de lui. Cette étrange apparition n'avait rien changé. De toute évidence, il était le seul à noter la présence du vieillard aux pupilles blanches, le seul à l'entendre parler.

« J'admets que mon intervention puisse te sembler déplacée, reprit l'inconnu. Tu es ici, sur ce port grouillant de vermine, prêt à passer de main en main comme un colifichet, et voilà qu'un mendiant au seuil de la tombe te promet autre chose qu'une fin misérable au service de quelque famille dégénérée... Pourtant mes yeux ne mentent pas, maintenant qu'ils ont perdu la capacité d'admirer l'éclat du soleil. Les gens se souviendront de toi, Mas'ud ! Dans un siècle, dans dix siècles, les conteurs de toutes nations et de toutes langues continueront de citer ton nom. Mieux, tu seras l'instigateur des plus belles histoires jamais narrées. Oui, toi, le Zanj, le réprouvé !

— Tu fais erreur, mon vieil ami. Rien de ce que tu me promets ne surviendra. Tu t'es simplement trompé de personne : Mas'ud, ce n'est pas moi.

— Mas'ud, le Fortuné, déclara le vieillard sur le ton de l'évidence. Tel sera ton nom désormais. Bien sûr, tu as le droit de me considérer comme un insensé qui se joue de toi... Ou plus raisonnablement comme celui qui t'aura mis sur la voie de l'immortalité. Quoi qu'il en soit, nos chemins doivent se séparer. Ils ne se recroiseront pas avant la fin. »

Alors que le jeune homme était poussé en fond de cale en compagnie d'autres esclaves, il décida d'accepter son nouveau nom : le Fortuné. Pareil talisman ne serait pas de trop pour arriver vivant sur les côtes de l'Orient lointain.

Alors que, parmi les esclaves et les servantes du palais pris d'une même frénésie amoureuse, Mas'ud étreignait la reine de ce pays, il songea que son nom de Fortuné n'était pas usurpé.

Oubliée, l'interminable traversée, effectuée au prix de tant de vies ! Oubliés, les premiers temps passés en terre d'Orient, entre changements incessants de propriétaire, transferts d'une cité pouilleuse à une autre, et mauvais traitements ! Son entrée au palais du sultan avait équivalu à une nouvelle naissance.

Il avait d'abord, pour la première fois de son existence, revêtu des atours dignes d'un valet royal : une chemise de soie couleur d'émeraude, un turban piqueté de pierres semi-précieuses, des babouches du plus grand confort, ainsi qu'un ceinturon de cuir garni d'un poignard, marque de confiance de la part du sultan dont il devenait l'un des gardiens. Le roi de ce pays se méfiait de ses frères de race jusqu'à la paranoïa ; à l'inverse, la candeur qu'il discernait sur les traits grossiers des Zanj permettait aux esclaves noirs d'accéder à des fonctions dont un Oriental n'aurait osé rêver. Mais quelle candeur ? Croyait-on réellement les Zanj incapables d'ambition, d'envie, de trahison ? Espérait-on, en leur déniaient la qualité d'êtres humains, les tenir éloignés des vices communs à tous les fils d'Adam ?

« Tu ne peux te figurer à quel point je suis heureuse dans tes bras, mon beau prince

noir. Je n'ai jamais ressenti cela pour aucun homme, le sais-tu ? »

Mas'ud récompensa le compliment par des baisers encore plus fougueux que d'ordinaire, agrémentés de caresses audacieuses. Ses yeux errèrent au gré des courbes de son amante. Il ne parvenait à se lasser de sa peau délicatement cuivrée, de ses longues jambes de gazelle, de ses cheveux d'où s'exhalaient mille parfums entêtants... Certes, la jouissance physique y était pour beaucoup dans son attirance pour la sultane ; néanmoins il sentait confusément, au plus profond de lui-même, que leur relation allait bien au-delà, vers des horizons qu'il ne pouvait que supposer. Les sentiments de son amante étaient-ils identiques aux siens ? Lorsqu'elle sortait au jardin, escortée de ses dix servantes – fidèles compagnes de débauche à qui elle n'avait jamais cédé le moindre de ses droits sur Mas'ud – et qu'elle l'appelait d'une voix emplie d'un désir contenu, son cœur se mettait-il à battre aussi vite que le sien ?

« Chaque matin je remercie ma bonne étoile, lui susurra-t-il au creux de l'oreille, car après de nombreux détours elle a fini par me mener à toi, ma reine.

— Alors prie-la de ne pas t'abandonner de sitôt. Nous prenons toutes les précautions afin que mon époux ne soupçonne rien, pourtant il m'arrive souvent de redouter le... »

L'esclave posa un index sur les lèvres de sa maîtresse, qui le lui mordilla avec une infinie tendresse. Il avait raison : mieux valait profiter de l'instant, le savourer sans réfléchir aux conséquences de leurs actes. De ses mains tremblantes, elle enserra les fesses de Mas'ud, attirant son sexe contre le sien – sa graine de sésame, ainsi qu'il le nommait avec affection.

Autour d'eux, le jardin bruissait de soupirs de contentement et d'étoffes froissées sous les corps amoureux. Bientôt le crépuscule reprendrait possession du ciel et, avec lui, le sultan rentrerait de sa partie de chasse. Il s'attendait à ce que son épouse et ses dix servantes soient là pour l'accueillir. Elles y seraient, habillées avec soin, recoiffées et purifiées de leurs fautes. Les esclaves Zanj, quant à eux, auraient regagné leur poste, muettes statues d'ébène strictement agencées le long des corridors, à peine distincts des arbres fruitiers décorant les pièces du palais. Quand le sultan ou ses conseillers passeraient devant eux sans leur accorder un regard, il n'y aurait personne pour s'interroger sur leurs pensées, leurs fantasmes les plus secrets. Nul ne verrait dans l'immense Abu-Sir l'initiateur de la petite Mohra ; nul n'imaginerait la nature des liens unissant le hideux Barham à l'adorable Djawhara ; nul ne sentirait sur ces torsos recouverts d'huile, sur ces cheveux lavés à l'eau de fleur d'oranger, le lourd parfum de la luxure...

Et qui songerait, en croisant l'imposante silhouette de Mas'ud, que ses rêveries le menaient alternativement vers l'amour d'une reine et une immortalité promise par un vieillard aux pupilles blanches ?

La foule des spectateurs vocifère de plus belle, pourtant j'ai cessé de les entendre. Je ne les remarque plus. Ils ne sont qu'une masse indigne d'intérêt. À mes yeux, un seul individu – un vieux mendiant qui plus est ! – aurait davantage de valeur que cette infinité d'êtres vulgaires, ces sauvages attirés par l'odeur de la mort.

Le tranchant du sabre fatal quitte un instant ma nuque pour s'élever au-dessus du masque du bourreau. Ma respiration se bloque, pareille à celle d'un plongeur s'apprêtant à effectuer le grand saut. C'est alors que je le vois. Le vieillard aux pupilles blanches est égaré au milieu de centaines d'hommes le dépassant parfois de deux têtes. En dépit de la distance qui nous sépare, nous nous comprenons. Il sent le

poids de mes reproches : où sont les promesses de gloire éternelle ? Avoir mis mes pas dans ceux de rois ne suffit à me combler et il le sait parfaitement. Je voudrais que les conteurs citent mon nom, dans un siècle ou dix, ainsi qu'il me l'avait prédit lors de notre rencontre...

Un subtil déplacement d'air m'indique que le sabre est en train de retomber. Dans l'intervalle compris entre deux battements de cils, mon âme aura rejoint celle de mes pères. Ainsi, j'ai été trompé. Ce maudit vieillard m'a menti. Mais pourquoi diable est-il revenu ? Pour le plaisir de me narguer au seuil de mon trépas ?

« Mas'ud, marmonne-t-il dans sa barbe, Mas'ud le Fortuné, toi le plus heureux des hommes. Tu peux partir satisfait. »

Le temps s'arrête. Sous mes paupières désormais closes défilent, en une explosion d'images fugitives, les histoires dont j'aurai été l'instigateur bien malgré moi. Un monarque persan monte un cheval volant. Un calife et son grand vizir se déguisent afin d'explorer incognito les bas-fonds de leur cité. Un bûcheron ingénu devient riche en découvrant fortuitement la cache de bandits. Un oiseau gigantesque cherche à couler le navire de ceux qui ont volé ses œufs. Un prince est transformé en daim par les maléfices d'une sorcière à la beauté enjôleuse. Un Kurde dérobe une sacoche contenant, selon ses dires, une marmite, deux bœufs, deux alambics d'alchimiste, et d'autres Kurdes prêts à témoigner que cette sacoche est la sienne.

Puis, comme on remonte une rivière jusqu'à sa source, j'aperçois Schahriar, le sultan à qui j'ai eu le toupet d'offrir une superbe paire de cornes, dans les jardins de son propre palais. Je le vois tirer son épée pour égorger son épouse adultère. Je le vois convoler avec une, cinq, trente sublimes vierges, qui subissent un sort identique une fois calmées les fièvres de la nuit de noces. Je le vois prendre pour nouvelle femme une princesse dont le nom résonne dans mon esprit : Schahrazade, la meilleure conteuse qui fut et sera, la seule capable par la fertilité de son imagination de maintenir l'attention d'un sultan misogyne durant mille et une nuits. En moi s'impose l'idée que je ne serai le héros d'aucun de ses contes ; néanmoins, songer qu'ils n'existeraient pas sans moi attise mon orgueil, assez pour me permettre de franchir sans regrets les portes de l'au-delà.

J'ai traversé de nombreux pays. J'ai porté des vêtements de prince. J'ai aimé une reine. Oui, et j'ai fait mieux que cela.

Boutiquiers, artisans, portefaix, hommes libres de toute espèce : le Fortuné peut bien vous cracher au visage le sang de son sacrifice infâme, car lui aura la chance de vivre pour l'éternité.

La nuit tombe sur Sherwood

Le vieil homme n'arrive pas à dormir.

Il remue entre ses draps, passe une main tremblotante sur son front en sueur, repousse l'un des bras, puis l'une des jambes fermement accrochés à son corps perclus de crampes, avant de se lever enfin. Pour rejoindre sa garde-robe, il doit marcher délicatement sur sa couche de façon à ne pas réveiller les trois femmes – ou sont-elles quatre ? Il ne parvient pas à s'en souvenir – qui y sont étendues, plongées dans un sommeil léger. Sa lourde armoire de chêne s'ouvre en grinçant. Le vieil homme grimace. L'une de ses concubines se redresse, l'interroge :

« Où vas-tu ? »

— Je vais faire un tour dehors, répond-il d'une voix mal assurée. Il fait beaucoup trop chaud ici. »

En réalité, une fois que l'on a quitté la douceur d'un grand lit occupé par de jolies jeunes filles, on est aussitôt frappé par la fraîcheur automnale. L'humidité ambiante fait craquer les articulations du vieil homme. L'espace d'un instant, il songe au printemps, au plaisir qu'il éprouvera en voyant renaître sa forêt, en assistant à la fin de l'hibernation des bêtes sauvages, en dirigeant pour la première fois de l'année ses équipes de menuisiers et d'artisans... Inutile de se projeter aussi loin. Son heure est passée. Selon toute vraisemblance, il ne reverra plus le printemps.

Le geste est immuable, et ce depuis trois décennies : il enfle ses chausses et son pourpoint verts, revêt sa cape doublée de fourrure d'écureuil, se coiffe de son éternel chapeau de feutre. Il prend la pose devant le miroir, très peu de temps toutefois ; se voir tel qu'il est et non tel qu'il voudrait être, voilà qui rend son humeur maussade. Un frisson lui parcourt l'échine. Il se couvre d'une veste supplémentaire, en daim, parfaite pour lutter contre les frimas de cette fin d'automne.

Alors qu'il était sur le point de refermer derrière lui la porte de sa cabane, il décide en définitive d'emporter un carquois garni de flèches, ainsi qu'un arc tout juste sorti de l'atelier de Jeremiah la Potence. Même s'il n'est, hélas ! plus le grand archer d'autrefois, il ne peut se résoudre à effectuer un pas en forêt sans son arme fétiche. Avec un tel équipement, il est prêt à affronter une fois de plus les ombres de Sherwood.

En levant la tête, il aperçoit à travers la cime des arbres une lune gibbeuse qui éclaire à peine un ciel noir, privé d'étoiles. Plus bas, au pied de sa cabane haut perchée – une véritable cabane de chef – des brasiers finissent de se consumer. Ceux qui l'alimentaient se sont couchés avec le soleil. L'ère des festivités interminables, de la musique, des chants, des jeux et de la cervoise écossaise à volonté, est bel et bien révolue. Après trois décennies de règne sur la forêt de Sherwood, le vieil homme constate que tout a changé. Tout s'est usé. Tout s'est fané. Les deuils, les échecs, la lassitude, ont largement entamé l'enthousiasme des premiers temps, lorsque, avec ses joyeux compagnons, il se croyait capable d'instaurer un ordre nouveau en Angleterre. Qu'en reste-t-il ? Tout a changé, s'est usé, s'est fané... Tout, hormis la forêt elle-même. Les jeunes pousses sont devenues des arbres vigoureux qui ont remplacé leurs

ancêtres mourants, pour entamer un nouveau cycle semblable au précédent. La forêt est immortelle. Le vieil homme remercie le Christ de ne pouvoir en dire autant.

Il franchit sans problème les limites du camp. Aucune attaque n'ayant été déplorée depuis la disgrâce du sinistre Guy de Gisbourne, les sentinelles postées aux quatre points cardinaux dorment du sommeil du juste, ridicules pantins désarticulés affaissés contre le bois de leur guérite. Leur maître soupire. Qu'il semble lointain, le temps où le moindre relâchement pouvait provoquer la perte du camp et la mort des centaines de villageois ! Aujourd'hui, qui se soucierait de piller un ramassis de huttes n'abritant, en tout et pour tout, qu'une poignée de rescapés de la grande époque et quelques familles de réfugiés fraîchement débarqués de la campagne voisine ?

Égaré dans ses pensées, le vieil homme progresse à pas rapides sur les sentiers qu'il a, jadis, contribué à tracer. Bien que son incroyable vigueur passée ne soit plus qu'un douloureux souvenir, il est toujours capable de pister une biche sur plusieurs lieues ou de conduire un groupe de cueillette. Il n'a fait que remplacer l'endurance par l'expérience. Pas un buisson, pas une branche, n'a de secret pour lui. Il est le gardien de la forêt. Il est la forêt. Les arbres dénudés, fragilisés par l'imminence de l'hiver, sont d'ailleurs à l'image de cet être rabougri, aux mains décharnées et aux traits ravagés par l'implacable passage des ans...

« Halte là, grand-père ! Lâche ton arme, retourne-toi et décline ton identité. »

La voix sifflante qui retentit dans son dos le fait sursauter. Mais on ne survit pas dans les bois jusqu'à un âge respectable sans réflexes de chasseur ; aussi le nouveau venu se retrouve-t-il en un clin d'œil sous la menace d'un archer en position de tir.

« Dis-moi plutôt qui tu es, toi ! crache le vieil homme sans cesser de tenir en joue l'intrus. Sache qu'on ne s'en prend pas impunément au seigneur de Sherwood !

— Pardonnez mon impudence ! Je vous jure que je ne suis pas votre ennemie. Je suis Gwen, la fille de Maggie Hawthorns. Vous me reconnaissez, maître ? »

S'approchant avec prudence, elle dévoile son visage à la lueur de la lune. Très jeune, Gwen n'est pas encore tout à fait une femme mais n'est déjà plus une enfant. Son corps d'une étonnante minceur, moulé dans un costume de chasseur, est de ceux qui évoquent moins la faiblesse que l'agilité. Quant à ses yeux d'un vert profond, à demi dissimulés sous une abondante chevelure châtain, ils expriment tant le respect que la défiance à l'égard de son vis-à-vis.

« Tu sais bien que je ne t'ai jamais reconnue », déclare le vieil homme d'un ton sec.

Il abaisse son arc, conscient qu'une gamine du camp ne représente aucun danger pour lui.

« On peut savoir ce que tu fais au beau milieu de la forêt à cette heure, fillette ? poursuit-il. Seule, qui plus est.

— Je n'arrivais pas à m'endormir, maître. Depuis la mort de ma mère, des cauchemars viennent sans cesse me hanter. J'ai peur, comme si j'étais surveillée en permanence par des spectres, vous savez, les fantômes des malheureux qui ont péri à Sherwood...

— Ce sont des contes de bonnes femmes, la coupe le vieil homme. Il n'y a pas davantage de fantômes à Sherwood que dans le cabinet de toilette de notre bon roi Henry. »

La jeune fille ne relève pas l'expression moqueuse de son interlocuteur. Mise en confiance, elle ajoute :

« Malgré la présence des autres membres du camp, je me sens abandonnée, je me sens de trop. J'ai l'impression de ne plus avoir ma place dans ce monde... C'est assez difficile à vivre. Alors j'arpente la forêt, de jour comme de nuit, je parle aux arbres,

aux animaux, avide de réponses aux questions que je me pose.

— Et tu combats ta sensation de solitude en errant seule sur les chemins de Sherwood ? Sache que je te comprends. Oh que oui, je te comprends parfaitement, fillette... »

Le silence s'installe alors entre eux, uniquement troublé par le hululement des hiboux ou par le passage furtif d'une nuée de chauve-souris. C'est finalement Gwen qui le brise :

« J'ai du mal à croire que vous vous sentiez seul. Vous êtes le chef de notre communauté ! Tout le monde est aux petits soins pour vous, on vous obéit au doigt et à l'œil. Si vous avez besoin de quoi que ce soit vous pouvez l'obtenir. Ce n'est pas comme nous autres, qui ne pouvons compter que sur nous-mêmes ou sur la bonne volonté de nos camarades pour nous en sortir.

— Si c'est vraiment ce que tu t'imagines, c'est que tu es encore trop jeune pour savoir ce qu'est le pouvoir. En effet, je mange à ma faim même quand l'hiver est rude ; je dors avec de ravissantes donzelles dès que l'envie m'en prend ; je n'ai pas d'ordres stupides auxquels obéir, au contraire, je peux donner tous les ordres stupides que je désire, ils seront suivis à la lettre. Et alors ? Tu penses que cela me satisfait ? Tu penses que c'est ce que je souhaitais lorsque j'ai bâti un refuge de hors-la-loi au cœur de la forêt de Sherwood ?

— Vous luttiez pour la justice et l'équité, d'après ce que m'en a raconté ma mère.

— D'accord, on peut le dire de cette manière. Enfin, en théorie. En pratique, si j'ai commencé à me mettre en travers du chemin du shérif de l'époque, c'était plus pour des raisons personnelles, par vengeance si tu préfères, que par pur altruisme. »

Durant sa réplique, le vieil homme s'assoit sur la souche pourrissante d'un chêne. Son regard perdu dans le vague ne croise à aucun moment celui de la jeune fille. Ce n'est pas à proprement parler un monologue, puisqu'il se sait écouté et qu'il est parfois interrompu ; toutefois, on sent aisément qu'il avait grand besoin de déverser son flot de paroles dans le creux d'une oreille attentive.

« Il a assassiné mon père. Il a fait pendre ma mère. Il a emporté mes sœurs et je ne les ai plus revues. Je me suis retrouvé seul au monde, n'ayant à prendre soin que de mon unique personne. La vengeance était devenue ma raison de vivre. Mais j'ai compris que je n'obtiendrais rien sans l'appui d'autres laissés-pour-compte dans mon genre. Grâce à Dieu, j'ai eu la chance de rencontrer Petit Jean, Will l'Écarlate, Much Cokle, Alan-a-Dale, David de Doncaster, des désespérés prêts à tout pour parvenir au but qu'ils s'étaient fixé : faire fortune pour certains, défier le pouvoir pour quelques-uns... Et, en ce qui me concernait, faire tomber le shérif.

— Vous n'avez donc pas conquis Sherwood pour réparer les injustices, mais par égoïsme ! »

Les traits de Gwen se durcissent, ses joues s'empourprent. Elle resserre l'étreinte sur son poignard de chasseur, luttant contre la colère qui l'envahit. Elle n'a pas passé toute son enfance dans la forêt mais elle y est née, seize ans plus tôt, et y est revenue suite à une promesse faite au chevet de sa mère mourante. L'admiration de celle-ci envers le chef des bandits de Sherwood était évidente, quoique mâtinée d'amertume.

« Non, fillette, aucun de nous n'a jamais été égoïste. Individualistes, oui, mais pas égoïstes.

— Je ne vois pas où vous placez la limite entre les deux.

— L'égoïsme, c'est avoir chacun un objectif différent et se tirer dans les jambes mutuellement pour profiter de la faiblesse du voisin. L'individualisme, c'est avoir chacun un objectif différent et tirer dans le même sens pour profiter de la force du voisin tandis qu'il profite de la vôtre. Comme tu peux le constater, ce n'est pas tout à

fait la même chose. »

Le hurlement d'un loup résonne dans le lointain. Des bruissements de feuillage indiquent que des animaux prennent peur et s'enfuient, ce qui n'est pas le cas de Gwen, fille de Maggie Hawthorns et confidente du seigneur de Sherwood.

« Admettons que cette explication me convienne, fait-elle en plongeant un regard glacial dans les yeux délavés de son interlocuteur. J'aurais pourtant du mal à concevoir que ce ne soit pas l'égoïsme qui vous fasse abandonner une enfant dont vous savez être le père. »

Le vieil homme s'affaisse, comme s'il venait de recevoir une flèche en pleine poitrine. Il porte la main à son cœur et tousse bruyamment. Son arc choit sur le sol humide et couvert de feuilles mortes. Il ne le ramasse pas.

« C'est une longue histoire, dit-il d'une voix d'outre-tombe, une histoire dont je me confesserai peut-être un jour à un prêtre, avant de rejoindre mes ancêtres... »

— Racontez-moi tout ! J'ai besoin de savoir !

— C'est hors de question. Je détiens trop de secrets pour commencer à les révéler maintenant. Tu es jeune, tu as l'avenir devant toi... Apprends à vivre sans fardeau.

— Au contraire, libérez-moi du mien en partageant le vôtre ! De quoi s'agit-il ? De mensonges, de trahisons, de meurtres ? »

Gwen est désormais en proie à une terrible nervosité. Que lui cache ce maudit vieillard, en plus de cette paternité qu'il n'a jamais reconnue ?

« Dites-le-moi ! s'écrie-t-elle, les doigts crispés sur le manche de son poignard. Dites-le-moi ou je vous tue. »

— Tu peux me tuer, ma fille. Quoi qu'il en soit, le temps qui m'est imparti touche à sa fin. À toi de voir si tu te sens prête à vivre ensuite avec ta culpabilité. »

La jeune fille n'a pas vécu assez longtemps pour apprendre la maîtrise de soi. D'un bond, elle se retrouve contre le vieil homme, qu'elle jette à terre avant d'écraser du genou sa poitrine osseuse. Son poignard brandi ne tremble pas. Le seigneur de Sherwood sait que son adversaire peut l'abattre à tout instant.

« Tu peux me tuer, répète-t-il en suffoquant, même si je ne te le conseillerais pas. Tu n'auras pas les épaules assez larges pour supporter les conséquences de ton acte. »

— C'en est trop, tu te joues de moi ! Crache tout ce que tu sais, pour l'amour du Ciel ! Ne me force pas à frapper... »

Gwen a épuisé ses maigres réserves de patience, c'est une certitude. Le vieil homme parvient à sourire malgré la gravité de la situation : lui aussi a été fougueux et empressé ! Lui aussi aurait été disposé à tuer pour obtenir ce qu'il désirait ! Et puis, l'âge venant, on s'aperçoit de la valeur de l'existence, jusqu'à refuser de mettre un terme prématuré à celle d'un autre... Excepté lorsqu'il s'agit de sauver une âme.

« Non », lâche-t-il, trois lettres qui retombent sur son agresseur avec la force d'un coup de masse.

Alors il tend son bras resté libre, le relève et plante dans la gorge de la jeune fille la flèche qu'il vient de ramasser. Gwen est cueillie par la soudaineté du geste. Elle n'aura pas l'occasion de réagir. Son corps chute dans la boue du chemin, où elle reste figée, misérable. Le sang frais qui s'écoule de la blessure est absorbé par la forêt affamée.

« Tu m'aurais tué, dit le seigneur de Sherwood en époussetant son coutume maculé de terre et de sang, aussi ai-je préféré t'épargner cette infamie en te tuant moi-même. Ton âme m'en saura gré. »

Il entreprend de déplacer le cadavre pour le cacher dans un bosquet à l'écart des grands points de passage, là où il reposera en paix. Sa triste besogne achevée, il reprend le cours de son errance, à peine perturbé par le crime qu'il vient de

commettre. En fin de compte, il a connu pire. Oui, même s'il tente depuis des années de l'oublier, il a connu bien pire...

L'orage commence à tonner au moment où le vieil homme laisse derrière lui le bosquet. Clopin-clopat, il se hâte vers des endroits plus hospitaliers, si possible à proximité du camp. Où est celui-ci, d'ailleurs ? Vers l'ouest ou vers le sud ? À quelques pas d'ici ou à plusieurs lieues de distance ? À force de tourner en rond dans cette forêt qu'il est pourtant censé connaître par cœur, il a perdu ses repères. Satanée vieillesse ! De son jeune temps, il aurait fait confiance à ses cinq sens de façon à retrouver son chemin à travers ce labyrinthe de feuilles, de branches et de troncs entremêlés. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. La fin approche.

Un coup de tonnerre retentit. Le vieil homme sursaute. Pas de doute, la foudre s'est abattue tout près, du côté des Halliers de Hockerton. Les Halliers... Il ne peut donc se trouver loin du camp. Il emprunte cette direction, sans se soucier du mauvais présage que représentent des arbres frappés par la foudre. La pluie qui se met à tomber dru, trop abondante pour être retenue par les frondaisons, est comme un second avertissement l'incitant à ne pas aller plus avant. À l'instar du précédent, il l'ignore de manière ostensible.

Tous ses muscles lui font mal. Il doit rentrer au plus vite. Quelques enjambées supplémentaires et il est arrêté par une barrière d'aubépines. Il fait demi-tour, maugrée dans sa barbe, donne des coups de pied rageurs aux branches mortes jonchant le sol, frémit au hullement sinistre d'une chouette. Il revient sur ses pas, maudit la pluie qui tombe sans discontinuer, contourne un plan d'eau – l'étang de Meering ; il est sur le bon chemin, du moins si sa mémoire ne lui joue pas un vilain tour – suit un sentier mal entretenu, emprunte un raccourci à travers la futaie...

Un cri déchirant lui vrille les tympans. Par réflexe, il lève les yeux au ciel avec l'espoir de distinguer quelque chose dans l'obscurité qui l'entoure. Il sent un courant d'air froid le frôler. À son tour, il pousse un hurlement. Puis il prend ses jambes à son cou et file aussi prestement qu'il le peut, l'essentiel étant de se retrouver ailleurs, en sécurité.

« Allez-vous-en ! s'époumone-t-il sans cesser de courir. Laissez-moi tranquille ! Épargnez-moi, je vous en supplie ! »

Des ronces lui lacèrent les jambes, des branchages ralentissent sa progression. Il s'interdit néanmoins de prendre une pause, pas même pour nettoyer le sang qui se mêle à l'eau de pluie ruisselant sur son corps meurtri. S'il s'arrête, ses poursuivants le rattraperont. S'ils l'arrêtent, ils le tueront. Un nouveau vent glacial lui fouette les tempes. Il accélère encore son allure.

« Petit Jean, frère Tuck ! Pardonnez-moi ! »

Ses vaines supplications sont entrecoupées par des ahanements grotesques. Peuvent-ils le comprendre ? En ont-ils seulement envie ?

« Mes amis ! Pardonnez ma trahison ! Je regrette, oui, je regrette ! »

Ses chausses et son pourpoint verts sont à présent des haillons teintés de marron et de rouge. Sa cape est en lambeaux. Quant à son éternel chapeau de feutre, il a échappé à l'humiliation en étant perdu dès le début de la course-poursuite. Le vieil homme, pantelant, grelottant, pleure à chaudes larmes. Depuis une trentaine d'années, il a vécu bien plus d'aventures que n'importe qui d'autre, et pourtant, celle-ci s'avère être la plus périlleuse d'entre elles : après avoir lutté contre les soudards de Guy de Gisbourne, les sbires du shérif et les fidèles du roi Jean, il doit dorénavant lutter contre ses erreurs passées... Des erreurs qu'il croyait être capable de laisser derrière lui mais qui, il le sait maintenant, le suivront coûte que coûte. Ce combat, à l'inverse

des précédents, ne sera pas remporté par le seigneur de Sherwood.

« Dame Marianne ! hurle-t-il les poings serrés. Dame Marianne, pardonnez-moi ! Quoi que vous en pensiez, sachez que je vous ai aimée plus que toute autre ! »

Cela ne suffit pas à calmer la colère de ses assaillants invisibles. À bout de course, à bout de souffle, il tente de sauter par-dessus une ravine, chute lourdement, se relève à grand-peine, repart de plus belle en crachotant, avant de parvenir aux abords d'une clairière. C'est elle qu'il cherchait.

Dès l'instant où il y pénètre, il ressent toute la quiétude du lieu, véritable sanctuaire pour tous les êtres de la forêt. Ici l'automne n'est plus, l'hiver l'a remplacé, changeant les pluies orageuses en tombées de neige et recouvrant le sol d'un épais tapis blanc. Des étincelles de givre illuminent les arbres, dont certains ont conservé intact leur feuillage malgré le froid... Mais ne devrait-on pas plutôt parler de fraîcheur ? L'hiver qui règne sur la clairière est caressant, porteur d'un espoir de printemps qui le rend tout à fait agréable. L'endroit en lui-même semble avoir été créé pour le repos. Que pouvait-il arriver de mieux à un vieillard fourbu, épuisé tant physiquement que moralement ?

Il s'avance avec précaution jusqu'au centre de la clairière, le nez pointé vers les étoiles. Le ciel s'éclaire peu à peu ; ailleurs, là où la forêt n'impose pas sa propre obscurité, l'aube est en train de se lever. Le vieil homme ne la verra pas. Une fois à égale distance des chênes et des bouleaux ceinturant la clairière, il avise l'un d'entre eux et se dirige d'une foulée claudicante vers celui que son instinct de forestier a désigné.

« Sherwood, murmure-t-il, pardonne mes offenses. Pèse le bien et le mal que j'ai pu faire, et accepte-moi en ton sein si tu m'en estimes digne. »

Il ferme les paupières. Son pouls ralentit. Son sang se fige dans ses veines. Il inspire fortement, incapable de discerner la moindre odeur au milieu de ce qui n'est plus pour lui qu'une étendue immaculée, l'antichambre du paradis céleste. Ses mains noueuses se posent sur le tronc de l'arbre dont elles parcourent l'écorce avec un soin d'amant.

« Accepte-moi, insiste-t-il, offre une possibilité de rédemption à ton loyal serviteur. Libère-moi de ma prison terrestre, Sherwood, je t'en conjure ! »

Ses gestes se font plus saccadés, ses caresses plus fébriles. Le vieil homme assure la forêt de son amour, couvre le tronc de baisers passionnés, noie les racines sous ses ardeurs. Quand il se retire enfin, sa frustration est à la hauteur de ses espérances déçues.

« Tu me refuses ce que tu m'as toujours promis ! s'exclame-t-il, à genoux devant l'arbre dont la verdure semble le narguer. Tu oses me repousser, après tout ce que j'ai fait pour toi ? Je t'ai donné trente années de ma vie, Sherwood, trente sur les soixante qu'a eu à supporter mon corps de vieillard. Trente maudites années à souffrir avec toi, tout cela pour que tu te défiles à l'heure d'accomplir mes dernières volontés ? »

Cette fois, ses nerfs lâchent pour de bon. Pris d'une frénésie semblable à celle d'un condamné à perpétuité s'acharnant sur l'inviolable serrure de sa geôle, il étreint successivement tous les arbres de la clairière. Il leur demande de lui pardonner ses fautes, cherche à les convaincre de sa sincérité, les inonde de promesses... Peine perdue. Chênes et bouleaux, jeunes comme vieux, restent sourds aux belles paroles de l'ancien maître autoproclamé de la forêt de Sherwood. Il n'est plus rien pour eux, sinon une ombre pitoyable, un vieillard hagard revêtu de hardes crasseuses, sur le point de sombrer dans la démence.

La forêt, magnanime, ne peut laisser dans un tel état celui qui, en dépit des crimes qu'il n'osera jamais avouer, la servait jadis avec dévotion. Bien entendu, elle ne peut

pas non plus ignorer les doléances de ses victimes, lesquelles réclament un châtiment exemplaire. Punir tout en récompensant, voilà le dilemme qui se pose aux forces supérieures de la forêt.

Entre deux flots de larmes amères, le vieux fou note soudain la présence d'un arbre qu'il n'avait pas remarqué jusqu'alors : un tremble rabougri, à mi-chemin entre la vie et la mort, dénué de ce beau feuillage printanier qu'arborent ceux qui l'entourent. Son tronc noirâtre et son écorce rugueuse lui donnent l'aspect repoussant d'un arbre maudit. Cependant, bien qu'étant en mauvaise santé, ses racines ancrées en profondeur dans le sol fertile de Sherwood laissent entendre qu'il n'est pas prêt à rendre les armes face à la pourriture qui le guette. Le visage du vieux fou s'illumine. En voyant cet arbre, il a compris.

« Merci Sherwood, murmure-t-il, merci pour tout ce que tu as fait pour moi. »

Ce seront ses dernières paroles.

Parvenu au pied du tremble noirâtre, il l'observe sans mot dire. Puis il l'enserme en y mettant le peu de force qu'il lui reste, agrippant ses branches tel un désespéré. Ses yeux sont mi-clos, son souffle est court. Ses membres tremblent, son cœur bat plus vite, plus fort, tandis que ses mains se mettent à verdigriser comme si son sang devenait sève. Dans le même temps, ses orteils s'enfoncent dans le sol humide de la forêt, en quête de racines...

Le soleil est maintenant levé et brille sur le royaume d'Angleterre. L'aube nouvelle illumine Sherwood jusque dans ses endroits les plus reculés, annonciatrice d'une belle journée quasi estivale. Seules les absences de leur chef et celle, moins préoccupante, de la jeune Gwen Hawthorns, jetteront un voile sombre sur les prochaines heures des hors-la-loi. Ensuite, quand un nouveau meneur aura émergé de leur petite communauté, on finira presque par en oublier le vieillard qui, quelques décennies plus tôt, s'était dressé avec vaillance contre le shérif de Nottingham – presque oublié mais pas totalement, car il restera toujours des bardes enclins à enjoliver une triste réalité pour en tirer une épopée merveilleuse propre à exciter les imaginations... Au point que, dans les siècles à venir, nombreux seront les promeneurs à penser reconnaître, dans l'écorce rugueuse d'un tremble moribond de la forêt de Sherwood, le visage du héros légendaire connu sous le nom de Robin des Bois.

Mon doux chevalier...

*« Principauté d'Amblevine,
le onzième jour du printemps.*

Mon doux chevalier,

Ainsi le moment que je redoutais est arrivé. Vous êtes reparti dans votre lointaine contrée, me laissant seule avec nos souvenirs communs ; des souvenirs magnifiques qui me hanteront encore longtemps, quoi que je fasse, soyez-en persuadé.

À l'heure où je vous écris ces quelques mots que vous trouverez sans doute maladroits, vous devez être sur la route, trop occupé pour penser à moi. Bien entendu, je ne vous en tiendrai pas rigueur. Ce fut déjà une merveilleuse expérience que de pouvoir partager votre compagnie.

J'espère que le plaisir fut réciproque, que vous aurez passé un agréable séjour au château, et que nous aurons bientôt l'occasion de nous revoir.

Amicalement.

Princesse Oksana d'Amblevine. »

Le chevalier de Saint-Georges reposa la lettre sur le lutrin. Il poussa un interminable soupir alors que ses yeux couleur d'émeraude se tournaient vers la fenêtre entrouverte, comme aspirés par une force irrésistible. Son attention se perdit au-delà des champs fertiles, des forêts giboyeuses et des rivières scintillantes du duché de Sellirnia. Plus loin, bien plus loin, vers le sud, la principauté d'Amblevine et ses habitants coulaient des jours heureux. La nostalgie s'empara de lui lorsqu'il songea aux instants magiques qu'il y avait passés.

Depuis qu'il arpentait les routes, les chemins et les sentiers de l'Empire en qualité de paladin, jamais il n'avait été aussi bien accueilli que par la famille princière d'Amblevine ; jamais il ne s'était senti aussi à l'aise quelque part... Oui, c'était cela : le chevalier de Saint-Georges s'y était senti comme chez lui. Quitter la principauté pour reprendre son errance avait été un crève-cœur. Après la lecture de cette lettre, il se rendait compte que la séparation n'avait pas été difficile que pour lui.

Il saisit un parchemin, une plume de phénix, une bouteille d'encre bleue, et traça les mots suivants :

**« Palais de Sellirnia,
le vingt-troisième jour du printemps.**

Douce princesse,

Je dois l'avouer, la missive que je viens tout juste de lire m'a porté un coup au cœur. En laissant derrière moi les tours de nacre et les jardins féeriques du

château d'Amblevine, je n'ai pu m'empêcher de verser une larme, sachez-le. Je pensais ne plus vous revoir, non pas que l'envie m'en manquât, bien au contraire, mais plutôt car je n'imaginais pas avoir à ce point fait bonne impression. Je suis infiniment ravi et flatté de constater que ma venue, pourtant le fruit d'un hasard que je croyais malencontreux, ait pu vous remplir d'allégresse.

Au cours des semaines qui viennent, je serai, hélas ! retenu à Sellirnia. Le duc fut jadis l'un des vassaux de feu mon père et, au nom de l'amitié liant sa noble lignée à la mienne, je me dois de l'assister dans le cadre d'affaires politiques complexes qui l'accaparent actuellement.

Cependant, je prends bonne note de votre généreuse invitation. Je me ferai une joie d'entraîner de nouveau ma fidèle monture sur les chemins fleuris de votre délicieuse principauté. Ne prenez pas ceci comme un vague projet de ma part, mais bel et bien comme une promesse qui sera bientôt tenue, je le jure sur mon honneur de chevalier.

Tendrement vôtre.

Godefroi de Saint-Georges. »

Le parchemin tomba des mains de la princesse, qui étouffa un cri sous le regard mi-amusé mi-attendri de sa dame de compagnie. Quelques secondes de silence s'écoulèrent, uniquement troublées par la respiration saccadée d'Oksana. Il était tôt et elle n'était pas tout à fait habillée, mais quelle importance ! Elle congédia sa dame de compagnie, demanda à n'être dérangée en aucun cas, puis se posa sur le fauteuil richement ouvragé où, d'ordinaire, elle faisait de la tapisserie en attendant d'attirer l'attention d'un riche parti.

Elle réfléchit longuement à la réponse qu'elle réservait au chevalier de Saint-Georges. Quand sa plume rougeoyante se mit à crisser sur le parchemin, elle savait où elle allait et ce qu'elle comptait lui dire.

« Principauté d'Amblevine,
le quarante-quatrième jour du printemps.

Mon doux chevalier,

Il semble que les messagers impériaux aient bien rempli leur office : la diligence avec laquelle vous avez donné suite à ma missive m'a fortement et très agréablement surprise. Ceci n'est toutefois pas grand-chose par rapport au contenu de votre réponse. En effet, si j'ai bien saisi le sens de vos paroles, si j'ai bien su lire entre les lignes, votre court séjour au château d'Amblevine a eu sur vous les mêmes effets que sur moi.

Dire que je croyais être la seule à avoir éprouvé de tels sentiments lors de notre rencontre ! Ai-je été sotte au point de n'avoir su déceler le feu qui brûlait en vous tandis que, chaque matin et chaque soir, à mon lever et à mon coucher, vous me baisiez la main avec ardeur ? Comment ai-je pu ne pas voir que les parties de chasse auxquelles nous participâmes en compagnie de mon oncle, dans les bois d'Ocrenige, étaient pour vous prétexte à ce que nous passions du temps ensemble ? Pourquoi a-t-il fallu que vous m'abandonniez, pourquoi a-t-il fallu que je vous laisse repartir, alors que notre destin est de vivre l'un auprès de l'autre ?

Depuis ce jour funeste où j'ai assisté à votre départ, impuissante, je ne cesse de songer à votre sourire enjôleur, à votre bouche rieuse, à vos yeux pétillant d'intelligence, à tout ce qui fait que vous m'avez charmée de manière irrémédiable.

Un piège exquis s'est refermé sur mon cœur jadis solitaire. Dorénavant, il n'attend plus que la clef unique qui saura forcer la serrure le retenant prisonnier.

Hier encore, je suis allée me promener le long du ruisseau. Il m'est aussitôt revenu en mémoire cet après-midi au cours duquel vous m'emmenâtes sur votre fidèle Puget. Jamais je n'avais monté un cheval aussi doux, docile, et fougueux à la fois ; la réplique parfaite de son maître, ai-je raison ?

Hélas ! Le bord du ruisseau n'a plus, sans vous, le même attrait. Amblevine n'a plus le même attrait. La vie n'a plus le même attrait. Quand on a goûté au bonheur, il est difficile d'admettre qu'il est maintenant loin de soi. Mon doux chevalier, ce que je vais vous dire vous paraîtra fort audacieux, mais le fait est qu'il m'est impossible de me passer de vous. Je repousserai sans lui prêter une oreille, sans lui accorder un regard, chaque prétendant qui me sera présenté. Aimer un autre homme m'est inconcevable.

Je vous conjure de bien vouloir accéder à ma requête : débarrassez-vous le plus rapidement possible de vos obligations vis-à-vis du duc et faites route pour Amblevine. Mon père aura été prévenu. Vous pourrez lui demander ma main, il sera enchanté de confier sa fille à un preux chevalier aussi aimant que vous l'êtes.

J'ai hâte de vous revoir, mon doux chevalier. Sachez-le, vous me rendez follement heureuse. Je tâcherai d'en faire de même durant les années à venir, lorsque nous serons enfin mari et femme.

Amoureusement.

Princesse Oksana d'Amblevine. »

La jeune fille, encore tremblante d'émotion, cacheta la lettre avec un soin extrême et l'embrassa avant de rappeler sa dame de compagnie. Le chevalier de Saint-Georges, toujours bloqué à Sellirnia, recevrait cette missive sous une dizaine de jours, ou peut-être une vingtaine, en fonction du passage des messagers impériaux. C'était à la fois peu et beaucoup. Comment calmer les battements d'un cœur brûlant d'une telle impatience ? Comment endiguer le flot de son amour ?

La princesse d'Amblevine se remit à la broderie en espérant ainsi s'occuper l'esprit. Et elle attendit.

Plusieurs semaines passèrent.

*« Principauté d'Amblevine,
le dix-neuvième jour de l'été.*

Mon doux chevalier,

J'ignore si vous avez lu ma dernière lettre. N'ayant reçu aucune réponse de votre part, j'en déduis que vous étiez très pris ces temps-ci, ce que je comprends tout à fait. Ma dame de compagnie, qui est au courant de l'amour sincère et passionné que je vous porte, a essayé de me convaincre que votre attitude était celle d'un homme effrayé à l'idée de s'engager. Mon preux chevalier, effrayé ? J'ai ri. Seuls vous et moi pouvons mesurer l'étendue de nos sentiments.

La nuit précédente, j'ai encore rêvé de vous. Nous étions allongés sur l'herbe humide d'un pré, à proximité du manoir de ma marraine. Nous admirions la nature, les arbres, les fleurs et le coucher du soleil. C'est alors qu'est apparu un animal que je pris tout d'abord pour Puget. D'un blanc immaculé, comme votre fidèle monture, ce cheval avait la particularité d'arborer une corne sur son front altier. Une licorne !

Elle nous a vus, s'est cabrée et a disparu dans les ombres du crépuscule, auréolée de flammes rouges.

Quel est le sens profond de ce songe ? Je ne peux en être certaine, mais pour moi la licorne est un symbole de pureté. Elle représente cette virginité que je vous réserve, cadeau inestimable que je vous offrirai avec bonheur le soir de nos noces. Quant aux flammes, il s'agit de celles qui me consomment dès lors que je pense à vous.

Mon doux chevalier, vous figurez-vous à quel point votre absence me fait souffrir ? Pire, ce mutisme que vous m'imposez bien malgré vous me pèse de plus en plus. Quand vous reverrai-je ? Je n'ose presque plus y compter car, même en étant intimement persuadée de l'imminence de votre retour à Amblevine, j'ai trop peur de... Non ! Je refuse d'envisager que vous puissiez me décevoir. Vous êtes mon chevalier, l'homme dont je chéris le souvenir et dont, je l'espère de tout cœur, je pourrai bientôt chérir tant l'âme que le corps.

Mon doux chevalier, donnez-moi de vos nouvelles, je vous en supplie.

Impatiemment.

Princesse Oksana d'Amblevine. »

Le vieil homme partit dans un grand éclat de rire moqueur, aussi bruyant et violent qu'un orage d'équinoxe. Il fallut l'intervention de son maître pour le forcer à se taire.

« Rends-moi cette lettre, Roland, ordonna le chevalier sur un ton n'admettant aucune réplique. Laisse-moi seul. Je dois lui répondre.

— Le doux chevalier serait-il tombé amoureux de cette donzelle ?

— Va-t'en, t'ai-je dit ! Le baron de Basse-Vimorne doit nous faire livrer des armures, vérifie qu'elles ne soient pas déjà arrivées. »

Le dénommé Roland s'inclina d'une manière faussement obséquieuse avant de disparaître pour de bon. Son maître prit alors la plume. Son écriture était bien moins assurée que d'ordinaire.

**« Plateau d'Eumarchie,
le soixante-deuxième jour de l'été.**

Princesse,

Veillez m'excuser de ne pas avoir pu vous tenir au courant plus tôt. J'ai rejoint l'armée de William le Borgne et je suis en pleine campagne militaire, perdu au milieu de nulle part. Si, pour l'heure, nous nous contentons de quelques razzias sur les villages appartenant à l'ennemi, j'ai bon espoir de participer à une véritable bataille rangée dans un futur assez proche. Nos adversaires, ces pleutres, ne passeront pas la saison.

Je vous donnerai de mes nouvelles à l'occasion. Portez-vous bien, Princesse.

Godefroi de Saint-Georges. »

Debout dans l'encadrement de la porte, immobile, la dame de compagnie fixait la jeune fille avec une compassion non dissimulée. La voir pleurer toutes les larmes de son corps la mettait en émoi. Elle l'avait pourtant prévenue ! Ce paladin la ferait souffrir, c'était une certitude ! Lui avait-il déclaré sa flamme, d'ailleurs, ou bien la princesse s'était-elle abreuvée de fantasmes conçus à partir d'éléments anodins ? Dans tous les cas, elle n'en avait fait qu'à sa tête et payait à présent le prix de cet amour impossible.

« Calmez-vous, Madame, tenta la dame de compagnie en s'approchant d'Oksana. Cet homme n'était pas fait pour vous. Qu'il vous abandonne pour partir guerroyer

était la meilleure chose qui puisse vous arriver. Ainsi vous parviendrez à l'oublier. Une demande a justement été faite à votre père par un jeune prince du nom de...

— Sors, je te prie. Je dois être seule.

— Madame, je ne...

— Sors. Nous nous reverrons ce soir. »

La dame de compagnie s'agenouilla devant sa maîtresse, lui baisa la main, marmonna quelques paroles se voulant apaisantes, puis s'éclipsa. Une fois la porte de sa chambre refermée, Oksana d'Amblevine se releva et se dirigea à petits pas vers le grand miroir qui ornait le mur du fond. Ses yeux emplis de tristesse la rendaient encore plus belle ; ils lui donnaient un air fragile qui aurait incité n'importe quel gentilhomme à faire le nécessaire pour la protéger. Elle était si jeune, si pure, si innocente...

Le chagrin qui lui comprimait la poitrine fit monter en elle une nouvelle vague de sanglots. Elle se jeta sur son lit qu'elle inonda de larmes amères.

Non, elle n'épouserait pas ce jeune prince, quel que fût son nom. Non, elle ne comptait pas oublier les magnifiques yeux verts de Godefroi de Saint-Georges. Elle patienterait, des années s'il le fallait, jusqu'à ce que sa maudite guerre se termine. Alors elle deviendrait sienne.

Oksana d'Amblevine prit place sur le rebord de sa fenêtre et contempla le paysage qui, déjà, virait à l'automne.

« Principauté d'Amblevine,
le trentième jour de l'automne.

Mon doux chevalier,

Je ne vous ai pas écrit plus tôt car j'attendais de vos nouvelles. J'espérais que vous m'annonceriez votre retrait du front et votre retour à Amblevine. Cela n'a malheureusement pas été le cas. En désespoir de cause, je me décide à me rappeler à votre bon souvenir, si tant est que cela fût nécessaire.

Sachez que je continue de penser à vous. Vous savoir en danger permanent, au fin fond d'une contrée inconnue, aux prises avec des adversaires que j'imagine innombrables – sinon vos hommes et vous les auriez déjà exterminés – est une épreuve très difficile à supporter pour mon pauvre cœur. Celui-ci ne cesse de saigner, vous réclamant avec insistance. J'ai renoncé à compter les lunes qui me séparent de cet instant où j'ai croisé votre regard pour la dernière fois. Je commence même à croire que tout ceci n'était qu'un rêve.

De votre côté, songez-vous toujours à moi ? Caressez-vous toujours de tendres projets pour nous deux ? Pardonnez-moi si je donne l'impression de douter de vos sentiments, mais j'ai grand besoin d'être rassurée. Vos mots doux et vos petites attentions me manquent plus que tout.

Que ne donnerais-je point pour me retrouver au creux de vos bras ! Je serais prête à partir moi aussi à la guerre s'il le fallait. J'ai seize ans, je ne suis plus une enfant, je peux rendre service. Oui, laissez-moi vous rejoindre ! Je suis persuadée qu'une femme aurait sa place au sein de votre campement, parmi vos soldats. J'apporterai un peu de lumière à leur existence, je soignerai leurs blessures et ferai la cuisine, d'humbles travaux que j'apprendrai à effectuer en dépit de ma noble naissance. Et le soir, je vous retrouverai sous votre tente où nous partagerions notre amour en toute intimité, sans entraves...

Mon doux chevalier, je ne sais plus comment lutter contre ce feu qui me dévore. Ordonnez-moi ce que vous voudrez et je l'accomplirai en votre nom. Mon seul souhait est de me montrer digne des sentiments que vous éprouvez pour moi, afin que nous soyons bientôt réunis. Pour l'éternité.

Passionnément.

Princesse Oksana d'Amblevine. »

Cette lettre, tout comme celles qui la suivirent, n'obtint aucune réponse.

L'automne passa, noyé sous la pluie et les larmes. L'hiver lui succéda, recouvrant le château d'Amblevine d'une chape immaculée. La brume commença à s'infiltrer insidieusement dans le cœur de la princesse. Ses doutes se mêlèrent à une certaine forme de désespoir, puis de résignation.

« Il est mort, confia-t-elle un matin à sa dame de compagnie.

— Non, c'est impossible. S'il avait péri sur le champ de bataille, nous aurions reçu une missive de l'armée. C'est ce qui est arrivé à ma sœur lorsque son époux a été tué devant les murs de Rejio. Pour la centième fois, je vous le dis, non plus comme une servante mais comme une amie : oubliez-le.

— Crois-tu que...

— Je crois que votre doux chevalier ne souhaite pas donner suite à vos mots d'amour. Je connais les hommes, si vous me permettez : il y a une autre femme derrière tout cela. »

Oksana ne laissa rien paraître de son trouble. Toutefois, elle devait admettre que l'hypothèse de sa dame de compagnie était plus que plausible. Dans son esprit ravagé par la colère germèrent les phrases acides de sa prochaine lettre ; une lettre qui mettrait un point final à cette histoire.

*« Principauté d'Amblevine,
le quatre-vingt-septième jour de l'hiver.*

Monseigneur,

Depuis la dernière missive que j'ai reçue de vous, j'en ai rédigé des dizaines. Six d'entre elles vous furent envoyées. J'ai conservé les autres, décidant au bout du compte de ne pas déranger les messagers impériaux pour vous faire parvenir des mots que vous ne prendrez pas la peine de lire.

J'ignore ce qui a provoqué chez vous un tel changement d'attitude. Une autre femme ? Je préfère ne pas le savoir. Le beau chevalier qui faisait battre mon cœur a cédé sa place à un être dédaigneux, seulement capable de se jouer de moi. Je ne suis même plus triste, je suis lasse et déçue.

Vous m'avez fait miroiter de futures épousailles, vous m'avez fait miroiter un amour parfait, vous m'avez fait miroiter le bonheur... Tout ceci n'était-il donc que poudre aux yeux ? Avez-vous pris plaisir à tourmenter de la sorte une jeune fille naïve ? Qu'est devenu votre honneur de chevalier ?

Je n'exige pas de vous la moindre justification. Sachez toutefois que vous n'entendrez plus jamais parler de moi. J'ai d'ores et déjà demandé à mon père de me faire entrer au couvent, où je tâcherai de me laver de mon unique péché qui fut de vous aimer. Nous ne nous reverrons pas dans ce monde.

Adieu.

Princesse Oksana d'Amblevine. »

La jeune fille reposa sa plume de phénix. Elle demeura prostrée devant sa lettre, espérant peut-être voir les phrases s'évaporer afin que tout redevienne comme avant. Maintenant que sa colère avait été déversée dans son encrier, elle se surprenait à vouloir offrir une dernière chance au chevalier de Saint-Georges. Le pénible combat interne qu'elle menait depuis l'apparition de ses premiers doutes reprit de plus belle : elle ne pouvait continuer de se bercer d'illusions, pourtant elle ne se sentait pas la force de faire autrement...

Le destin décida pour elle : une larme tomba sur le parchemin replié et le scella comme si elle avait été de cire. Cette larme ne fut suivie d'aucune autre ; Oksana avait tant pleuré qu'il lui était impossible d'en faire couler davantage. Elle était à présent de glace, le cœur recroquevillé derrière une épaisse protection que personne ne ferait plus céder. En empoignant la lettre qu'elle transmettrait aux messagers impériaux à leur prochain passage, elle se sentit libre, mais d'une liberté dénuée de toute joie. Elle ouvrit la porte de sa chambre et prit la direction du relais postal du château d'Amblevine. Avec un peu de chance, les messagers ne se seraient pas encore mis en route...

« Madame ! s'écria sa dame de compagnie en la poursuivant à travers les couloirs de ses appartements. Madame ! Ne partez pas ! Vous avez reçu une missive ! »

Oksana se sentit défaillir. Lorsque ses mains se refermèrent sur cette lettre tant espérée, elle lâcha celle qu'elle venait d'écrire. Un courant d'air la fit s'envoler au loin ; elle ne chercha pas à la rattraper.

**« Palais de Sellirnia,
le soixante-neuvième jour de l'hiver.**

Princesse,

Cette année riche en événements, heureux ou moins heureux, s'achève enfin. Me voici de retour à ce qui fut le point de départ de ma quête, à Sellirnia, où je viens de prendre possession du palais au nom de William le Borgne. Mon maître ne tardera pas à arriver de la principauté de Pic-d'Ancienne, me laissant libre de mes mouvements. Aussi ai-je décidé de vous rendre cette visite que je vous promets depuis un an. J'amène avec moi quelques-uns de mes fidèles compagnons, en priant pour qu'un bon accueil leur soit réservé. Je ne me fais aucun souci à ce sujet : je sais d'expérience que le voyageur est toujours bien reçu à Amblevine.

Entre autres conséquences de la guerre, il semble que le service des messagers impériaux soit quelque peu perturbé aux alentours de Sellirnia. Cette missive vous parviendra-t-elle avant mon arrivée ? Dans le cas contraire, j'aurais peur de passer pour un rustre. Si vous lisez ceci, veuillez prévenir votre père que je serai là avant le printemps et que je compte vous ravir à lui. Je ne doute pas que vous ayez conservé intacte votre vertu dans l'attente de ce jour où nous serons enfin l'un en face de l'autre.

Au plaisir de vous revoir, Princesse.

Godefroi de Saint-Georges. »

« Avant le printemps ? s'exclama Oksana. Nous n'avons plus que quelques jours ! Qui sait, peut-être sera-t-il à Amblevine dans la soirée ! Je suis tellement heureuse ! »

La princesse et sa dame de compagnie s'étreignirent avec force, portées par la même émotion. Oksana allait retrouver son doux chevalier et s'unir à lui ! Cela

paraissait trop beau pour être vrai, et pourtant c'était écrit noir sur blanc au fil de cette incroyable lettre que les deux femmes relurent chacune des dizaines de fois, à tour de rôle, afin de s'imprégner de chaque mot et de convaincre l'autre qu'elle ne délirait pas.

La matinée s'écoula en préparatifs et en essayages. Midi sonnait au clocher de la chapelle d'Amblevine à l'instant précis où la princesse jetait son dévolu sur la robe qui serait celle de ses noces.

« Vous serez la plus belle, Madame, la plus belle de toutes les jeunes mariées de l'Empire... »

La dame de compagnie ne disait pas cela uniquement dans le but de flatter sa maîtresse. Le reflet offert par l'immense miroir de la chambre était formel : en plus d'être d'une rare élégance, la princesse Oksana voyait sa féminité subtilement mise en valeur par cette magnifique robe de soie blanche aux reflets d'argent, brodée d'orfrois et rehaussée d'un col d'hermine d'une grande noblesse. Pour sûr, le chevalier de Saint-Georges ne pourrait que la désirer dès lors que son regard se poserait sur sa promise.

Soudain, un choc violent ébranla les fondations du château, faisant vaciller la princesse. Sa dame de compagnie se précipita sur elle pour la retenir de tomber. En revanche, elle ne put empêcher le miroir de se briser en mille morceaux à leurs pieds. Une entaille apparut le long du bras nu d'Oksana ; un filet de sang commença à maculer la jolie robe blanche.

« Ne bougez pas, Madame, je vais chercher de l'eau afin de... »

La dame de compagnie ne prononça pas une parole de plus, médusée devant l'arrivée subite d'hommes en armes dans cette chambre que nul mâle n'avait jamais souillée de sa présence. Un horrible vieillard revêtu d'étoffes grises et de peaux de bêtes la repoussa sans aménité tout en révélant – suprême horreur ! – une épouvantable dentition. Deux, trois, puis quatre individus tout aussi détestables violèrent à leur tour l'intimité de la princesse. Celle-ci, le bras en sang comme en prévision du sort qui l'attendait, poussait des cris désespérés de petite fille sans défense. L'un des soudards la gifla. Elle tomba au sol dans un bruit mat, puis se cacha le visage entre ses mains, en pleurs.

« Holà, noble damoiselle ! Que nous vaut ces sanglots ? N'êtes-vous pas enchantée de me voir ? »

Sentant la pointe d'une épée contre sa poitrine, Oksana releva la tête doucement, folle de crainte et d'espoir mêlés. Godefroi de Saint-Georges la dominait de toute sa hauteur, un large sourire aux lèvres. Elle voulut se relever et se jeter dans ses bras pour qu'il la protège des malfaisants ; elle se figea en constatant que ceux-ci arboraient le même insigne et le même uniforme que le chevalier. L'homme qu'elle avait laissé tout de blanc vêtu, du heaume aux éperons en passant par la cape et le plastron, et qui avait conservé ces attributs dans le moindre de ses souvenirs, était à présent recouvert de gris sombre de la tête aux pieds.

« Tout change, Princesse, fit-il en affichant un rictus de haine. Vous-même avez beaucoup changé en un an. Ne niez pas ! Ou alors c'est que ma mémoire me joue de vilains tours, car vous y étiez bien plus charmante et bien plus irrésistible que vous ne l'êtes en réalité, je l'avoue à grand-peine... J'en suis à me dire que je devrais offrir l'honneur de ma couche à votre domestique plutôt qu'à vous-même ! »

Dans son dos, les soudards riaient à gorge déployée. Oksana étouffa un hoquet outré. Elle se sentit blêmir.

« Ces retrouvailles me déçoivent, Princesse, si bien que je m'interroge : demanderai-je votre main à votre cher père ? Est-ce bien nécessaire, d'ailleurs ? Il me

serait aisé de la prendre sans son accord, vu que son scalp orne à présent le portail d'entrée de l'adorable château d'Amblevine... Ne faites pas la grimace, Princesse : cela n'est rien en comparaison de ce que vous réservent Roland et ses camarades. »

Le chevalier se retourna pour donner aux soudards le signal qu'ils attendaient. Ils se débarrassèrent de la servante et s'approchèrent d'Oksana avec des airs de loups affamés.

« J'avais promis de vous ravir moi-même votre vertu, mais voyez-vous, Princesse, cette année d'errance, cette année de guerre loin des fastes d'Amblevine, m'a fait prendre conscience de ce qui a de l'importance pour moi, et accéder aux désirs d'une gamine égoïste et capricieuse n'en fait décidément pas partie. Adieu, Princesse. Vous revoir fut un plaisir. Je serais bien resté un peu plus longtemps, mais j'ai à faire, voyez-vous. Le pillage de ce château doit se dérouler sous ma surveillance. »

Alors qu'Oksana, héritière de la principauté d'Amblevine et fille aînée d'un pair de l'Empire, se débattait en vain sous les assauts des soudards, le chevalier parut se rappeler d'un détail primordial. Il s'arrêta, fouilla dans un repli de sa tunique grise et en extirpa une poignée de parchemins froissés. Il les jeta au sol avec désinvolture.

« Mes hommes et moi nous sommes bien amusés en les lisant, mais toute bonne plaisanterie a une fin. Je vous rends vos gentilles lettres, Princesse. Surtout, tâchez de ne pas les souiller du sang de votre innocence perdue. Adieu. »

**« Principauté d'Amblevine,
le quatre-vingt-neuvième jour de l'hiver.**

Messire William,

La prise du château d'Amblevine est un franc succès. Nos pertes sont quasi nulles et nos prises s'élèvent à environ dix mille deniers d'or, sans compter les objets précieux que nous avons pu sauver des flammes.

Les gars et moi-même vous attendons avec impatience. Nous sommes fiers de tenir à votre disposition cette terre qui s'intégrera à merveille à votre nouvel empire.

Si la plupart des habitants ont été passés au fil de l'épée, j'ai toutefois pris l'initiative d'épargner quelques donzelles de noble extraction en pensant que vous en tireriez une utilité.

Votre dévoué serviteur,

Godefroi de Saint-Georges. »

Quelques mots de l'auteur...

Geneviève versus Attila (*Nouvelle inédite*) :

Ceux qui ont lu un certain roman mettant en scène des super-héros médiévaux, également publié chez Nestiveqnen, seront en terrain connu avec cette nouvelle. Elle est née quelques mois après l'achèvement de mon premier jet de « Medieval Superheroes » et la parenté est évidente.

Écrite pour le seul plaisir de retrouver l'ambiance d'un roman sur lequel je m'étais beaucoup amusé, je n'ai jamais vraiment cherché à faire publier cette nouvelle. Elle n'a été envoyée qu'à un seul fanzine, pour un résultat négatif qui ne m'a pas surpris.

Je sais que de nombreux auteurs apprécient de connaître les raisons pour lesquelles leur texte a été refusé. Ce n'est pas mon cas. J'ai passé l'âge de considérer l'avis d'un membre anonyme de comité de lecture comme parole d'évangile. Cela ne m'apporte rien de savoir que Lecteur1 aurait aimé plus de scènes d'action dans mon récit intimiste, ou que Lecteur2 regrette que mon récit d'aventures spatiales ne se déroule pas plutôt dans les rues de New York – exemples fictifs, même si parfois l'on n'est pas loin de ce genre d'absurdités. Mais en l'occurrence, les commentaires de la demi-douzaine de membres du comité de lecture à qui j'avais envoyé « Geneviève versus Attila » m'ont été profitables. Faits de perplexité et d'incompréhension, ils ont eu l'avantage de me blinder en me donnant un avant-goût des réactions qui risquaient d'accompagner la sortie de « Medieval Superheroes », prévue pour le mois suivant... Du moins le croyais-je, car au bout du compte mes super-héros médiévaux ont été plutôt bien reçus... Peut-être parce que les lecteurs ayant pris la peine de se le procurer étaient déjà conquis par ce concept farfelu ? Et ceux-là, j'en suis certain, ne trouveront rien à redire à cette opposition entre une religieuse parisienne et un cavalier barbare dotés de super-pouvoirs au V^e siècle !

Mas'ud, le Fortuné (*Première publication en 2011 dans le n°11 du fanzine « Piments & Muscade »*) :

Nos esprits sont ainsi formatés que, lorsque l'on évoque le problème de l'esclavage, on se figure spontanément l'abominable commerce triangulaire qui sévit entre l'Europe, l'Afrique occidentale et l'Amérique entre les XVI^e et XIX^e siècles... C'est oublier un peu vite les esclaves de l'Antiquité, omniprésents dans toutes les civilisations, de la Grèce à l'Égypte, de Sumer à Rome, ou encore les millions de victimes africaines et européennes de la traite arabe, qui débute aux premières heures de l'Islam et ne s'acheva officiellement qu'au cours du XX^e siècle. L'ouvrage de

l'historien américain Murray Gordon, « L'esclavage dans le monde arabe » m'a ouvert les yeux sur ce sujet dont, pour telle ou telle raison, on évite de parler ; le médiéviste français Jacques Heers et l'anthropologue algérien Malek Chebel ont également eu le courage d'étudier la question, respectivement dans « Les négriers en terre d'Islam » et « L'esclavage en terre d'Islam ».

Tandis que je faisais cette découverte, je m'intéressai aux contes des Mille et Une Nuits. C'est typiquement le genre d'ouvrage que nous croyons tous connaître, pour en avoir parcouru quelques extraits ou vu des adaptations télévisées, mais au final combien parmi nous l'ont réellement lu ? Afin de combler cette lacune, je me lançai dans la lecture des quatre volumes de l'édition publiée chez Phébus, traduite par René Khawam (censée être plus scientifique, autrement dit moins farfelue, que celles de Galland ou de Mardrus). Un projet de nouvelle dans laquelle le calife Haroun al-Rachid, déchu de son titre, errerait dans les rues de Bagdad en traquant les djinns responsables de son malheur, n'a jamais vu le jour ; en revanche, je suis heureux d'avoir pu achever puis publier « Mas'ud, le Fortuné », un texte qui, par son sujet, fut loin d'être le plus facile qu'il m'ait été donné d'écrire.

La nuit tombe sur Sherwood (*Première publication en 2009 dans le n°3 du fanzine « Station Fiction »*) :

Je l'avoue, j'adore Robin des Bois. Allons plus loin dans la confession : cet amour me vient principalement du film de Kevin Reynolds, avec Kevin Costner dans le rôle-titre et Morgan Freeman en quota ethnique. J'ai bien conscience qu'il est aujourd'hui de bon ton de railler « Robin des Bois, Prince des Voleurs » pour son côté kitsch car très typé « années 90 », mais pour le jeune garçon que j'étais à l'époque, c'était un spectacle formidable, et à mes yeux il l'est resté même si j'ai désormais vingt ans de plus et un esprit critique bien plus aiguisé.

Le personnage de Robin des Bois est moins présent dans la littérature que ce qu'on pourrait imaginer spontanément. Il y a eu Walter Scott, Alexandre Dumas, quelques adaptations de la légende destinées aux enfants, et plus récemment Stephen Lawhead, Jérôme Noirez ou Jean d'Aillon... Il y a encore de la place pour les écrivains qui souhaiteraient innover sur le sujet !

« La nuit tombe sur Sherwood » est une nouvelle typique de ma façon de faire : j'aime réutiliser des figures connues, historiques, mythologiques ou littéraires, et les présenter sous un jour inhabituel – on en a un autre exemple dans ce recueil avec les Rois Mages de « D'Ur, de Memphis et de Sodome ». Et comme les surhommes au cœur pur, sans peur et sans reproche, ne m'intéressent guère, cela consiste souvent à amener un peu de noirceur dans la légende des héros, voire à déboulonner la statue des idoles. Pour en revenir au cinéma, c'est un peu la démarche qu'a eue Ridley Scott dans son « Robin des Bois » avec Russell Crowe et Cate Blanchett en tête d'affiche : réinventer le mythe, lui donner un éclairage nouveau et inattendu... Quitte à susciter l'incompréhension chez les spectateurs, déçus de faire face à un Robin plus proche du Maximus de « Gladiateur » que du personnage jadis incarné par Errol Flynn !

Mon doux chevalier... (Nouvelle inédite) :

Cette nouvelle ne fait pas partie de mes préférées, pourtant elle est sans doute celle qui remporte le plus de succès parmi les lecteurs ayant eu l'occasion de lire mes textes inédits. Ce succès est peut-être dû à la forme épistolaire, que je n'ai jamais utilisée par ailleurs, faisant de « Mon doux chevalier... » une bizarrerie dans ma production littéraire...

Il y a eu à un moment dans mon entourage une mode qui me faisait sourire : tout le monde semblait s'être donné le mot pour se lancer dans l'écriture de romans ou de nouvelles épistolaires, plus ou moins à caractère sentimental. J'ai voulu montrer que, moi aussi, je pouvais le faire. Ainsi a débuté l'échange de lettres d'abord timides, puis enflammées, entre la princesse Oksana et son « doux chevalier »... Mais ce texte qui semble dans un premier temps s'enfoncer inexorablement dans la plus gluante guimauve ne pouvait pas s'achever sur un bon vieux « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants ». Je veux bien être fleur bleue mais il y a des limites !

Le côté « délire privé » de cette nouvelle épistolaire est renforcé par le fait que, dans le contexte de son écriture, le Chevalier évoquait immanquablement son auteur. Sur les quelques forums où j'intervenais alors, j'avais en effet pris l'habitude d'utiliser systématiquement un avatar représentant un guerrier médiéval. Oliv le Preux a ainsi jouté durant quelques années contre les trolls et autres créatures issues des plus sombres recoins d'Internet, avant de ranger pour de bon sa lance et son armure tandis que, supplantés par les réseaux sociaux, les forums se vidaient de leurs habitués et de leur substance...

Un an environ après sa rédaction, « Mon doux chevalier... » a attiré l'attention d'une maison d'édition qui se lançait tout juste, portée par un concept très intéressant : la publication de nouvelles vendues individuellement à un prix modique, au format papier, puisque nous parlons là d'une époque lointaine où l'e-book en était à peine à ses balbutiements. L'affaire a traîné en longueur, puis l'éditeur n'a plus donné signe de vie : le projet, qui paraissait pourtant bien lancé, n'avait pas fait long feu. On dira que ce sont les risques du métier.

Troisième Époque – Sans Elfe ni Dragon

Ne réveillez pas le cancre qui dort

Celui qui a eu l'idée folle d'inventer l'école, je vous le dis tout net, j'aimerais le voir crucifié sur un tableau noir, des craies de couleurs plein la bouche et l'immense carte des échanges commerciaux de l'Empire plaquée sous les yeux jusqu'à son dernier souffle, pour un trépas douloureux d'ennui.

Franchement, nous imposer des trucs pareils, ce n'est pas humain ! Passe encore pour la lecture et l'écriture, l'orthographe, la conjugaison et la grammaire : sans elles, je ne serais pas en train de me plaindre de la sorte, ou du moins je le ferais par des grommellements indistincts et non par le biais de cette plume alerte que m'ont octroyée les muses ou je ne sais quelle autre entité dispensatrice de talent littéraire. Je crois, en effet, ne pas trop mal écrire. Cependant, de l'avis du maître, c'est souvent pour répondre à côté de ce qui était demandé. Est-ce ma faute si personne n'est sensible à mes qualités ? Campagnards de merde ! Un jour, vous verrez...

Passe encore pour la lecture, l'écriture et tout ce qui s'ensuit, mais pourquoi nous bourrer le mou avec ces sciences absconses ou ces données géographiques abstraites qui n'auront jamais la moindre utilité pratique chez des fils de paysans et d'artisans issus d'une province aussi reculée que la nôtre ? Inutile d'avancer que la connaissance de la géométrie ou d'événements politiques passés nous ouvrira les portes d'une grande carrière en ville, dès que nous viendra l'envie de quitter ce trou à rats. Non ! Si tel était leur souhait, ils nous enseigneraient au moins le vol, l'équitation, la thaumaturgie, le maniement de l'arquebuse. Rien de tel dans notre pauvre école. Tout semble y avoir été conçu de manière à nous rappeler que nous sommes destinés à devenir, une fois adultes, des rouages anonymes de la société impériale.

« Bohémond, qu'est-ce que tu comptes faire quand tu seras plus grand ?

— Reprendre la cordonnerie de mon oncle, maître.

— Parfait. Et toi, Alaric ?

— Aider ma mère et mes sœurs aux champs, comme c'est déjà le cas, maître. Sauf que là, ce seront elles qui m'obéiront au doigt et à l'œil.

— Saine ambition. Et toi, Alban ? »

À cet instant précis, les mouches se mettent à parcourir la salle de classe dans un bourdonnement assourdissant. Les chuchotements se taisent, les respirations ralentissent. Et les tempes du maître rougissent.

« Alban Scalir, bougre d'âne ! Dans les nuages, pour ne rien changer aux mauvaises habitudes... Je vais donc devoir me répéter pour votre cher camarade : Alban, qu'est-ce que tu comptes faire quand tu seras plus grand ?

— Moi ? Je voudrais être connu de tous, de la mer Glauque aux terres Glacées de Ta'arnuyt et de la vallée d'Ey aux confins du Tamarji. Je voudrais que mon nom apparaisse en bonne place dans les récits des bardes pour les siècles à venir. Je ne veux pas finir oublié ! Je ne veux pas me retrouver à songer, au seuil du trépas, que mon existence n'aura servi qu'à assurer ma subsistance et celle de ma descendance... La célébrité. Voilà mon projet pour quand je serai plus grand, maître. »

Cette déclaration fracassante, pour tout vous avouer, j'aurais aimé en être l'auteur.

Sauf que pour le coup, ma discrétion naturelle – d’aucuns diraient mon invisibilité chronique, expression apparaissant de manière récurrente sur mes relevés de notes – m’a une fois de plus fait passer entre les gouttes. Aussi la question fatidique a-t-elle été posée à mon voisin de table et, accessoirement, meilleur copain : Alban Scalir.

Nous avons tous été surpris lorsqu’un jour, en cours de langues anciennes – encore une matière à la noix, mais où vont-ils chercher des idées pareilles ? – le maître nous avait appris que le prénom Alban venait d’un ancien dialecte des Territoires Australs et signifiait, grosso modo, le Blanc. Mon ami, d’ordinaire calme et digne, s’était tortillé sur sa chaise, quelque peu gêné. Pensez donc ! Depuis que je le connais, je ne l’ai jamais vu habillé autrement qu’avec sa tunique noire et ses bottes de cuir noir, auxquelles il adjoint parfois, quand il se sent d’humeur coquette, un bonnet de tissu noir ne laissant s’échapper que trois ou quatre mèches de longs cheveux noirs.

Alban a toujours eu la classe.

Pour ce qui est de la classe au sens scolaire du terme, en revanche, la situation n’est pas tout à fait à son avantage : bien trop intelligent pour accepter d’annoncer des leçons apprises par cœur, trop rêveur, trop indépendant aussi, Alban ne peut se fondre dans le moule étriqué de l’Éducation Impériale. Il est de ces élèves qui font le désespoir de leurs professeurs et précepteurs ; des gosses dont on sait que le système scolaire ne tirera jamais rien, ledit système étant évidemment conçu par, pour et avec des médiocres.

Je dis « évidemment » mais, à l’école seigneuriale de Puits-en-Mluh, rares sont les enseignants capables d’une telle réflexion. Si vous n’obtenez pas des résultats corrects en classe, vous êtes un propre-à-rien condamné à passer sa misérable existence dans la fosse à purin du père Sigurd. Si au contraire vous savez répéter à la perfection la formule de tel ou tel théorème vu la veille, comme ce sale fayot de Rodéric – que l’abominable Gar’nik dévore ses entrailles et pisse sur son cadavre ! – vous êtes alors considéré comme... disons, un type qui lui aussi passera sa misérable existence dans la fosse à purin du père Sigurd, mais avec les félicitations du jury s’il vous plaît.

Quelle idiotie ! Il y a vraiment des baffes qui se perdent.

« C’est terminé pour aujourd’hui, dit le maître à la cantonade. Rangez vos affaires et sortez en silence. Sauf toi, Alban. »

Mon copain hausse les épaules. Étant, pour plagier je ne sais plus quel auteur barbant, « l’écopier le moins agissant, le plus paresseux, le plus contemplatif et partant le plus puni », il est coutumier du fait. Un rappel à l’ordre, éventuellement une sanction bénigne de type « travaux d’intérêt général », et ce sera tout pour lui. Il en faudrait bien plus pour déstabiliser celui que je considère comme le garçon le plus stoïque du monde.

« Et toi aussi... Oui, toi, là. »

Je me retourne, perplexe, avant de me rendre à l’évidence : c’est bel et bien de moi dont il s’agit. Personne ne se souvient jamais de mon prénom, transparent que je suis. Cela n’a pas que des désavantages. Ainsi je peux, peinard, profiter de la chaleur du brasero au fond de la salle sans subir les foudres du maître ou du directeur, lorsque ce dernier passe en coup de vent histoire de rappeler à tous qui commande ici. À son entrée dans la salle, à l’inverse de mes infortunés camarades, je ne suis même pas obligé de me lever – saleté de coutume humiliante pour les élèves ! – dans la mesure où, quelles que soient mes actions, elles mènent à chaque fois à un résultat identique : on ne les voit pas.

Mon immunité appartient désormais au passé. Derrière ses bésicles, le regard sombre du maître nous annonce la couleur.

« Le directeur vous convoque dans son bureau, nous révèle-t-il une fois nos camarades partis. Ne croyez pas que cela m’amuse, mais je crains que votre comportement à tous deux ne nous oblige à sévir de nouveau. Le directeur est très en colère contre vous. Si seulement il n’y avait que vos résultats déplorables ! Hélas ! Votre mauvais esprit, votre insubordination et votre insolence, surtout en ce qui te concerne, Alban, ne sont plus tolérables au sein de notre établissement. Notre réputation d’excellence est à ce prix. »

Alban essaye en vain de maîtriser un fou rire. Il semble que le coup de la « réputation d’excellence » de l’école seigneuriale de Puits-en-Mluh ait fait chuter les dernières fortifications de ses zygomatiques. Le maître prend soin de ne pas relever.

« Et... Et moi ? fais-je désespérément, songeant que mon procès est plus celui de l’éternel complice du cancre attitré que d’un véritable trublion.

— Toi ? Tes tactiques pour passer inaperçu ne fonctionnent qu’un temps. Crois-tu que nous soyons aveugles ? Dans le genre indémodable paresseux qui tire toute la classe vers le bas par la seule force de sa nullité, tu te poses en champion ! Par ici les lauriers, décernés sans contestation possible à monsieur l’oisif ! Et sache-le : ce ne sont pas tes facilités pour écrire qui te sauveront la mise.

— Mais je...

— Ne me contraignez pas à me montrer moins conciliant que je ne le suis actuellement. Allez, du balai ! Le directeur n’est pas connu pour sa patience à l’égard des gens comme vous. »

Libéré de la surveillance du maître, je quitte la salle de classe catastrophé à l’idée de ce qui nous attend. Alban, quant à lui, est d’un calme à toute épreuve, comme souvent. Il faut croire que rien ne l’atteint, pas même la perspective de la bastonnade ou, pire, d’un après-midi à recopier des lignes de « Je ne m’endormirai pas durant le cours d’algèbre » sur un tableau noir... Je lui propose de prendre la poudre d’escampette. En quelques mots bien choisis, il réussit à me faire changer d’avis en me prouvant par $a + b$ que mon idée de poser un lapin au directeur est d’une effrayante stupidité. Sacré Alban ! Aurai-je un jour suffisamment confiance en moi et en ma capacité de jugement pour ne pas acquiescer à chacune de ses paroles ?

Nous nous retrouvons donc dans le lieu le plus redouté de tous les élèves de l’école seigneuriale de Puits-en-Mluh. La goutte de sueur qui me parcourt alors l’échine n’est pas là que pour le cliché.

« Approchez, dit une voix provenant de l’autre côté d’un gigantesque *in-octavo* à la reliure de cuir. Approchez donc, ne soyez pas aussi timides ! Que vous arrive-t-il, jeunes gens ? Où sont passés les fiers-à-bras qui osent tenir tête à leur maître ? »

Cette introduction donne le ton du reste de la conversation : le directeur est parti pour être aussi strict que son pourpoint anthracite, sa fraise de dentelle et ses hauts-de-chausses marron à la mode du siècle passé. Son éternelle fêrule à la main, il nous accuse des pires maux, nous adresse les pires reproches, sans se départir de ses manières doucereuses qui nous font parfois baisser notre garde pour mieux recevoir un nouveau coup de semonce. Près de trente années au service de l’Éducation Impériale l’ont rendu expert en manipulation de jeunes esprits rebelles.

« J’ai ici une note de service rédigée de la main du concierge, qui vous a surpris en train de marcher sur une pelouse interdite, au prétexte de, je vous cite, “prendre un raccourci de façon à arriver plus vite en cours”, ce qui, loin de vous absoudre, présuppose un retard de votre part, lequel n’était pas le premier si j’en crois votre dossier scolaire... »

À mes côtés, Alban se montre insensible aux critiques portées à notre rencontre. Je le sens sur le point de demander l’asile politique au royaume des songes.

« Monsieur le directeur, tenté-je sans me faire d'illusion, nous ne nous... »

Un claquement sec me fait taire. La férule s'est abattue sur le bureau et, désormais, scandera chaque mot que le directeur souhaitera mettre en évidence.

« De plus, il m'est revenu aux oreilles que vous vous seriez montrés réticents à manger la soupe qui vous était généreusement servie par la cantinière, information que je tiens de la principale concernée, en conséquence de quoi vous avez cru bon de renverser cette soupe sur le sol du réfectoire, acte bien entendu hautement répréhensible, pour ne pas dire scandaleux et déplorable, et qui vous vaut, en partie, votre présence dans mon bureau...

— En réalité, l'interromps-je, il se trouve que nous... »

Clac ! Réticents... Clac ! Répréhensible... Clac ! Scandaleux... Déplorable... Clac ! Clac !

« Il suffit ! Ne comptez pas sur ma clémence. Vous êtes des parasites, des moins-que-rien, vous êtes la honte, que dis-je ! la flétrissure sur l'honneur jusque-là immaculé de notre école, notre chère école qui se pose en sanctuaire du savoir et de la culture, et non en dépotoir pour les canailles de votre espèce. Allez à la ville, partez dès aujourd'hui explorer les bas-fonds de Ljun ou les docks de Qão-la-Turquoise, si vous estimez que vous n'avez nul besoin de notre enseignement et que vous pouvez vous en sortir sans nous. Embrassez une carrière de tire-laine ou de coupe-jarret si telle est votre ambition dans la vie !

— Monsieur le directeur, bafouillé-je, sauf votre respect, il est inexact de...

Clac ! Des parasites, des moins-que-rien... Clac ! La honte, la flétrissure... Clac ! Canailles... Clac ! Clac !

« Nous ne sommes pas dupes ! Votre maître ne cesse de se plaindre de l'affligeant duo que vous formez, tant pour votre insuffisance de résultats et l'exécrable habitude que vous avez prise de rêvasser en classe, qu'à cause de votre propension à...

— Notre propension au mauvais esprit, à l'insubordination et à l'insolence, surtout en ce qui me concerne. N'empêche, à parler aussi fort, vous venez de me réveiller. J'étais en train de faire un joli rêve. Vous me le paierez très cher. »

Alban appuie sur chaque syllabe, comme une réponse à la férule de notre bourreau. Celle-ci reste d'ailleurs figée à mi-chemin de la surface qu'elle s'apprêtait à frapper, abattue en plein vol. Stupéfait, je vois le directeur s'affaïsser peu à peu, écrasé par l'aplomb de ce sale garnement âgé d'à peine onze ans. À ce moment précis, l'école seigneuriale de Puits-en-Mluh comprend que son système ne pourra jamais nous absorber, et qu'elle n'a d'autre choix que de nous exclure de manière définitive.

Le violent coup de férule porté sur la joue d'Alban – terrible manifestation d'impuissance d'une administration dépassée ! – ne fait qu'entériner une décision devenue inéluctable.

Sans doute le directeur croit-il que, sans l'aide de l'honorable institution scolaire, les gamins que nous sommes sont condamnés à mourir dans la misère. Si tel est le cas, il se trompe lourdement : l'avenir nous donnera raison.

Tandis qu'une épaisse fumée noirâtre s'échappe des bâtiments en flammes, je ne peux retenir un sourire de profond contentement.

L'assaut s'est déroulé avec l'efficacité coutumière des Renards Ardents. Pour ces mercenaires rompus aux pillages d'avant-postes fortifiés, de temples maudits ou des caravanes marchandes, la destruction de Puits-en-Mluh a constitué une promenade de

santé, petite pause rafraîchissante entre deux bains de sang plus sérieux. À l'appel de leur seigneur, ils ont surgi des collines, recouvrant le paysage d'une marée noire qui ne laisserait derrière elle que le chaos et la désolation. En un clin d'œil le village était rayé de la carte, et ses habitants invités à effectuer un aller simple dans la barque éternelle d'Oor'in le Dévoreur Céleste. Quand les cendres de Puits-en-Mluh seraient refroidies, on en oublierait jusqu'au souvenir.

« Il y a des survivants ? »

— De toute évidence, maître Skalr, nos gars ont respecté les consignes. Pas de pitié. Pas de prisonniers.

— Et l'école ? »

De notre promontoire, Albor Skalr et moi avons une vue parfaite sur le village, et plus particulièrement sur un amas de pierres et de bois calciné au milieu duquel rôdent des soldats en quête d'improbables rescapés à achever. Je laisse errer mon regard sur les ruines, silencieux, de toute évidence ému. Mon maître ne peut tolérer pareille marque de faiblesse. Lorsqu'il brandit sa masse d'armes pour m'en frapper avec le manche, je bronche à peine.

« Et l'école, t'ai-je demandé ? reprend-il sans cesser de me rouer de coups. Elle a brûlé, ça je le vois, mais que sont devenues les enflures qui l'occupaient ? »

Si son visage n'était recouvert d'un imposant casque noir surmonté de deux cornes de taureau, on verrait s'empourprer le nouveau dirigeant des Terres Glacées de Ta'arnuyt. Pour que cet homme au flegme et à la froideur réputés soit pris en flagrant délit de perte de self-control, il faut une situation inhabituelle. Malgré les apparences, elle l'est. Nul autre que moi ne sait ce que représente, pour le redoutable Albor Skalr, la paisible école seigneuriale de Puits-en-Mluh. Nul autre que moi ne l'a vu rejeté, méprisé, et au final enfermé, par un système éducatif obtus, dans la petite case des propres-à-rien. Et surtout, nul autre que moi n'a lu dans ses yeux la peur, cette peur bleue dissimulée sous un masque de tranquille arrogance, qui l'étreignit quinze ans plus tôt dans le bureau du directeur.

« Maître Skalr sera ravi d'entendre que tous les enfants, de la plus petite à la plus grande classe, ont été passés au fil de l'épée, répliqué-je enfin. Si je voulais faire preuve de cynisme, j'ajouterais que leurs parents, par bonheur, n'auront pas l'occasion de les pleurer : à l'heure actuelle ils ne sont guère plus vaillants que leur progéniture !

— Bien... Je te décerne à titre provisoire une note de 36 sur 60, en attendant la suite de ton exposé.

— Vous voulez parler du personnel éducatif ?

— Lui-même. »

Un fracas de tonnerre nous force à interrompre notre conversation. Nos montures se cabrent. À deux cents coudées en contrebas, le marché couvert de Puits-en-Mluh vient de s'effondrer, ultime vestige d'un village heureux et prospère. J'en profite pour extirper de mon uniforme délavé le parchemin où sont consignées mes observations.

« J'ai assisté au supplice de la cantinière, dis-je avec un détachement clinique, violée avec la sauvagerie requise par nos soudards les plus désespérés, puis noyée dans sa marmite. Serez-vous étonné d'apprendre qu'elle y préparait encore l'une de ses écœurantes soupes aux choux ?

— Bonté divine ! Je m'en souviens, ces machins étaient infects ! Pas de doute, la vieille bique a eu la mort qu'elle méritait. Cela te vaut un 42 sur 60. Et ensuite ?

— On m'a rapporté que le concierge a été étranglé dans sa guérite et donné en pâture à ses mâtins. De son côté, le surveillant général était retrouvé pendu dans le laboratoire d'alchimie, les yeux crevés, la langue arrachée, le nez coupé et

enfoncé dans ses oreilles. Nous avons de la chance que les effectifs n'aient pas évolué en quinze ans : ce sont bien nos bourreaux qui ont payé et non leurs successeurs.

— Continue à me réjouir de la sorte et tu obtiendras la note maximale ! Qu'en est-il de notre ancien maître ? Lui non plus n'avait pas pris sa retraite, j'espère ? C'est principalement pour lui que nous avons effectué ce détour par Puits-en-Mluh, ne l'oublions pas. »

L'espace d'un instant, nous replongeons dans notre passé commun, un passé douloureux qui a contribué à faire de nous ce que nous sommes à présent. Les brimades, les vexations, les punitions, affleurent à la surface de ma mémoire, scandées par le claquement sec de la fêrule sur le bureau du directeur. Le terrible bruit finit pourtant par se taire, recouvert par l'écho de cris de victoire. Nous tenons notre revanche.

« En effet, déclaré-je, je me suis occupé de lui en personne. Le plus jubilatoire était de le voir demander grâce pendant que mes hommes le crucifiaient sur son tableau noir et lui mettaient des craies de couleurs dans la bouche. Cerise sur le gâteau, je lui ai plaqué sous les yeux la carte des échanges commerciaux de l'Empire, qu'il en bave des ronds de chapeau jusqu'à son dernier souffle.

— Excellent ! 54 sur 60 ! Tu approches de la perfection, mon cher ami ! Et donc, pour finir, le directeur...

— Le directeur ? Pardonnez-moi, je ne l'ai pas trouvé. Peut-être s'est-il...

— Ne te fais pas de bile. Je me le suis réservé. Sache qu'il a beaucoup souffert.

— Vous voulez dire que vous lui avez tailladé la peau en lanières, ou que vous l'avez écrasé sous une meule, ou que vous l'avez empalé sur un...

— Non, j'ai fait pire encore. Je l'ai laissé en vie, et sa fêrule aussi. Qu'ils voient ce qu'ils ont provoqué. »

Le silence qui s'établit alors dure peu, rapidement relayé par le cliquetis des armures et le souffle rauque des soldats : leur mission accomplie, nos mercenaires affluent vers le promontoire où nous nous tenons. Quel spectacle saisissant que celui de ces centaines de guerriers armés jusqu'aux dents, sanglés dans un uniforme de cuir noir orné de crânes et de tibias, se mettant au garde-à-vous à la vue du jeune homme qui, quinze ans auparavant, avait été mon camarade de classe ! Je m'interroge : quels sont leurs sentiments à mon égard ? Me respectent-ils pour ce que je suis, ou me craignent-ils uniquement parce que le terrible Albor Skalr me protège ? Cela n'a pas grande importance. De complice d'Alban Scalir, cancre de l'école de Puits-en-Mluh, je suis devenu le second d'Albor Skalr, le seigneur de guerre le plus redouté de l'Empire. Cela suffit à me faire dire que, contrairement aux prédictions de certains, mon existence n'a pas trop mal tourné.

Moi ? Je voudrais être connu de tous, de la mer Glauque aux terres Glacées de Ta'arnuyt et de la vallée d'Ey aux confins du Tamarji. Je voudrais que mon nom apparaisse en bonne place dans les récits des bardes pour les siècles à venir. Je ne veux pas finir oublié ! Je ne veux pas me retrouver à songer, au seuil du trépas, que mon existence n'aura servi qu'à assurer ma subsistance et celle de ma descendance... La célébrité. Voilà mon projet pour quand je serai plus grand, maître.

Il les avait prévenus. Je suis le seul à l'avoir cru.

En abandonnant pour de bon les ruines de ce qui fut mon village, un accès de faiblesse me fait prendre en pitié les malheureux qui ont réveillé la fureur du cancre. Puis j'éperonne ma monture et disparaîs à l'horizon avec l'armée d'Albor Skalr.

Chasse à l'homme !

Les premiers flocons de neige tombèrent avec le solstice d'hiver.

En prévision des temps difficiles qui s'annonçaient, les familles de la forêt avaient entassé fruits et gibier dans leurs cahutes tandis que leurs cousins de la rivière garnissaient le fond de leurs grottes de plantes diverses et de poisson séché. Les chefs des deux clans avaient bien géré la phase d'approvisionnement ; restait maintenant à rationner les vivres de façon à faire passer l'hiver à une population vigoureuse mais insatiable.

« Il est dans l'intérêt de tous de ne pas obéir à nos instincts primitifs, déclara Vohr, chef autoproclamé du Clan de la Forêt. Avec le froid et la neige vient la pénurie, et avec la pénurie vient... Vient ? »

Les quelques fidèles qu'il avait réunis dans sa hutte pour leur tenir ce discours s'entre-regardèrent, embarrassés. Un ange passa, uniquement perturbé dans son va-et-vient par les soupirs échappant à ceux que l'on avait sommés de réfléchir. Ooghmar, reconnu à l'unanimité comme le guerrier le plus rusé, se lança finalement, conscient de sa responsabilité :

« Avec la pénurie vient... La faim ?

— Presque, Ooghmar. »

Le chef avait l'air satisfait. Ooghmar sourit, découvrant ses immenses canines jaunâtres.

« Avec la pénurie vient le rationnement, poursuivit Vohr. Et, comme l'a souligné Ooghmar, si le rationnement n'est pas effectué correctement, vient... Vient ? »

Les trolls virent s'ouvrir sous leurs pieds un abîme de perplexité. Encore une fois, tous comptaient sur la présence d'esprit d'Ooghmar ; ce fut pourtant un guerrier de seconde zone, non convié à cette assemblée élitiste, qui les sauva de l'humiliation. Quand il pénétra en trombe dans la hutte du chef, aussi essoufflé que s'il avait traversé toute la forêt en courant, nul ne parvint à se souvenir de qui il était. Cela n'avait aucune espèce d'importance, au contraire de ce qu'il avait à dire.

« Eh bien, fit Vohr en tentant tant bien que mal de contenir son courroux, qu'est-ce qui vous amène ici, mon cher... Votre nom ?

— Gargark, chef. Je suis Gargark, fils de Gorgork. »

Sans plus de cérémonie, le guerrier vida à terre le sac qu'il portait en bandoulière. Les autres membres du clan esquissèrent un mouvement de recul. Les restes sanguinolents de ce qui avait été un jeune troll gisaient sur le sol, semblables aux pièces d'un puzzle macabre : ici un bout d'avant-bras, là des doigts pointés dans différentes directions, ailleurs un torse percé de toutes parts...

« C'est l'aîné des fils d'Argho, expliqua Gargark. Je chassais en forêt et je l'ai retrouvé dans cet état. »

Son chef lui lança un regard noir : les membres du clan n'étaient pas censés s'aventurer loin du village durant l'hiver, et surtout pas pour chasser. Les réserves étaient suffisantes. Toutefois, l'heure était trop grave pour relever l'affront.

« Kzaar ! tonna Vohr. Kzaar ! Approchez, mon ami.

— Je suis déjà là, maître. »

Kzaar cumulait les fonctions de chaman et de doyen du village. C'était un troll desséché, à la peau blanchie par les années, et qui considérait que le caractère sacré de sa tâche devait s'accompagner du port ostentatoire de colifichets taillés dans les ossements de l'ennemi ; aussi arborait-il en permanence un couvre-chef où, à moitié dissimulé sous des plumes de perdrix, on reconnaissait un crâne humain.

« Pourrons-nous le sauver, Kzaar ? »

Le chaman examina consciencieusement la dépouille de l'enfant. Son verdict fut sans appel :

« Il se régénérera mais il lui faudra du temps, beaucoup de temps. L'état de ses bras me laisse optimiste, la tête devrait repousser en quelques semaines, par contre ses jambes sont trop abîmées pour espérer une réapparition rapide de toutes les terminaisons nerveuses. Ce petit ne remarchera pas avant l'été prochain. »

Les hurlements de colère de tous les guerriers présents ne formèrent qu'une seule et même plainte, vite remplacée par le fracas des gourdins frappés en cadence sur les boucliers. Les trolls savaient qui était coupable de ce nouveau forfait. Les trolls savaient qui brûlait leurs arbres, polluait leur rivière et démembrait leurs enfants. Les trolls savaient qui les empêchait de vivre en paix.

Ils étaient prêts pour la chasse à l'homme.

Le Chevalier Blanc embrassa du regard les trophées de guerre ornant le dessus de sa cheminée ; des têtes d'ogres, de yétis, de gobelins, de kobolds et de trolls réunies dans une même exposition de ses exploits passés. Il venait de mettre en place la figure grimaçante d'un jeune troll rencontré en forêt. Le combat s'était révélé aisé, même si l'expression hargneuse de sa victime laissait imaginer le contraire. Le Chevalier Blanc soupira d'aise.

Il avait jadis été l'un des preux du royaume. Au cours de sa longue carrière au service de la justice, il avait tué, massacré, estropié, dépecé, égorgé, anéanti et abattu tant d'adversaires que nul ne contestait plus la légitimité de son suzerain, Edgar-aux-blanches-mains, un monarque qui avait pu rendre son dernier soupir au sommet d'une montagne de cadavres en se persuadant que son règne avait été fructueux.

Sa mission accomplie, le Chevalier Blanc avait décidé de se retirer en forêt pour y couler une retraite paisible au milieu d'une nature préservée. De sa panoplie immaculée, il n'avait conservé que la barbe et les cheveux couleur de neige. Le reste avait rougi depuis belle lurette.

On disait de cette forêt qu'elle appartenait aux trolls. Que des créatures aussi stupides continuent d'exister en dépit des progrès de la civilisation scandalisait le chevalier. Même fraîchement retraité, il ne renoncerait pas à son idéal de justice. Il fallait que les trolls disparaissent pour de bon... Mais avant toute chose, il avait grand besoin de faire du feu. Empoignant sa hache de guerre reconvertie en hache de bûcheron, il quitta sa cabane pour débiter quelques arbres.

Pas sûr que cette lame insatiable se contente de morceaux de bois, songea le Chevalier Blanc en souriant.

Ralf perdait toujours quand il s'agissait de tirer un volontaire à la courte paille. Cela l'intriguait. Était-il sujet à une malchance persistante, victime de la filouterie de

camarades moins naïfs que lui, ou les deux ? Voilà qui ne changerait rien à la situation : il avait été désigné comme éclaireur, autrement dit le malheureux métaphoriquement chargé de pénétrer dans la gueule du loup pour vérifier s'il mord et, si possible, dénombrer ses dents. Armé d'un gourdin et revêtu d'une chemise en cuir de daim, il savait qu'il ne ferait pas long feu s'il croisait le monstre qu'il traquait. Le feu... Tel était le meilleur argument de l'homme pour tenir les trolls en respect. Comment le vaincre ? Comment réussir à le...

Ralf se figea. Des traces de pas marquaient le sol neigeux en de nombreux endroits ; des pas humains, pour sûr. Et il n'y avait qu'un humain dans la forêt. Ralf, satisfait de son raisonnement, s'empressa de les suivre.

Les empreintes faisaient le tour d'un chêne gigantesque, bifurquaient vers un petit groupe d'arbres fruitiers pillés par l'hiver, puis s'arrêtaient devant une immense pierre dressée que vénérât le Clan de la Rivière. Ceux de la forêt ne la voyaient que comme un gros caillou encombrant. Ralf, prudent, tendit le cou pour découvrir ce qui se cachait derrière...

Une hache s'abattit. Une tête tomba.

« Et un trophée, un ! » se réjouit le Chevalier Blanc, qui fourra la tête du troll dans son sac et découpa le reste. Avec la manie qu'ont les trolls de se régénérer, on n'est jamais trop minutieux.

La découverte du corps mutilé de l'éclaireur ne changea rien à la détermination du chef des trolls. À partir d'aujourd'hui, la bête immonde ne les narguerait plus. Paix et prospérité seraient de retour avant le printemps. C'était du moins le discours qu'avait tenu Vohr avant de lancer cette expédition. Ses guerriers étaient beaucoup plus circonspects, ce dont ils se gardèrent bien de lui faire part – entre autres parce qu'ils ignoraient la signification du mot « circonspect ».

La peur se lisait sur le visage violacé des trolls. L'homme avait causé de tels dégâts depuis son arrivée qu'ils le considéraient comme un être surpuissant, quasi divin, capable de modifier à sa guise l'équilibre de la forêt. À lui seul, et en quelques mois seulement, il avait coupé plus d'arbres et tué plus d'animaux que ne le faisait un clan complet en une année. Quant aux crimes commis envers les trolls qui avaient le malheur de croiser sa route... L'homme était-il mortel ? Les gourdins, lances et frondes dont étaient armés les chasseurs donneraient leur réponse sous peu. Encore faudrait-il parvenir à le dénicher. Le deuxième groupe, dirigé par Ooghmar, eut le privilège de constater l'absence de leur proie. Sa cabane était comme abandonnée. Aucune empreinte dans la clairière ne donnait d'indication quant au lieu où l'ennemi avait pu se rendre. D'un geste de la main, Ooghmar ordonna à ses camarades de le suivre à l'intérieur de la maison. La tension monta encore d'un cran.

Histoire de se donner du cœur au ventre, Ooghmar poussa son traditionnel cri de guerre au moment de forcer la porte d'entrée d'un coup d'épaule qui aurait tordu une grille de fer. Inutile : le Chevalier Blanc n'avait pas pris la peine de fermer à clef. Comme tous le pressentaient, la cabane était inoccupée. Sans accorder un regard aux sinistres trophées bien mis en valeur dans la pièce principale, les trolls retournèrent affronter les températures glaciales de l'extérieur. Les braises encore chaudes dans la cheminée leur rappelèrent que la morsure du froid n'était rien en comparaison de la voracité du feu.

« On rentre au village ? » proposa le jeune Borgl, exprimant ainsi le souhait de toute la troupe.

— Non, dit Ooghmar. On ne peut pas se... »

Le cor du chef retentit soudain. Vohr ne l'utilisait qu'en cas de force majeure, ce qui n'était pas un mal vu le son terrifiant qu'offrait l'instrument. Le signal se répercuta dans toute la forêt, faisant fuir les oiseaux et le gibier sur six lieues à la ronde. Toutefois, de l'avis d'Ooghmar, Vohr ne pouvait se trouver loin.

« En avant, les gars ! Le chef a besoin de nous ! »

La quinzaine de trolls qui composait le groupe se mit à courir, soulevant un nuage de neige à chaque foulée et renvoyant dans leurs terriers les animaux dérangés par le son du cor. C'était un spectacle renversant, semblable à la charge d'une harde de bêtes féroces.

La véritable bête féroce, cependant, se trouvait au milieu d'une clairière, luttant avec toute l'énergie dont elle était capable contre une troupe de trolls assoiffés de vengeance. Le Chevalier Blanc avait déjà envoyé au tapis une demi-douzaine d'adversaires. Les autres contenaient ses assauts en attendant qu'un camarade téméraire prenne l'initiative. Couvert de l'armure qu'il portait du temps de sa splendeur, l'homme était presque invisible sur le pré neigeux qui lui servait de champ de bataille. Seules quelques taches de sang souillaient la blancheur parfaite de son équipement. Il avait sorti le grand jeu contre ceux qui prétendaient le bouter hors de la forêt – hors de sa forêt.

L'arrivée du deuxième groupe, pour bruyante qu'elle fût, ne parut pas l'émouvoir ; au contraire, la multiplication des adversaires le mettait en joie. Tuer était son unique motivation. Mais les trolls étant difficiles à supprimer de manière définitive, il lui fallait ruser : le feu fut donc de la partie.

« Le monstre a du feu ! hurlait-on parmi les chasseurs. Il va nous incendier ! Il a du feu ! »

Il n'en fallait pas davantage pour semer la débandade parmi les trolls. Être découpés en petits morceaux pour la survie du village, oui ; mourir carbonisés, non.

Une volée de flèches enflammées s'abattit sur les fuyards. Le Chevalier Blanc, protégé derrière le rocher abritant le brasero, enchaînait les tirs à loisir. Personne ne se sentait capable de l'affronter. Quand il ne resta plus un troll dans la clairière, il sortit de sa cachette en hurlant à la forêt tout entière sa fierté d'avoir vaincu une fois de plus.

La défaite fut imputée à Ooghmar, coupable aux yeux de Vohr d'avoir tardé à répondre à son appel. L'accusé et les membres de son groupe eurent beau alléguer de leur bonne foi, ils ne parvinrent qu'à conforter le chef de clan dans son opinion. Ooghmar, qui en des temps moins civilisés aurait sans doute été exécuté sur-le-champ, fut donc dépêché comme messenger auprès du Clan de la Rivière, ces lointains cousins qui, eux aussi, étaient victimes de la soif de destruction de l'homme. Vohr savait que son désespoir trouverait un écho chez eux.

Les trolls de la forêt vécurent dans la peur durant trois jours et deux nuits, jusqu'au retour d'Ooghmar. Il apportait de bonnes nouvelles et vingt guerriers du Clan de la Rivière.

« Mes amis, déclara Vohr en guise de bienvenue, nous sommes fin prêts pour la battue ! Dès ce soir, la tête du monstre ornera la grande salle de ma hutte, tandis que le Clan de la Rivière, dont l'aide nous sera précieuse, repartira avec... Avec ? »

Comme un seul troll, les guerriers de la rivière se tournèrent vers Ooghmar. Ce qu'il leur souffla n'était peut-être pas la meilleure réponse à donner.

« Les jambes du monstre ? répéta le plus courageux des nouveaux venus.

— Presque, dit Vohr, visiblement déçu. Les valeureux guerriers du Clan de la Rivière bénéficieront de toute l'estime du Clan de la Forêt, ce qui vaut largement un trophée de chasse. Mais s'ils le souhaitent, ils pourront récupérer le cadavre de l'homme... Moins la tête, bien entendu. »

Les trolls opinèrent sans donner l'air de comprendre. Aussi Vohr ajouta-t-il :

« Parce que je la garde, la tête. Vous vous souvenez ? »

Un murmure d'approbation accompagna ses paroles. Bientôt, ce murmure deviendrait un hurlement bestial. Pour la deuxième fois, les trolls allaient partir en chasse.

La clairière était calme, et les trolls silencieux.

Vohr avait eu du mal à expliquer à ses chasseurs la technique à employer pour prendre au piège le monstre, lui-même n'ayant dans un premier temps pas bien saisi l'idée que Kzaar, le chaman, résumait en une expression : « la tenaille ». De questions bêtes en réponses idiotes, d'ordres en contre-ordres et d'arguments infondés en craintes légitimes, le Clan de la Forêt et le Clan de la Rivière s'étaient finalement résolus à suivre à la lettre les indications de Kzaar, censé être plus malin qu'eux, et à obéir aux injonctions de Vohr sans chercher à réfléchir plus que nécessaire. Ceci étant acquis, il s'agissait de mettre en place l'opération sans éveiller les soupçons de leur proie. Attaquer durant la nuit semblait être la meilleure solution, afin de surprendre le Chevalier Blanc dans son sommeil.

« Il ne dort jamais ! avança un troll qui fit bien de rester anonyme.

— Ou alors que d'un œil, tempéra un camarade un peu plus prudent.

— Il dormira bientôt pour l'éternité », objecta Vohr, mettant ainsi un terme à ce début de contestation.

Ce furent d'ailleurs les dernières paroles échangées avant l'offensive. On entendit des cris, des râles, des fracas, des soupirs. Puis la clairière redevint calme, comme si rien ne s'y était passé.

Vohr contempla avec une satisfaction non feinte la nouvelle décoration de sa hutte. Des armures, des écus et des heaumes blancs l'agrémentaient, mais ce n'était pas cela qui frappait d'entrée les rares visiteurs : le trophée que le maître de céans avait placé au-dessus de la cheminée installée pour l'occasion était bien plus impressionnant que la collection d'armes ici réunie. Jamais un troll n'avait arboré dans son salon une figure grimaçante de guerrier humain. En matière d'aménagement intérieur, le chef du Clan de la Forêt était un pionnier.

Le combat s'était avéré plus aisé que prévu. Pris au piège dans sa propre tanière comme un renard cerné par les chiens, le monstre n'avait pu que tenter de mourir avec les honneurs, en chemise de nuit et un tisonnier en guise d'estoc. Le Chevalier Blanc garderait pour l'éternité l'air outré de celui que l'on a dérangé au plus mauvais moment et qui ne s'en remettra pas.

Voilà précisément à quoi songeait l'ambassadeur qui pénétra dans la hutte de Vohr. Tout en frissonnant devant les restes du monstre, il se présenta : Dragol, porte-parole des ogres forestiers. Il fallait un événement grave pour que les géants solitaires vivant à une dizaine de lieues au sud se résignent à s'adresser aux trolls, avec lesquels

ils n'avaient, jusqu'à présent, jamais pris la peine d'entretenir la moindre relation de bon voisinage. Dragol confirma :

« Nous savons que la bête féroce qui dévastait votre forêt n'est plus. La renommée de votre clan a dépassé les limites de son territoire. C'est pour cela que mes cousins m'envoient, afin que vous nous aidiez à nous débarrasser de ceux qui nous causent tant de tort depuis plusieurs mois.

— Laissez-moi deviner... Des humains ?

— Des humains, évidemment. Qu'ils soient maudits ! »

Sans cesser d'écouter les doléances de l'ogre, Vohr fouilla dans le coffre où ses armes étaient conservées. Il en tira un immense gourdin à pointes qui fit reculer son interlocuteur.

« Ces humains qui vous pourrissent la vie, combien sont-ils exactement ?

— Ils sont au nombre de sept, pour autant que j'en sache. Une fratrie complète. Tous fous, tous assoiffés de sang. Ils ont volé mes bottes et toutes mes richesses, ils ont massacré les sept filles de mon voisin, c'était un spectacle horrible, vous auriez dû le voir ! Sauvez notre peuple, je vous en prie... »

Vohr embrassa du regard le mur du fond, pour l'instant bien vide ; trop vide pour une hutte de chef, c'était une certitude. Mentalement, il se représenta les sept trophées qui le décoreraient sous peu. Il empoigna son gourdin et sourit.

« Mes guerriers et moi allons vous suivre, déclara-t-il. Quand on en a supprimé un, on peut en supprimer sept. En route ! »

Les trolls ne se laisseraient plus marcher sur les pieds par ces créatures arrogantes. Ils étaient, une fois de plus, prêts pour la chasse à l'homme.

Dame Autunnale et le pouvoir des fleurs

Enfant, sans doute vous êtes-vous amusé à souffler sur les aigrettes des pissenlits afin de les voir voler au gré du vent, libres, à travers champs et jardins...

Adolescent, peut-être les élans de votre jeune cœur vous ont-ils poussé à effeuiller une marguerite avec exaltation, dans le secret espoir d'une promesse d'amour passionné...

Adulte, il a pu vous arriver de jeter à terre et piétiner dans un accès de rage un bouquet de roses aux senteurs de trahison, présent trompeur, instrument d'une réconciliation inopportune...

Pour peu qu'on leur accorde l'attention qu'elles méritent, les fleurs sont partout autour de nous, elles font partie de notre vie. Au bord d'un chemin de terre ou dans un vase en cristal, en guirlandes les soirs de fête ou en couronnes les jours de deuil, elles ont le pouvoir d'apaiser et d'agacer les sens, de dire mieux que cent mots et de cacher mieux que cent voiles, parmi tant d'autres mystères jamais tout à fait élucidés. Si comme nombre de nos semblables vous avez soufflé sur les aigrettes des pissenlits, effeuillé les marguerites ou piétiné les roses, il est heureux que vous n'ayez bénéficié de l'étrange et terrible don de Dame Autunnale, fille du grand-duc de Castelnuovo del Leone !

Autunnale était née troisième sur les quatre enfants du grand-duc Rodolfo et de feu la grande-duchesse Letizia – quatre magnifiques créatures de Dieu dont la grâce, la perfection physique et la haute tenue morale faisaient l'orgueil, non seulement de leurs nobles parents, mais aussi de la province dans son ensemble. L'aînée se prénomma Primavera, la cadette Estiva et la benjamine Invernale. Dans l'hypothèse où le nom de baptême d'un nourrisson peut influencer sur son avenir d'adulte, il nous faut reconnaître que la providence joua un drôle de tour à la famille régnant sur Castelnuovo del Leone. Ainsi Dame Invernale, avec ses nattes blondes enroulées en macarons et sa carnation délicatement rosée, paraissait-elle aussi lumineuse qu'une matinée de printemps ; le nez criblé de taches de son et les boucles ambrées de Dame Estiva évoquaient bien les derniers feux de l'automne que la saison chaude à l'origine de son nom ; très brune de teint et de cheveu, comme tannée par une existence passée au franc soleil d'août, Dame Primavera ne ressemblait guère à une elfe de printemps. Et la belle Autunnale ? Car belle elle l'était, bien entendu, mais à la manière d'un paysage d'hiver, fait de neige et de frimas : d'un blanc éclatant était sa longue chevelure, d'un bleu givré l'iris de ses yeux, et sous sa peau diaphane, fine et fragile couche de glace qu'un rien peut fendiller, sinuaient les rivières violacées de ses veinules.

En dépit de la froideur de son apparence, elle avait été une fillette espiègle, pleine de vie et d'ardeur. Désormais, à l'approche de ses vingt ans, Dame Autunnale, beauté hivernale, souffrait de mélancolie et se retranchait en elle-même, taciturne, pareille à

la terre attendant les beaux jours pour renaître. Elle que ses nourrices et suivantes avaient connue si enjouée, si prompte au babillage puis au bavardage, ne desserrait plus les lèvres que pour exprimer son mal-être. L'incorrigible petite gourmande que les plantureuses cuisinières du grand-duc avaient pris sous leur aile, la gavant de confiseries et de mignardises, se contentait à présent d'un verre d'eau et d'un bol de pois cassés, du moins lorsqu'elle faisait à ses anciennes complices l'honneur de toucher au repas préparé à son intention. La découverte de son étrange et terrible don était la cause première de cette métamorphose de caractère. Et la métamorphose physique allait de pair : sa sveltesse de vierge évoluait en maigreur de valétudinaire, de naturellement pâle elle devenait hâve, tandis que le joli bleu de ses yeux prenait peu à peu l'aspect vitreux d'une pierre d'imitation...

Quelle jeune femme, pourtant, n'aurait pris plaisir à vivre dans un cadre tel que le palais de Castelnuovo del Leone ! Établie au faîte d'une éminence dominant l'onde paisible du fleuve, entourée de vignes, d'oliveraies et de bois propices à la promenade, cette élégante construction de briques rouges et ocre n'avait rien des bâtisses moyenâgeuses de naguère. Elle fut résidence papale, cœur battant du monde chrétien, avant que le Très Saint Père ne la cède à l'un de ses plus fidèles soutiens, pour services rendus. L'époque était à la paix, le palais de Castelnuovo del Leone en témoignait avec ostentation. De ses hautes tours plantées au cœur de jardins luxuriants, on ne cherchait plus guère à repérer un éventuel envahisseur, mais l'on y déclamait des vers courtois en grattant les cordes des mandolines. Quant à la chambre de Dame Autunnale, quel enchantement ! Quel ravissement pour les sens ! Les métaux précieux et les pierres les plus rares y prospéraient comme dans un trésor royal. Ici un majestueux luminaire pleurait des larmes de diamants, là une psyché d'or pur étincelait d'opales et de péridots dont elle était copieusement incrustée ; ailleurs une aiguière débordait d'éclats de rubis comme s'il s'agissait de sang, devant un rideau tressé de centaines de minuscules perles noires. Pauvre Autunnale, toi qui jamais ne réclamas nulle richesse inaccessible au commun des mortels ! Car sur un sol dallé de porphyre marchait celle qui aurait tant aimé fouler l'herbe d'une prairie ; parmi un amoncellement de gemmes se désespérait celle qui avait tant besoin de fleurs...

C'est à l'âge encore tendre de dix ou onze ans que son destin bascula définitivement dans l'obscurité. Le premier décès qu'elle provoqua fut celui d'un oncle de la branche maternelle, podestat de Santo Canale, qu'elle n'avait plus revu depuis son sixième anniversaire. Nul ne voulut croire à l'extravagant récit de la fillette :

« J'étais dans les jardins en compagnie de la vieille Albina, assise sur le banc de marbre au bord de l'étang, quand tomba le crépuscule. J'effeuillais une rose de Chine sans y faire attention, bavardant de tout et de rien avec ma suivante. C'est alors que j'ai vu le visage de l'oncle Guido se refléter à la surface de l'eau ; un visage déformé par l'horreur, grimace d'un homme à l'agonie... L'incarnat des pétales de la rose de Chine s'est mêlé à la vision de l'oncle Guido soudain devenu de sang... La vieille Albina n'a rien saisi du drame qui se jouait sous nos yeux. Moi seule ai compris. Je me suis retenue de fondre en larmes : je n'étais plus une enfant. »

Le fait est que, quatre jours plus tard, un messager ayant chevauché à franc étrier depuis la lagune apprit au grand-duc et à sa cour, consternés par une telle nouvelle, que le podestat Guido de Santo Canale, pourtant vigoureux et jouissant d'une parfaite santé avant la nuit fatale, venait de rendre son âme à Dieu. Détail intrigant : l'édredon sous lequel les valets retrouvèrent son cadavre au petit matin était tapissé de roses de Chine.

Qui, alors, aurait eu le cran d'accuser de meurtre la douce, l'innocente Autunnale ?

Il fallut néanmoins se ranger à l'opinion la plus insensée, accepter l'inacceptable. Avec ou sans la vieille Albina, la fillette se rendit aux jardins autant que possible, aussi excitée qu'épouvantée par la révélation de son extraordinaire pouvoir. Elle noya des pétales de violettes dans les fontaines et des grappes de digitales pourpres dans le lac de Buonconvento, dès les premières lueurs de l'aube ou en pleine nuit, observant en chaque occasion un résultat différent. Parfois rien ne se produisait – Autunnale en était-elle déçue ou soulagée ? Le savait-elle elle-même ? À l'inverse, les jours suivants, ou plutôt les nuits ainsi qu'elle ne tarda guère à le comprendre, c'étaient des pages du palais emportés par de foudroyantes fièvres sous une pluie d'azalées, de gros bourgeois de Quattrosorgente étouffés par des liserons des haies, un évêque ou un seigneur voisin frappé à mort par un bouquet de tulipes...

Il est des champions de l'arc et de la flèche qui, jamais ne manquant leur cible, peuvent sur un simple caprice transpercer un homme à cent toises de distance. Il est des experts en philtres et en poisons qui, d'une pincée de poudre discrètement ajoutée à la coupe de vin idoine, peuvent jeter la ruine sur un royaume jusque-là prospère. Il en est, enfin, qui distribuent le baiser térébrant de la mort au contact de fleurs, sous le couvert de la nuit. Aucun esprit enfantin n'est fait pour assumer le poids d'une puissance aussi destructrice. La malheureuse Autunnale aurait voulu continuer de ne voir dans les massifs et les parterres des jardins que d'agréables ornements destinés à égayer son existence. Las ! Elle détenait entre ses mains une arme redoutable. En politique avisé, le grand-duc comprit le profit qu'il pourrait tirer de sa troisième fille. À quoi bon supporter les coûts d'une garnison de soudards, à quoi bon entreposer piques, épées et arquebuses quand une enfant seule a le pouvoir de commettre les ravages d'une armée, sans même franchir les limites de Castelnuovo del Leone ! Mais à l'instar d'un baril de poudre noire tenu en un lieu humide, la seule présence de la blanche Autunnale constituait un danger qu'un souverain prudent se devait de tenir éloigné de ses bons sujets...

Les années qui suivirent eurent pour Dame Autunnale le goût âcre d'une captivité refusant de dire son nom. Interdite de sortie aux jardins, elle se voyait la plupart du temps confinée dans sa chambre. Celle-ci se trouva impitoyablement dépouillée de ses fleurs sur ordre du grand-duc, qui ne permit à sa fille que de conserver auprès d'elle un unique perce-neige. Jamais le terme de prison dorée ne fut employé plus à propos. Au milieu des ors qui l'oppressaient, des pierres précieuses qui l'asphyxiaient, elle vit passer le train des jours avec une lenteur exaspérante, lenteur qui n'avait d'équivalent que dans les minces progrès quotidiens des travaux d'aiguille auxquels elle était astreinte.

Une belle princesse du temps jadis aurait espéré la survenue d'un preux chevalier sur son fier destrier, prêt à braver absurdes convenances et lois iniques pour la tirer de la haute tour où elle se languissait ; Dame Autunnale, pour se donner l'illusion de la liberté et, surtout, pour revoir ses très chères fleurs, ne pouvait qu'attendre les nuits où sa présence dans les jardins était requise par son père – nuits de crime, nuits de mort, au cours desquelles le rouge des anémones se confondait avec le sang, le vert des hellébores avec la peste, le jaune des anthémis avec les épidémies les plus virulentes ! Qu'un prince étranger se déclare ennemi de Castelnuovo del Leone, et le trône du fâcheux se voyait promptement vidé de son occupant ! Qu'un cardinal inspiré par le Démon intrigue contre le Très Saint Père, et l'ambitieux se trouvait envoyé dans les gouffres infernaux sans possibilité de rémission !

Mais les jeunes mains coupables de ces crimes se racornissaient à vue d'œil, et à chaque existence fauchée, la propre vie de Dame Autunnale s'évaporait

irréremédiablement, telle la rosée au soleil matinal...

Dans le même temps, les sœurs de l'infortunée gagnaient en grâce et en beauté. Elles effectuaient leur entrée dans le grand monde, trouvaient époux à leur goût puis quittaient le palais pour embrasser à l'étranger un destin de princesse. C'était maintenant le tour de Dame Invernale, la benjamine, dont le bonheur de futures épousailles faisait rayonner les quinze printemps. Le promis était un gentilhomme venu de l'autre versant des montagnes, féal de l'Empire, un héritier à l'agréable tournure dont la timidité apparente cachait une volonté de fer. En termes de volonté, la dernière des quatre filles du grand-duc ne se trouvait pas davantage dépourvue ; aussi, lorsqu'il fut question d'organiser une réception en l'honneur du noble Hermann, Dame Invernale tint-elle à son père ce langage :

« Il s'agit de ma fête. Je souhaite y voir mes sœurs, toutes mes sœurs.

— Tu sais pertinemment que l'une d'entre elles ne peut se mêler à...

— Écoutez-moi, père. J'ai conscience qu'Autunnale est une personne, disons... particulière. Mais comprendrait-on que la famille de mon futur époux soit au complet, et non la mienne ?

— Ta sœur représente un risque important pour nous tous, elle n'a...

— Elle n'éprouve aucun plaisir à tuer, vous êtes le mieux placé pour le savoir, père. Si elle doit représenter un risque, c'est surtout pour elle-même. Laissez-lui partager ma joie, elle qui depuis tant d'années en a si peu ! »

Dame Invernale réussit de la sorte à infléchir la résolution du grand-duc.

Ce devait être la plus somptueuse des fêtes, la plus époustouflante des célébrations. Y furent conviés tous les gens de qualité du pays et d'alentour, d'éminents hommes de guerre, de loi et d'église, une foule de musiciens, de poètes, d'amuseurs en tout genre, ainsi que Dame Primaverile et Dame Estiva avec mari et enfants. Pour la troisième sœur de la fiancée, ce serait enfin l'occasion de quitter sa prison dorée afin de côtoyer des individus en chair et en os, et non des visages torturés à la surface d'un plan d'eau. La vie, dans toute son exubérance, frappait à la porte du palais de Castelnuovo del Leone ; mais en quoi cela concernait-il une pourvoyeuse de mort ?

Cette journée de réjouissances, que pourtant elle avait attendue avec une impatience de condamnée au seuil de l'amnistie, se révéla un supplice pour Dame Autunnale. Tant de bonheur réuni en un seul lieu lui fit ressentir plus durement sa propre détresse. Chaque sourire échangé lui coûta un sanglot, chaque baisemain lui brûla la peau comme un acide ; saltarelles et quadrilles la laissèrent plus froide et figée qu'une statue de cire, romances au violon et récitals de théorbe la plongèrent dans l'affliction. Elle toucha à peine aux succulents desserts préparés avec tout le génie des maîtres pâtisseries de Santo Canale, et ne plongea qu'à contrecœur ses lèvres insensibles dans les coupes du meilleur madère, importé à grands frais par son père.

Son père... Jamais il ne lui apparut plus rayonnant de fierté qu'au moment de porter un toast aux deux jeunes héros de cette mémorable journée. Quel contraste avec l'homme prématurément vieilli par les soucis liés à sa charge, cet homme qui, le visage hagard et les mains tremblantes, venait chercher Dame Autunnale au cœur de la nuit pour l'entraîner aux jardins ! Les deux premières filles du grand-duc, désormais princesses en quelque lointaine contrée, affichaient elles aussi un air radieux de mères et d'épouses comblées, que rehaussaient leurs atours et parures d'un luxe exquis. La brune Primaverile et la rousse Estiva se disputèrent en toute amitié le prix de l'élégance : tiare pyramidale en or blanc ciselé, robe carmin aux longues manches ornées de dentelles et souliers en satin brodé pour l'une, cape garnie d'hermine et profusion de bracelets d'argent pour l'autre. Et que dire de la sœur cadette et de son gentilhomme, astres scintillants aux côtés desquels pâlisait le reste

de la création ! Si charmants, si purs, emplis d'une ardeur juvénile et la tête débordant de doux projets d'avenir ! À mesure qu'avancait la soirée, l'infortunée qu'un pouvoir fâcheux avait voué au malheur et à la solitude sentit croître en elle les ténèbres obsédantes de la haine.

La grande horloge mécanique de la salle des gardes sonnait les douze coups lorsque Dame Autunnale, incapable de demeurer plus longtemps dans cette atmosphère de fête sans suffoquer, se leva de table et, frêle silhouette blanche passant inaperçue dans la foule des commensaux, sortit respirer l'air frais de la mi-nuit. Sur les marches de marbre rose menant aux jardins étaient assis des couples de galants en quête d'un semblant de calme et d'intimité. Dame Autunnale les ignora ; ils firent de même. À grandes enjambées, elle rejoignit le bosquet d'aubépines où, petite fille, elle avait l'habitude de se cacher de la vieille Albina. Seule, il lui fallait être seule ! Des fleurs ! Elle avait besoin de s'entourer de fleurs !

À présent elle courait, prise de panique, aveuglée par un voile soudain tombé sur ses paupières comme un rideau de théâtre sur la scène. Seul le parfum entêtant du lys et du jasmin lui permit de s'orienter. Elle savait où elle se trouvait. Cent fois elle avait foulé ces chemins caillouteux serpentant autour du lac de Buonconvento. Cela ne suffit pas à la rasséréner : la haine continuait de dévorer tout son être, brasier qu'elle alimentait malgré elle à chacune de ses tentatives pour l'étouffer. À travers le voile, elle discerna des visages, dont certains évoluèrent rapidement en masques mortuaires. Elle vit le noble Hermann expirer en pleurnichant dans les bras de sa mère, comme l'enfant qu'il était encore. Elle vit ses sœurs Primaverile et Estiva, dans un étonnant mimétisme, assister à l'asphyxie de leurs charmants bambins avant de les rejoindre dans l'agonie. Elle vit le sourire de la petite Invernale se changer en rictus horrifié tandis que sa peau de jouvencelle tombait en charpie. Enfin elle se réjouit de voir son père passer en un clin d'œil d'homme d'âge mûr à vieillard chenu, puis de cadavre à tas d'ossements qu'un souffle de vent finit par éparpiller, pareil à des aigrettes de pissenlit...

La vie avait frappé à la porte du palais de Castelnuovo del Leone et, comme souvent, ce fut la mort qui s'invita à sa place. Entre ahurissement et incompréhension, les domestiques chargés de rassembler les corps de leurs maîtres s'interrogèrent sur la présence à leurs côtés de pétales de fleurs de toutes sortes, dont aucune n'ornait l'intérieur du palais à l'heure du drame.

La brutale extinction de la dynastie régnante initia une période de troubles dans la province, si bien que nul ne se soucia vraiment de rendre justice aux disparus. À ceux qui, du bout des lèvres, suggéraient que Dame Autunnale pouvait avoir commis un tel crime avant de prendre la clef des champs et ne jamais plus reparaître à Castelnuovo del Leone, la vieille Albina – plus perspicace qu'elle ne le laissait penser ! – se garda bien de faire part de ses observations.

En effet, le terrible don de Dame Autunnale, ce don qu'elle porta durant près de dix ans à la manière d'une malédiction, fut utilisé une fois de plus après la mort du grand-duc. Mais seule la dame de compagnie qui, désormais, veillerait sur une chambre vide, sut que la fugitive avait emporté avec elle un sauf-conduit pour un monde meilleur : un perce-neige, blanche et fragile fille de l'hiver. Celle-ci, dans la province où se déroula cette histoire, perpétue le triste souvenir d'une meurtrière qui aimait trop les fleurs.

Le Guide du Routard Infernal

Je savais bien que je n'aurais jamais dû accepter ce job.

Certes, une belle carotte frétillait au bout du bâton : une fois achevé, il m'apporterait la reconnaissance après laquelle je courais en vain depuis que j'avais débuté ma carrière de journaliste. Mes investigations en Birmanie, en Nouvelle-Zélande, au Honduras et même jusqu'au fin fond du Lot-et-Garonne, ne seraient rien comparé à ce à quoi je m'étais attelé. Vous pensez, l'Enfer ! Je l'avais enfin dénichée, ma terre vierge que nul concurrent ne répertoriait. Tel un Neil Armstrong du guide touristique, j'étais le premier à y poser le pied pour lister les meilleures adresses de Pandémonium, les bons petits coins sympas, les visites à ne pas manquer... ainsi que les lieux à éviter à tout prix. D'ailleurs, je commençais à me rendre compte que cette dernière catégorie serait la plus fournie, et de loin.

Je savais bien que je n'aurais jamais dû accepter ce job et pourtant je l'avais fait, le cœur léger, sans réfléchir un seul instant aux conséquences. De l'orgueil mal placé ? Peut-être. Mais maintenant que j'y étais il me fallait aller au bout. Mon attaché-case était déjà bourré de clichés et de notes diverses griffonnées sur des feuilles volantes ; je ne repartirais qu'avec un dossier solide à remettre à mon éditeur. Bientôt des lecteurs avides d'aventure se lanceraient sur les routes infernales, mon ouvrage à la main. De l'orgueil, oui, c'était cela. Et alors ?

Je commandai une nouvelle pinte d'acide sulfurique, histoire de me donner du cœur au ventre. Succombant à la gourmandise, j'y ajoutai une part de charlotte aux cancrelats, des glaces de Venise et quelques chips à la salamandre. Ma rubrique « Où manger ? » allait se garnir un peu plus.

« À cornes et à cris » est un café dans la plus pure tradition de l'Enfer. Son architecture, de facture très classique, n'attirera pas le regard du visiteur pressé, pas plus que sa carte, finalement assez médiocre. Les prix pratiqués, sans être prohibitifs, apparaissent quelque peu excessifs au regard de ce que propose la maison. Reste une ambiance chaleureuse, dans les deux sens du terme : le patron, un démon de niveau inférieur répondant au doux nom de Kr'Ajlrk, tient à ce que la température de son établissement ne descende en aucun cas sous la barre des cent trente degrés. Pour parvenir à ce résultat, un immense feu dans la cheminée centrale brûle en permanence, alimenté par des hérétiques qui...

« Consommation et desserts. Ça fera vingt dollars. »

Je lançai un regard inexpressif au serveur en lui tendant mon billet, qu'il huma avant de déclarer qu'il s'agissait bel et bien d'un faux. Il m'offrit l'équivalent souterrain d'un sourire satisfait. Faire preuve d'avarice en omettant de laisser un pourboire était la règle communément admise.

Où en étais-je ? Ah oui, les hérétiques. Bien qu'installé en terrasse, je percevais leurs hurlements d'agonie, une agonie dont la particularité essentielle était de ne jamais connaître de terme. Selon les dires du patron, cela faisait plus de mille ans

qu'ils rôtiennent de la sorte et ils continueraient jusqu'à ce que mort s'ensuive – autant dire jusqu'à la fin des temps. Instinctivement, je me signai en priant le Seigneur de pardonner leurs crimes à ces pauvres pécheurs. Pas sûr qu'Il ait son mot à dire, songeai-je après coup.

Je bouclai mon brouillon d'article par la mention « une étoile » réservée aux endroits sans grand intérêt. Et Dieu sait qu'ils étaient nombreux à Pandémonium ! Auparavant, je voyais l'Enfer comme une vaste fourmilière où un spectacle attendait le curieux à chaque coin de rue : une pendaison, un écartèlement, une mise en croix, un combat de molosses ou, mieux, un strip-tease de succubes, comme ça, pour le plaisir... Eh bien non. Le Diable avait sans doute compris que la meilleure des punitions restait l'ennui. Son royaume en était saturé. Il faut dire qu'en termes d'ennui j'avais bien choisi ma cible. La banlieue nord de Pandémonium était la zone où se retrouvaient les damnés les plus inoffensifs, ceux qui n'avaient pas mené une vie assez malfaisante pour mériter un séjour éternel du côté des Malesfosses ou de la Judaïe. Ici vos voisins de palier ne se nommaient pas Pol Pot ou Marcel Petiot, mais Francis et Yvette Pépin, rendus coupables de complicité de meurtre de chats au cours de l'été 72 ; pas de quoi en fouetter un, justement. Ce genre d'individus squattaient des logements minables assez semblables aux HLM qu'ils habitaient de leur vivant et menaient une après-vie sans histoire.

La banlieue nord de Pandémonium, à majorité résidentielle, réjouira sans aucun doute les amateurs du rien, du vide, du néant. À vrai dire, elle n'intéressera que les plus assidus, de ceux qui ont l'habitude d'allumer leur télé en pleine nuit ou qui prennent plaisir à errer le long du périph' vers cinq heures, quand Paris s'éveille. Le visiteur lambda, quant à lui, préférera faire son baluchon pour d'autres secteurs un peu plus typiques.

Bien que n'étant pas un visiteur lambda, c'est ce que je choisis de faire. J'aurais pu effectuer le chemin à pied mais, après des jours et des jours d'exploration infernale, j'étais bien trop paresseux pour un tel effort. Je mis donc les voiles en direction de la gare la plus proche. Je traversai des rues sordides à peine éclairées par des braseros en fin de vie, des avenues vidées de leurs passants et des boulevards aux commerces fermés pour cause de congés définitifs, jusqu'à trouver enfin l'un des escaliers descendant en à-pic vers les tréfonds de l'Enfer.

La visite des environs de Pandémonium serait pénible sans son réseau de transport souterrain. Celui-ci est loin d'être parfait, entre les inévitables retards, les grèves surprises, les accidents divers et l'insécurité qui règne dans ses wagons et ses couloirs d'accès. Fallait-il s'attendre à autre chose ? Ses concepteurs n'ont pas eu à chercher bien loin, se contentant de reprendre à leur sauce ce qui, de leur point de vue, fonctionnait parfaitement par chez nous.

Je rangeai mon calepin dans la poche intérieure de mon veston et me concentrai sur l'étude du plan du réseau ferré : un véritable casse-tête, entre les lignes qui s'entrecroisent, celles qui s'arrêtent sans raison particulière avant de reprendre plus loin, les stations en travaux depuis des années, les correspondances absurdes, j'en passe et des pires... Agacé, je décidai finalement de pénétrer dans le premier train qui se présenterait. Quitte ensuite à opérer un changement au Giron 3 pour me retrouver près de la Fosse 7 du Huitième Cercle, rien de bien compliqué, donc. Je pestai intérieurement, tout en me promettant de réviser mon article concernant les transports

de l'Enfer : ceux-ci méritaient d'être massacrés davantage.

La colère s'empara de moi lorsque je fus contraint de céder ma place à un démon dont les six paires de cornes lui garantissaient le respect des damnés ordinaires – et, à ses yeux, j'en faisais partie. Tandis que le monstre prenait ses aises, je me dirigeai vers le fond du compartiment en maugréant. Je dus me reposer sur mon self-control pour ne pas lui décocher un crochet du gauche dont il se serait souvenu jusqu'au jour du Jugement Dernier ; le fait que mon adversaire potentiel soit un bouc mutant haut de deux mètres cinquante joua sûrement un rôle dans ma non-intervention, je l'avoue. Je me vengeai sur la porte du train.

Autour de moi, les voyageurs continuaient à affluer. Fait étrange, toute la population du quartier semblait s'être donné rendez-vous dans les transports en commun. Les rues désertes s'opposaient à des wagons bondés où les voyageurs étaient écrasés sans pitié, compressés, condamnés à une promiscuité malsaine avec des corps n'ayant parfois plus rien d'humain, perdus au milieu de mines renfrognées, dépourvues de toute joie de vivre. L'Enfer, quoi. Un Enfer qui faillit toutefois se transformer en Paradis dès lors que les soubresauts de la machine diabolique amenèrent dans mon sillage une splendide jeune femme à la crinière de feu, à la bouche pulpeuse et aux mamelles provocantes, un être fantasmagorique dont seuls les pieds terminés par des sabots de chèvre laissaient entrevoir la nature satanique. Un succube ! Depuis le temps que je rêvais d'en rencontrer ! Il me fallait absolument en savoir davantage à son sujet, que je puisse rédiger un article complet pour mon guide. Poussé par une conscience professionnelle hors pair, je me collai à la créature, mon corps tendu contre le sien. Je ne cherchai pas à lutter contre les pulsions qui m'assaillaient, répondant à l'irrésistible appel des démons de la luxure. J'ignore ce qu'il se passa ensuite. Lorsqu'elle descendit du train, elle me laissa avec des interrogations au bord des lèvres, ainsi que le goût des siennes, un goût de soufre loin d'être désagréable.

« Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ? »

Je me retournai pour examiner celui qui m'avait adressé la parole. Il s'agissait d'un damné à moitié nu, uniquement recouvert d'un pagne poussiéreux, dont le regard trahissait une profonde lassitude. Je fendis la foule des passagers pour m'approcher de lui.

« Qu'est-ce qui vous fait dire ça, je vous prie ? »

— Vos yeux. Vous avez les yeux curieux d'un gamin qui découvre le monde, et non un regard trahissant une profonde lassitude. Car c'est à cela que vous avez songé en croisant le mien, je me trompe ?

— Vous avez raison sur toute la ligne, monsieur... Monsieur ?

— Mon nom ? J'en portais un, jadis. Un nom qui, hélas ! est devenu source d'opprobre parmi les hommes. Appelez-moi S, rien que cette lettre, cela devrait suffire. »

Il me tendit la main, que je saisis avec entrain. Enfin quelqu'un de sympathique, il était temps ! Quoique mon séjour dans l'antre du Malin m'ait appris à rester méfiant en toutes circonstances...

« Nous serons mieux dehors pour converser, vous ne croyez pas ? Ces interminables voyages pour se rendre au boulot me portent sur les nerfs. »

Très bonne idée de sa part. Nous descendîmes à la station suivante, qu'un panneau indicateur désignait comme la Forêt d'Épines.

« On y retrouve tous les suicidés, m'informa mon compagnon, condamnés à une éternité de tourments au cœur du Septième Cercle. Prenez des notes si vous le désirez... »

Il m'avait percé à jour. Avait-il déjà eu affaire à l'un de mes semblables ? Ou bien l'avais-je déjà rencontré par le passé ? Sans me poser davantage de questions, j'extirpai une feuille blanche de mon attaché-case. J'écrivis en grosses lettres « La Forêt d'Épines, Septième Cercle » et tendis l'oreille. Bientôt, ma feuille fut remplie de mots que je me chargeai ensuite de mettre en forme.

Cette forêt est un exemple parfait de ce que le visiteur trouvera en Enfer : un endroit en apparence calme et reposant, mais en réalité dévolu aux pires tortures. Émergeant d'un sol cendreuse, les arbres – une denrée rare dans un monde souterrain – sont noirâtres, ont un aspect de bois mort et sont hérissés d'épines qu'on prétend empoisonnées. Les troncs sont souvent ornés de prisonniers en phase terminale, le corps dévoré par les harpies hantant l'endroit, tandis que les branches font office de dernière demeure pour des pendus qui ne seront jamais décrochés, transformant la Forêt d'Épines en un immense gibet naturel. Précisons qu'aucun sentier ne traverse la forêt, ce qui limite cette excursion aux voyageurs particulièrement aventureux.

Mon compagnon se permit de jeter un œil à mon article. Il parvint presque à sourire.

« Vous n'avez encore rien vu en termes de tortures, me souffla-t-il. Puis-je vous présenter mon lieu de travail, monsieur le journaliste ? Il y a sans doute de quoi en sortir un papier formidable. »

La prudence aurait pu me faire refuser son offre. L'attrait du sensationnel me la fit accepter avec enthousiasme.

Nous longeâmes la Forêt d'Épines jusqu'à nous retrouver au pied de montagnes rouges dont le sommet se perdait dans ce qui n'était pas le ciel, mais un plafond invisible. Je ne cherchai pas à comprendre comment le panorama avait pu changer à ce point en quelques kilomètres. Ici la géographie n'obéissait à aucune logique terrestre.

« Y a-t-il quoi que ce soit de particulier à écrire au sujet de ces montagnes ? »

Mon compagnon se perdit en réflexions, avant de lâcher la conclusion suivante :

« Oui, qu'elles font office de dernière demeure pour l'un des plus grands criminels de l'Histoire. »

Sans me laisser la possibilité de lui demander davantage d'informations, il s'engagea sur le chemin qui serpentait à travers ce paysage dantesque. Je le suivis, évidemment ; qu'y avait-il d'autre à faire ? Nous parcourûmes une distance indéterminée, toujours en pente, sur une route de plus en plus impraticable au fur et à mesure que nous montions. Au loin, on continuait à apercevoir des montagnes rouges. Derrière nous, l'Enfer – ses quartiers, ses tavernes, ses hôtels, ses prisons – se déversait comme une coulée volcanique. Mieux valait aller de l'avant pour affronter ce qui m'attendait... Même si j'ignorais de quoi il s'agissait.

Les montagnes rouges qui surplombent Pandémonium sont des pics à l'aspect effrayant, semblables aux crocs de quelque créature infâme, entre lesquels serpente un sentier caillouteux si mal entretenu qu'il vous écorche la plante des pieds à chaque pas. À conseiller aux randonneurs de l'extrême ayant déjà effectué tous les circuits proposés dans « Les Andes à dos de lama » ou « Le Kalahari pour les experts », parus dans la même collection. À voir pour le panorama exceptionnel.

Mon expérience de reporter touristique m'avait appris à toujours conclure ce genre

d'articles par cette phrase engageante. Je rangeai mon stylo et mon calepin, reprenant la route.

« Un peu de courage, l'ami ! me sermonna mon compagnon. Vous allez voir, ça en vaut vraiment la peine : le panorama est exceptionnel. »

Je me retins, tant de rire jaune que de lui décocher un bras d'honneur bien senti. Je commençais à regretter d'avoir emboîté le pas à cet inconnu dont l'ambiguïté devenait de plus en plus évidente. Il avait parlé avec un détachement suspect de « l'un des plus grands criminels de l'Histoire »... Était-il de mèche avec ce sinistre individu ? Lorsque nous fûmes entourés par les montagnes, parvenus au creux d'une vallée rocailleuse qui aurait pu m'inspirer une chronique pour un éventuel Guide du Routard Martien, j'exprimai enfin mon ras-le-bol. Cela ne le fit pas réagir outre mesure.

« Nous sommes arrivés à bon port, m'expliqua-t-il d'un air qu'il espérait rassurant mais qui ne l'était absolument pas. Rendez-vous compte : je dois effectuer ce trajet chaque jour que Dieu fait – si j'ose dire – afin de me rendre au travail. Bien pire qu'un simple métro-boulot-dodo, n'est-ce pas ?

— Heureusement qu'en Enfer les jours n'existent pas, précisai-je. Vos horaires ne sont pas trop contraignants.

— Certes. Mais le travail en lui-même l'est, je peux vous l'assurer. Surtout quand on le répète pendant des millénaires... »

Il s'éloigna soudain, se dirigeant vers la montagne la plus haute. À sa base se trouvait une guérite dans laquelle somnolait un démon au faciès simiesque. Celui-ci se redressa en constatant qu'il n'était plus seul. Du moins, il se redressa autant que le permettait son physique difforme, lequel aurait fait passer le Bossu de Notre-Dame pour un soldat au garde-à-vous.

Le dénommé S signa le registre que lui présentait le démon, le salua en crachant au sol puis posa son regard sur l'énorme rocher qui leur faisait face. Après quelques secondes de concentration intense, il entreprit de le pousser. Je compris alors qu'il était censé transporter un rocher pesant plusieurs tonnes jusqu'au sommet de la plus haute montagne des Enfers. Je compris également qui était ce mystérieux S. J'avais rencontré un filou assez doué pour tromper les dieux ; l'un des plus grands criminels de l'Histoire. Je tenais là un scoop insensé qui ferait de mon Guide du Routard Infernal un best-seller, j'en étais convaincu. J'entamai la rédaction d'un article au vitriol au sujet de Sisyphe.

Faut-il être à ce point stupide pour gravir une montagne en poussant un rocher dont on sait qu'il retombera à coup sûr avant le sommet ? Pourquoi s'obstiner dans ce qui ne peut aboutir ? N'est-ce point le symbole de la vanité que de...

Je m'arrêtai en plein milieu de ma phrase, d'une part car je ne trouvais pas de suite à lui donner, et d'autre part pour observer la progression de Sisyphe. Force était de constater qu'il s'en sortait plutôt bien ; normal, me direz-vous, pour quelqu'un qui répétait les mêmes gestes depuis la nuit des temps. Je me mis soudain à sourire, puis à rire de manière franche. Le supplice qu'il subissait était, de mon point de vue, tout à fait mérité. Il avait péché, il fallait qu'il paie. Pas de pitié pour ceux qui transgressaient les règles.

J'allais reprendre le cours de mes écrits lorsque je sentis le vent se lever. Étonnant, quand on sait comme moi que le vent est une notion purement terrestre, inconnue en Enfer. J'agrippai mes notes avec fermeté, comme si ma vie en dépendait, ce qui n'empêcha pas un feuillet de prendre la clef des champs malgré mes protestations

désespérées. Mon répertoire des jardins publics les moins fleuris de Pandémonium devrait être repris à zéro pour pouvoir être publiable. Je m'autorisai quelques jurons bien sentis. Cela n'était pourtant rien comparé à ce qui allait suivre...

Sans crier gare, le vent enfla alors en tempête.

Je perdis une autre feuille, puis une autre encore, accompagnées dans leur fuite par quelques clichés exceptionnels pris dans des endroits insolites au péril de ma vie, avant de voir s'échapper le calepin où je consignais les adresses des pires hôtels de la banlieue sud – un travail de titan qui m'avait coûté plusieurs nuits à dormir, ou du moins à rester couché, dans des lieux que même un bagnard de l'Île du Diable jugerait insalubres.

Pour le coup, je ne criais même plus. Je ne pleurais même plus. Je m'interrogeais seulement : pourquoi ?

La tempête se chargea d'apporter une réponse à mes questions. Je perçus les voix de démons, parmi les plus éminents d'entre eux, de grands seigneurs infernaux que j'avais souvent rêvé d'interviewer, voire d'en faire les rédacteurs de ma préface. Ils étaient tous là et me parlaient, emplissant ma pauvre tête d'un brouhaha insupportable : Lucifer, démon de l'Orgueil ; Belzébuth, démon de la Gourmandise ; Mammon, démon de l'Avarice ; Belphégor, démon de la Paresse ; Satan, démon de la Colère ; Asmodée, démon de la Luxure ; et enfin Léviathan, démon de l'Envie. Tous avaient quelque chose à me reprocher. J'étais fait comme un rat. Je laissai mes dernières feuilles s'envoler aux quatre vents, jusqu'à ce qu'elles disparaissent pour de bon, noircies non plus par mes écrits mais par le feu qui me cernait de toutes parts.

Je savais bien que je n'aurais jamais dû accepter ce job.

C'est ce que je me suis dit à l'instant où je me remis à l'ouvrage, empoignant mon stylo et une page blanche tout en me dirigeant vers les quartiers les plus touristiques de Pandémonium. C'était la sixième fois que je recommençais ce qui serait mon grand œuvre, ce guide qui m'apporterait gloire et reconnaissance. Bientôt des lecteurs avides d'aventure se lanceraient sur les routes infernales, mon ouvrage à la main. De l'orgueil, oui, c'était cela. Et alors ?

Le Guide du Routard Infernal... Le titre était à lui seul tout un programme.

Je tournai le dos à la montagne de Sisyphe et repris mon errance.

Quelques mots de l'auteur...

Ne réveillez pas le cancre qui dort (*Première publication en 2012 dans l'anthologie « L'École » aux éditions Parchemins & Traverses*) :

Entre le moment où l'idée se forme dans mon esprit et celui où le point final est posé, de l'eau a le temps de couler sous les ponts. Je peux passer un mois, deux mois, voire davantage, sur un texte qui au final occupera une petite dizaine de pages dans l'ouvrage auquel il est destiné. « Ne réveillez pas le cancre qui dort » est l'exception qui confirme la règle.

Si le sujet de l'école peut paraître incongru pour une publication estampillée SFFF, il trouve son explication dans le fait que l'anthologiste, Timothée Rey, gagne sa vie en tant qu'enseignant – en plus d'être un excellent nouvelliste : ses « Nouvelles du Tibbar », publiées aux Moutons Électriques, sont un régal d'inventivité et de loufoquerie dont je recommande la lecture !

En découvrant le thème de l'appel à textes, on aurait pu craindre que l'inspiration ne soit pas au rendez-vous, et pourtant c'est l'inverse qui s'est produit : l'idée est venue aussitôt, la nouvelle a été écrite en quelques jours, envoyée à l'éditeur dans la foulée, sélectionnée et publiée... Quand je l'ai relue, une fois l'anthologie parue, j'ai presque eu du mal à voir ce texte comme l'un des miens : alors qu'en général je les « traîne » pendant des mois voire des années, celui-ci était parti vivre sa vie si rapidement que je n'ai pas eu le temps de m'habituer à lui.

En plaçant ma vision de l'école dans un univers d'*heroic fantasy*, j'ai été plutôt bien inspiré, me démarquant ainsi de mes petits camarades de sommaire qui, eux, ont plutôt imaginé des méthodes d'enseignement futuristes. Même si je n'y crois guère, j'espère que l'un ou l'autre de mes profs de collège ou de lycée a eu l'occasion de lire « Ne réveillez pas le cancre qui dort » : si possible madame B., prof de français en seconde, qui me voyait comme un crétin incapable de la moindre sensibilité littéraire, ou monsieur M., prof d'histoire-géo en terminale, qui me prenait pour un guignol hermétique à l'histoire... Albor Skalr, le cancre revanchard de ma nouvelle, leur doit beaucoup.

Chasse à l'homme ! (*Première publication en 2006 dans le n°9 du fanzine « Éclats de Rêves »*) :

Cela fait bien longtemps que je n'arrive plus à lire de l'*heroic fantasy* utilisant les ingrédients habituels du genre sans recul ni second degré. Lorsque je tombe sur un résumé de roman débutant de cette façon : « Vardamz, roi de la cité de Sharghaa, a

passé un pacte avec les puissances noires de Lar'duhuim, ainsi que l'annonçait la prophétie des Naakins... », je pique aussitôt du nez. Passé mes seize ans, je n'ai d'ailleurs plus jamais écrit ce genre de texte, sauf pour donner dans la parodie la plus éhontée. Ma première nouvelle, écrite un peu tardivement à l'âge de vingt-deux ans, s'intitule d'ailleurs « Donjons, dragons et experts-comptables »... Tout un programme, et presque une profession de foi annonçant la suite de ma carrière littéraire !

Il ne faut bien sûr pas chercher des réflexions profondes et des messages subtils dans « Chasse à l'homme ! », qui n'a d'autre finalité que le plaisir de retourner une situation habituelle de la *fantasy* épique, et notamment du jeu de rôle : le preux chevalier qui part à la chasse aux monstres... Sauf qu'ici les monstres ne sont pas forcément ceux que l'on croit. L'esprit de « Chasse à l'homme ! » est très proche de la série des « Shrek », films que je n'ai vus que plus tard et qui, évidemment, m'ont beaucoup plu.

Publiée dans le fanzine « Éclats de Rêves » en 2006 mais datant de 2004, cette nouvelle est la plus ancienne parmi toutes celles présentes dans ce recueil. Peut-être cela se voit-il ? J'ai été tenté de la retravailler en profondeur pour qu'elle corresponde davantage à ce que je serais susceptible de produire aujourd'hui... Mais après tout, je n'aurais certainement pas écrit « Chasse à l'homme ! » en 2016 et cette nouvelle demeure en l'état un témoignage de l'époque où je faisais mes premières armes en tant qu'auteur.

Dame Autunnale et le pouvoir des fleurs (*Nouvelle inédite*) :

L'un des pièges qui guette tout auteur est de tomber dans la facilité en réutilisant sans cesse la même recette, ce qui aboutit à une forme d'auto-parodie. J'essaie d'éviter cet écueil en abordant des thèmes variés et en alternant les styles d'écriture. Le conte fait partie de ces formes littéraires qui ne me sont pas forcément naturelles mais auxquelles je reviens de temps à autre, aussi bien en tant qu'auteur qu'en tant que lecteur, comme pour changer d'air. Pour celui-ci en particulier, j'ai décidé d'écrire un conte inspiré, dans la forme comme dans le fond, par la littérature de la fin du XIX^e siècle, notamment Jean Lorrain. L'élégance et le raffinement de la plume de cet auteur mort en 1906, et malheureusement bien oublié de nos contemporains, m'ont émerveillé lorsque j'ai lu par hasard son recueil « Princesses d'ivoire et d'ivresse ».

Il y a des pépites à redécouvrir dans toute la littérature d'avant-guerre. Ces dernières années, en plus de Jean Lorrain, j'ai ainsi eu la chance de faire connaissance avec Anatole France, Georges Darien ou Octave Mirbeau, qui tous ont été des coups de cœur ; ce dernier, dont l'œuvre ne se résume pas à son célèbre « Journal d'une femme de chambre », est d'ailleurs entré dans le panthéon de mes écrivains préférés. Pour qui attache une grande importance au style, ces auteurs sont une bénédiction. Sans prendre la peine de les connaître, on les croit poussiéreux, dépassés ; passés de mode, ils le sont assurément, ce qui est presque un gage de qualité à notre époque où règnent le style oral et les phrases « sujet-verbe-complément »...

Avec « Dame Autunnale et le pouvoir des fleurs », j'ai essayé de retrouver autant que possible la langue précieuse, magnifiquement ciselée, des écrivains d'il y a cent et

quelques années. C'est un pastiche assumé comme tel – pastiche et non parodie, la finalité de ce texte étant de rendre hommage à une catégorie d'auteurs que j'admire et non de railler leurs éventuels défauts.

Le Guide du Routard Infernal (*Première publication en 2008 dans l'anthologie « Conquêtes et explorations infernales » aux éditions Parchemins & Traverses*) :

À l'instant où j'écris ces mots, cela fait tout juste dix ans que cette nouvelle a été écrite. Conséquence du temps qui passe inéluctablement : je n'arrive pas à me souvenir comment l'idée m'en est venue. Je me demande même si je n'ai pas trouvé le titre, évidemment inspiré par Douglas Adams, avant le contenu... Ce qui est certain, c'est que « Le Guide du Routard Infernal » a été écrit pour répondre à un appel à textes lancé par Karim Berrouka – que je connaissais en tant que nouvelliste pour avoir croisé son nom ici ou là, et dont j'ignorais alors que dans une autre vie il avait été le leader des Ludwig von 88.

Le thème de l'Enfer ne pouvait que m'inspirer. Quelques années plus tôt, j'avais achevé mon premier roman considéré comme abouti – c'est-à-dire pas mon histoire d'Elfe des bois orphelin se découvrant un destin d'héritier du trône usurpé par le méchant de service, écrite lors des plus sombres heures de l'adolescence. En l'occurrence, il s'agissait d'un roman de *fantasy* humoristique lorgnant du côté de Terry Pratchett, dans lequel un duo de bons à rien mettaient au jour un passage vers les profondeurs des Enfers et se retrouvaient face au Diable en personne...

Lorsque mon « Guide du Routard Infernal » a été sélectionné par Karim Berrouka, j'étais loin de deviner que débutait une collaboration fructueuse avec l'éditeur associatif Parchemins & Traverses : entre 2010 et 2014, mon nom apparaîtra au sommaire de quatre anthologies sur les cinq qui suivront « Conquêtes et explorations infernales » ! Il s'agissait alors de ma première publication en anthologie après quelques expériences en fanzine. Je franchissais alors un palier dans ma carrière littéraire : l'un de mes textes se retrouvait enfin dans un « vrai livre » ! Et pour ne rien gâcher, mon « Guide du Routard Infernal » côtoyait des textes issus de grands noms de la SFFF française, tels que Menolly, Justine Niogret, Anthelme Hauchecorne ou Alex Nikolavitch (ce dernier étant plus connu des fans de comics en sa qualité de traducteur)... Mes futures publications banaliseront quelque peu la chose, mais pour le débutant que j'étais encore au moment de cette parution ce n'était pas anodin.

Quatrième Époque – Sans Porthos ni Aramis

Calafia's Island

« Encore, Francisco ! Encore ! Raconte-moi un autre de tes voyages, je t'en prie... »

Un sourire de profond contentement se dessina sur le visage du marin espagnol. De sa main restée libre, il frotta l'épaisse barbe bouclée qu'il arborait depuis son départ de Séville – loin, très loin, dans le temps comme dans l'espace. Perdu en réflexions, il ne contrôlait plus les élans de son autre main, laquelle entreprenait l'exploration des courbes de la femme allongée à ses côtés.

« Mes voyages ? J'ai arpenté ce monde tant et tant que la nuit entière ne serait pas de trop pour te... »

— La nuit est à nous, Francisco. Souviens-toi que tu es ici en mon royaume. Sur l'île de Calafia, les heures s'écoulaient selon mon bon vouloir.

— Oui, ma reine. »

La peau de son amante, plus foncée que toutes les peaux vues, caressées, savourées en tout endroit des Amériques, émerveillait l'Espagnol. Il connaissait par cœur les récits des vieux loups de mer hantant les tavernes du port de Palos ; ces découvreurs des rivages africains prétendaient avoir séjourné parmi des hommes noirs comme du charbon, et aux yeux de qui un épiderme clair était signe de malédiction. Soit, il existait des Noirs en Afrique, les géographes antiques eux-mêmes en convenaient. Mais qui aurait imaginé rencontrer une reine d'ébène en terre américaine, sur cette île accessible à partir des côtes du Mexique ?

« La couleur de ta peau, de tes cheveux, de tes yeux, m'évoque celle du chocolat... Y as-tu déjà goûté ? »

— Non, jamais. Qu'est-ce que c'est ?

— Un breuvage sacré, tiré des fèves d'un arbre nommé cacao, auquel les Indiennes ajoutent un poivre appelé piment. En général, sa saveur déplaît aux Espagnols, mais son effet aphrodisiaque compense largement ce défaut. Cela m'y fait penser : je pourrais te narrer la conquête de la Grande Tenochtitlán, la merveilleuse capitale des empereurs Aztèques. J'y ai participé, il y a quelques années déjà, sous les ordres du capitaine Cortés...

— J'ai beau régner sur des hordes de filles, je sais ce qui excite les mâles : ce ne sera que batailles, violences, rivières de sang et montagnes de cadavres. Tes exploits se résument-ils à cela ? »

Dans les yeux bruns qui le fixaient avec une infinie tendresse, Francisco discerna ce qu'ils cherchaient à lui dissimuler. Une souveraine ne peut demeurer longtemps sur son trône sans commettre quelque péché ; les jalousies, les inimitiés, germent aisément dans le terreau fertile du pouvoir. Aussi comprit-il que son rôle n'était pas de remuer de mornes pensées. Calafia réclamait du rêve, une part de la vie aventureuse de son amant d'un soir. Elle-même, reine de légende pour d'innombrables navigateurs, ne demandait cette fois qu'à tenir le rôle d'une femme ordinaire dans les bras d'un homme hors du commun.

Elle frémit de plaisir lorsqu'une main audacieuse s'empara d'un sein, petite colline

au sommet de laquelle s'érigait une pointe sombre.

« Ce sillon me rappelle le passage étroit que nous empruntâmes, entre le Popocatepetl et l'Iztaccíhuatl, les deux volcans dominant la Grande Tenochtitlán. Nous étions transis de froid, affamés, exténués. Soudain, je me pris à crier avec mes camarades, un cri venu des profondeurs de mon âme meurtrie : la ville ! la ville ! Elle s'étendait devant nous tel un mirage dans le désert, bâtie au creux d'une vallée qui nous parut un jardin d'Éden, émergeant d'une végétation luxuriante. La splendide, l'irréelle Tenochtitlán ! Si tu avais vu ses temples dressés vers un astre plus lumineux que tous les soleils ibériques, ses marchés regorgeant de fruits et de fleurs que même la Sainte Bible ne mentionne pas, ses rues et ses canaux grouillant d'une foule de gens à moitié nus, plus libres que nous l'étions durant l'Âge d'Or !

— Ta voix en tremble d'émotion, mon beau conquistador. Cette découverte dut être prodigieuse.

— L'émotion de ce souvenir se mêle à d'autres tout aussi puissantes, ma reine. »

Il ne s'agissait pas de vile flatterie. S'il aurait été illusoire de parler d'amour, les sentiments éprouvés dans la couche royale étaient sans commune mesure avec ce à quoi il s'attendait en y pénétrant. Cette femme le fascinait. Tout en elle le charmait, l'envoûtait, d'une manière qu'il estimait irrémédiable. Satan lui aurait-il proposé une telle offre, il aurait volontiers échangé une éternité de tourments contre un mois sur l'île de Calafia.

« Au cours de tes voyages, reprit-elle sur un ton faussement réprobateur, tu as dû fréquenter de nombreuses femmes, de toutes nations, de toutes couleurs... »

Il se raidit d'un coup, agrippant sans s'en rendre compte le poignet de son amante, comme si celle-ci allait lui échapper. Que devait-il répondre à pareille interrogation ? Oui, il avait connu des femmes, certaines oubliées, d'autres encore bien vivantes dans son esprit. Ce furent d'abord les filles de joie de Palos, pour la plupart d'indigentes Morisques. Le jeune homme qu'il était alors en avait conservé une image idéalisée, qu'il savait à l'opposé d'une réalité terriblement sordide. Il avait ensuite appris l'amour entre les bras d'une robuste Sévillane, veuve d'un négociant en vins de Cuenca. S'en étaient suivies quelques paysannes naïves dont il n'avait sans doute jamais su le nom, des Castellanes aux manières affectées, de plantureuses Portugaises au fessier imposant, deux ou trois Galiciennes plus froides que la mer bordant leur pays... Puis il avait embarqué pour le Nouveau Monde – nouvelle existence, nouvelles expériences. La conquête du Mexique ne concernait pas uniquement des terres, mais des cœurs et des corps.

« La seule femme qui compte aujourd'hui, déclara-t-il, c'est toi, Calafia, ma reine.

— Réponse habile mais insuffisante. J'aimerais savoir comment sont les filles de la Grande Tenochtitlán, cette cité qui t'a tant ému. Leurs seins sont-ils aussi arrogants que leurs temples projetés vers le ciel ? Leurs hanches aussi larges que les canaux qu'elles parcourent à moitié nues ? Leur peau aussi dorée que le soleil généreux qui les gratifie de ses rayons sans discontinuer ? Leur sexe aussi délicieux que les fruits vendus sur leurs étals ?

— La splendide Tenochtitlán vaut autant pour elle-même que pour ses habitantes, en effet. Je pensais que nul plaisir d'amour n'égalerait celui que savent prodiguer les Indiennes. C'était avant d'avoir le bonheur de te rencontrer, ma reine. »

Calafia ronronna d'aise, chat sauvage ayant enfin trouvé son maître. Sur son île les hommes n'étaient pas les bienvenus, excepté en qualité d'éphémères reproducteurs. Avec ce marin débarqué d'un autre monde tout était différent. Lorsqu'elle sentait son souffle sur sa nuque, lorsque sa barbe blonde lui chatouillait les joues, elle se savait prête à prendre la mer avec lui pour le suivre dans ses odyssées, quitte à renoncer au

bénéfice de la couronne... Mais pour l'heure, il paraissait surtout décidé à explorer ce que toutes les sujettes de Calafia lui enviaient : son épaisse chevelure, incroyablement douce au toucher, et au cœur de laquelle il lui arrivait de piquer fleurs et bijoux.

« Tes cheveux ont l'odeur du bois exotique après la première averse du jour, lui susurra son amant. En y égarant mon nez, ma bouche, j'ai l'impression de m'enfoncer dans les forêts du Guatemala, impénétrables, intimidantes, mais irrésistiblement attirantes.

— J'ignore où se situe le Guatemala, admit la reine. En réalité, je ne connais rien que cette île. Plus le temps passe et plus je considère mon propre royaume comme une prison...

— Aucune geôle ne résiste à la force de l'imagination. Sens-tu l'extrémité de mes doigts à la racine de tes cheveux ?

— Oui. Ne t'arrête pas, c'est très agréable.

— Sache que ce ne sont plus mes doigts, mais cinq explorateurs, disons, aux ordres du capitaine Francisco l'Andalou. Ils ont pour mission de conquérir le plaisir de la reine Calafia, enfoui dans les profondeurs de la forêt guatémaltèque. Les en crois-tu capables ?

— Continue, nous verrons bien. »

Des souvenirs et de l'imaginaire du voyageur surgirent d'immenses plantes carnivores, des papillons de toutes tailles, des tigres, des panthères et des lions féroces, des serpents tapis dans l'ombre d'arbres aux branches enchevêtrées, ainsi que des nuées de perroquets arborant d'extravagants plumages. Par le récit de son amant, Calafia entendit leur chant, qui résonna à ses oreilles comme une musique oubliée. Il restait peu de volatiles dans son royaume. Ceux qui y avaient élu domicile étaient à présent réduits à l'état de parure, car les femmes de l'île, et en premier lieu leur reine, rivalisaient d'ingéniosité pour couvrir leur nudité de pagnes, de ceintures, de coiffes de plumes aux couleurs éclatantes.

« J'aime tellement les oiseaux, si tu savais, Francisco ! Outre ta beauté, ce qui m'a d'abord troublé chez toi, c'est ce collier... »

Elle désigna le pendentif d'émeraude que son amant portait autour du cou. Taillée en forme d'oiseau quetzal, la pierre était d'une pureté remarquable. Seul un artisan de grand talent avait pu donner naissance à une telle pièce de joaillerie.

L'Espagnol se fendit d'un large sourire tandis qu'il se défaisait d'un bijou qui ne l'avait plus quitté depuis la prise de Tenochtitlán.

« C'était un cadeau du capitaine Cortés, en récompense de services rendus. Auparavant il faisait partie du trésor de l'empereur Moctezuma, paraît-il. Si ce pendentif te plaît tant, c'est à mon tour de t'en faire don.

— Mais, Francisco...

— On ne discute pas. Considère ce présent comme une marque d'allégeance d'un pauvre marin à la plus magnifique des souveraines. Chez les Aztèques, l'émeraude représentait la semence céleste destinée à féconder le soleil. Elle était la pierre du dieu Quetzalcoatl, le Serpent à Plumes qui, comme l'Étoile du Matin, disparaît pour mieux réapparaître le lendemain. Ainsi je serai toujours auprès de toi, ma reine. »

Un baiser passionné, que chacun donna autant qu'il reçut, scella le pacte.

Alors les mains avides de Francisco s'agitèrent de nouveau. Quelles que fussent les consignes de leur capitaine, les cinq explorateurs ne s'attardèrent guère dans le labyrinthe de cheveux. Ils descendirent le long d'un cou délicat – le cou d'une reine, indéniablement ! – où perlaient quelques gouttes de sueur. L'atmosphère de la chambre royale était lourde, humide, pareille aux minutes précédant un orage. Cependant, un navigateur avisé sait affronter la tempête. Ses cinq explorateurs ne se

désunirent pas. Après le cou, ils épousèrent momentanément une épaule arrondie, puis s'attaquèrent aux flancs, manœuvre de diversion qui permit à la langue du conquérant de cueillir un téton sans se faire remarquer.

La respiration de Calafia devenait saccadée. Son attention, de plus en plus difficile à fixer, oscillait sans cesse entre l'émeraude qui rehaussait désormais la beauté de sa poitrine, et le corps, lui aussi luisant de sueur, de son amant. Elle dut serrer les dents pour ne pas lui offrir un cri qui aurait assuré son triomphe.

« Avons-nous enfin conquis le plaisir de Calafia ? s'enquit-il avec malice.

— Pas tout à fait. Poursuivez vos recherches, votre reine vous l'ordonne. »

Francisco n'eut pas besoin de se le faire répéter. Les cinq explorateurs non plus. Après la forêt de cheveux, ils en découvrirent une autre, qu'ils s'empressèrent de visiter. Moins épaisse, moins touffue, elle leur fit l'effet d'un bosquet planté au sommet d'un tendre monticule.

À Palos, en écoutant d'une oreille attentive les vieux loups de mer revenus d'Afrique, il se demandait à quoi ressemblait l'intimité des femmes noires. Avait-elle la couleur du chocolat ou, protégée du soleil brûlant, demeurait-elle aussi rose que celle des Espagnoles ? Jamais il n'avait osé poser la question. À cet instant, il obtint sa réponse.

Les dents de Calafia se desserrèrent. Le cri fut lâché.

« Partiras-tu avec moi, ma reine ? »

Les yeux mi-clos, les lèvres offertes aux baisers, elle ne put qu'ébaucher un murmure. Alors Francisco entra en elle.

« Ce sera, sans aucun doute, mon ultime voyage. »

Calafia's Island.

Les quatorze lettres d'or ne brillent plus que d'un éclat terne. Parmi les mille lueurs aguicheuses des nuits de Tijuana, l'enseigne matérialisant l'entrée de l'Île de Calafia passe tout à fait inaperçue. Les abords du bâtiment eux-mêmes sont anormalement tranquilles, loin de l'agitation régnant d'ordinaire sur ce quartier dédié à la fête et aux plaisirs. Hormis ce détail, rien ne laisse deviner que l'Île vient de perdre sa souveraine.

« Calafia Quinn. Citoyenne de l'état de Californie, USA. Âge indéterminé, peut-être autour de la quarantaine. Type afro-américain. Gérante de ce bouge. Vraisemblablement décédée des suites d'une overdose de méthamphétamine. »

L'officier Fuentes, de la Policía Federal, acquiesce sans tourner le regard vers son collègue. Le cadavre de cette femme le fascine. Pourtant, il en a vu d'autres – beaucoup trop, d'ailleurs – au cours d'une carrière qui l'aura mené dans les plus obscurs recoins de Ciudad Juarez, de Nuevo Laredo, puis de Tijuana. Les trois capitales mexicaines du crime ont endurci son cœur et anesthésié ses rêves, lui qui, jeune garçon élevé au bord de la mer de Cortés, ne songeait qu'à voguer sur les océans en compagnie de Christophe Colomb ou Vasco de Gama. Désormais, il gagne sa vie en traquant les éphémères papillons de nuit venus se griller les ailes le long de la frontière.

« Une saleté de junkie, comme toutes celles que l'on ramasse à la pelle sur les trottoirs de cet endroit pourri, poursuit l'officier Ortiz en faisant courir ses doigts sur les dorures du lit. Camée jusqu'à la moelle, la garce ! Et dire qu'après des années de débauche elle n'aura même pas eu un homme pour réchauffer ses derniers instants... »

Fuentes ne cherche pas à contredire le vieux briscard avec lequel il fait équipe. Calafia Quinn est morte seule, c'est une quasi-certitude : les témoignages des filles concordent avec l'absence de trace d'intrusion. Elle n'était entourée que de ses babioles en plaqué or, ses bijoux factices, ses parures de plumes, destinés à lui donner l'illusion de la royauté.

« Calafia était une reine légendaire, inventée au Moyen-Âge par un auteur espagnol. Son royaume fut recherché par les pionniers du Nouveau Monde, le genre d'idée fixe qui les portait également vers l'Eldorado ou les sept cités de Cibola. Elle aurait vécu à l'extrémité occidentale du continent américain, sur une île qui prit son nom : la Californie, le pays de Calafia.

— Tu divagues, Fuentes. La Californie n'a jamais été une île, que ce soit la nôtre ou celle des gringos d'Hollywood. Et cette femme n'a rien d'une reine, je t'assure. Reine d'un bordel minable de Tijuana, à la rigueur.

— Enlevons le corps, qu'on boucle cette affaire. Si je reste trop longtemps ici, je vais finir par m'imaginer n'importe quoi.

— Ah, l'imagination, le pire ennemi de l'enquêteur ! Je ne te ferai pas l'injure de te rappeler le principe du rasoir d'Occam, d'accord ? Abus de méthamphétamine, de mauvais alcool et de sexe tarifé, allez, on passe au suivant, baissez le rideau. »

Une fois de plus, l'officier Fuentes hoche la tête sans émettre de commentaire. Ortiz a raison d'invoquer le rasoir d'Occam : un enquêteur digne de ce nom ne doit jamais se laisser entraîner par des hypothèses séduisantes, mais fantaisistes, lorsqu'une évidence banale lui tend les bras. Calafia's Island était un bordel parmi d'autres, et la victime une insignifiante prostituée toxicomane. On passe au suivant. Baissez le rideau.

En abandonnant derrière lui le cadavre de Calafia Quinn, il ne peut toutefois contenir une invasion de questions. Il revoit un visage, non pas déformé par un rictus de mort, mais figé dans une expression d'intense bien-être, pour ne pas dire d'orgasme. Il songe au collier que portait la défunte, du toc, comme il l'avait d'abord cru, ou peut-être une authentique émeraude taillée en forme d'oiseau quetzal par des joailliers aztèques.

Enfin il devine, éternellement tracé sur les lèvres entrouvertes de la reine noire, un nom d'homme : Francisco, le marin qui l'aura entraînée dans son ultime voyage.

Si tous les rois de la terre

L'Empereur, juché sur un étalon à la robe claire, presque immaculée, semble bénir la foule des soldats à la manière d'un Christ martial.

La main droite levée et le poing gauche serré sur les rênes, quoique figés, pourraient aussi bien trembloter. Le sourire est celui d'un homme abattu cherchant à se donner une contenance. Le visage est blême, vidé de son sang par le combat qui vient de se dérouler. Je songe qu'il a au moins la chance d'être vivant, à l'inverse de ces rictus déjà à moitié couverts de neige, morts et mourants entremêlés, les membres tordus, torturés. Mes yeux se plissent, comme s'ils refusaient de croire à ce qu'ils voient : rouge sur blanc, chevaux bruns, uniformes verts des Russes et bleus des Français, beaucoup de gris surtout, comme le ciel d'un triste hiver prussien...

Si vainqueurs et vaincus se tiennent côte à côte, ce sont bel et bien ces derniers qui paraissent les plus impétueux. Avoir survécu au carnage, respirer l'air matinal au milieu des cadavres de leurs frères d'armes, leur donne ce supplément d'énergie qui les pousse à la prière, à la confiance, à l'espoir. Un cosaque s'agenouille pour presser contre son cœur les bottes du cavalier qui a précipité la chute de son pays ; derrière lui, un hussard lituanien fait acte d'allégeance à son nouveau seigneur. De ses lèvres gelées fusent des mots que l'on entendra résonner jusque dans les rues de Paris :

« Que l'on me guérisse et je te servirai fidèlement comme j'ai servi le Tsar Alexandre ! »

L'escorte de l'Empereur traite avec un dédain manifeste ces marques de servilité. Que sont-ils pourtant, sinon des molosses soumis au moindre caprice de leur maître ? Parmi eux je reconnais les maréchaux Berthier, Davout, Bessières, Soult, le général Caulaincourt également... Autant de personnages rencontrés en d'autres circonstances, bals, réceptions, dîners officiels, si éloignées de ces terres stériles où tant de braves ont achevé leur existence !

Et puis il y a ce guerrier barbu, l'air intrépide, un sabre à portée de main, une aigrette blanche hardiment plantée au sommet de son couvre-chef. Son cheval noir, en se cabrant, est le seul à oser barrer le chemin de l'Empereur. Sur la selle est tendue une peau d'ours brun, à la mode fruste des princes barbares du temps jadis. Ce maréchal d'Empire aux allures de Scythe, cet Attila quercynois, je le connais mieux que quiconque. Pour tout dire, plus d'un an après la bataille célébrée de la sorte par l'artiste, son sabre et sa peau d'ours ornent l'une des cheminées de mon palais, tandis que son aigrette blanche trône au-dessus de mon lit.

« Antoine-Jean Gros est définitivement un génie de la peinture », me souffle Henriette, ma dame d'honneur, me tirant ainsi de mes rêveries.

Autour de nous, des dizaines de petits groupes devisent plus ou moins bruyamment, échangeant points de vue, critiques et remarques vaniteuses au sujet des toiles aujourd'hui présentées. Chefs-d'œuvre et ratés manifestes se disputent l'attention des élites réunies pour l'occasion ; on discute des mérites respectifs de Ducis et de Prud'hon, de David et de Monsiau. Ce salon de 1808 restera-t-il dans les annales du Musée Napoléon ? J'avoue ne pas me soucier de ce genre de

considération, à l'inverse d'Henriette qui, devant mon mutisme, se sent contrainte d'entretenir la conversation :

« J'avais déjà apprécié ses *Pestiférés de Jaffa*, mais ce *Champ de bataille d'Eylau*, mon dieu ! Quel talent ! Ces corps disloqués, ces expressions, ce ciel gris... Toute l'horreur de la guerre est contenue dans cette œuvre. Et cette façon dont il a représenté le maréchal, votre époux...

— Pardonne-moi si je suis un peu rude, Henriette : je crains que tu ne connaisses pas grand-chose à ces horreurs dont tu parles avec tant d'enthousiasme. »

La jeune femme s'empourpre, à la fois touchée dans son amour-propre par ma remontrance et profondément gênée de m'avoir offensée. Je m'approche d'elle et pose une main amicale sur son épaule, un geste de familiarité que je regrette aussitôt. Sa chair est ferme, comme peut l'être celle d'une appétissante beauté de vingt-deux ans ; elle palpite d'un sang neuf, bouillonnant d'ardeur. Lorsque mes doigts renoncent au contact de sa peau, je sais qu'il est trop tard. Le désir est en moi. Il ne me quittera plus.

Afin de lutter contre le trouble qui m'envahit, je me jette à corps perdu dans la contemplation de la toile d'Antoine-Jean Gros. La bataille d'Eylau m'a souvent été narrée par ses principaux protagonistes, dans sa réalité la plus crue, dépourvue des ornements qu'affectionnent les peintres, les écrivains et les mémorialistes officiels. J'ouvre grand les yeux et l'esprit. Je peux entendre les gémissements des blessés, que le chirurgien Larrey aura toutes les peines du monde à ramener à la vie ; j'entends les ricanements des généraux, soulagés de s'en sortir indemnes en ne laissant que dix mille de leurs hommes derrière eux ; j'entends les soupirs agacés de l'Empereur, quand au milieu du charnier il déclare à ses aides de camp :

« Si tous les rois de la terre pouvaient contempler pareil spectacle, ils seraient moins avides de guerres et de conquêtes ! »

L'avidité... Voilà pourtant ce qui a poussé un jeune officier d'artillerie corse à se saisir du pouvoir en France, puis à franchir le Rhin, les Alpes, les Pyrénées, pour mettre au pas l'Europe entière. Besoin de reconnaissance ? De gloire ? De puissance ? Certes, mais pas seulement. La soif qui meut les bataillons impériaux est celle du sang, bien plus que pour toute autre armée au cours de l'Histoire.

Antoine-Jean Gros a suivi scrupuleusement les consignes venues d'en haut : il s'est bien gardé de peindre l'innommable. Son Berthier, son Davout, son Caulaincourt – et même son Murat, en dépit de son air belliqueux ! – sont de grandes figures nationales, au comportement exemplaire. Chaque visiteur du Musée Napoléon en conviendra aisément. Nul n'imaginerait ces fiers serviteurs de la nation à quatre pattes dans la neige comme des loups en quête de pitance, voraces, la bouche collée contre la peau tiède de leurs ennemis à l'agonie...

L'image de mon cher Joachim dans cette posture infamante m'a alors frappée de plein fouet. Je crois que c'est à cet instant précis que le sol a commencé à se dérober sous mes pieds.

Madrid était en flammes, Madrid était en sang. La capitale espagnole avait, en ce deuxième jour du mois de mai, décidé de se soulever contre l'occupant.

Le maréchal Murat se trouvait emporté au cœur de la tourmente. L'Empereur lui avait promis une campagne militaire aisée, une terre riche, une population soumise de bergers candides. En prenant la tête des forces françaises dans la péninsule, jamais il ne s'était imaginé faire face à pareilles difficultés. Ce qui s'annonçait au départ

comme une promenade de santé sous un soleil généreux tournait au désastre. Les Madrilènes avaient pris les armes et lutté avec l'énergie du désespoir, de l'aube au crépuscule, au nom du roi Ferdinand que l'Empereur souhaitait déposer au profit de son frère Joseph. Les bergers candides – en réalité des boutiquiers, des artisans, des domestiques, quelques prêtres, des femmes et des enfants aussi – s'étaient révélés des adversaires coriaces. Dans les ruelles étroites de la ville, le couteau de boucher suppléait avantageusement le sabre de cavalerie, et l'antique escopette le fusil à baïonnette le plus perfectionné. La meilleure armée du monde avait subi de nombreuses pertes, bien trop nombreuses au vu du déséquilibre des forces.

En ces heures tragiques, cependant, le maréchal ne pensait à rien d'autre qu'à sa chère Caroline. Elle n'avait cessé de le hanter tout au long de la journée, tandis qu'il transmettait des ordres frénétiques à ses aides de camp. La rébellion désormais étouffée, il continuait de voir les traits de son épouse sur ceux d'une jolie Espagnole tombée durant les combats de la Puerta del Sol. Même visage rond, même nez, même arc des sourcils... L'émotion qui le saisit n'avait aucun lien avec la vision d'horreur offerte par la ville moribonde. Il fallait davantage qu'une place jonchée de cadavres pour troubler un maréchal d'Empire.

Murat inspira fortement. Les odeurs qui lui montèrent aux narines le ramenèrent devant la façade crasseuse de la boucherie du vieux Grégoire, à Cahors, tout près du Collège Royal. Il n'avait que dix ou onze ans, et déjà la vue du sang, des chairs mortes, des viscères, le fascinait. Son père aubergiste voulait faire de lui un prêtre ; chez le jeune Joachim, l'épée prit finalement l'ascendant sur le goupillon.

« Marbot, vous me nettoierez tout cela, décréta-t-il d'une voix sans timbre. Je veux que l'aurore du 3 mai se lève sur un pays pacifié et qu'on oublie ces sinistres escarmouches. Est-ce clair ? »

Le capitaine acquiesça, tout en sachant que la volonté de son supérieur ne pourrait être accomplie. Murat lui-même était loin d'être dupe : les affrontements du jour n'avaient rien d'anodin. C'était bel et bien une guerre sans merci que le peuple ibérique venait de déclarer à l'Empire. Et l'avidité du maréchal en était en grande partie responsable...

À chaque foulée ses bottes de cavalerie s'enfonçaient dans un amas spongieux de corps, Français et Espagnols qui, après s'être haïs de toutes leurs forces, se trouvaient enlacés tels de macabres amants. Ici des casques au cimier imposant et des chevaux superbement harnachés révélaient la présence de dragons de l'Impératrice ; là des guerriers enturbannés, vêtus d'amples pantalons multicolores, le poing encore crispé sur une épée ornée de motifs orientaux, rappelaient que les mercenaires mamelouks avaient mené la charge. Voir ces troupes d'élite étendues au milieu de civils déguenillés portant fourches et coutelas donnait une idée de la singularité de l'empoignade. Lui revinrent alors en mémoire d'autres tueries auxquelles il participa naguère, dans un passé qui lui parut infiniment lointain : Aboukir, Marengo, Austerlitz, Iéna, et la pire d'entre elles, Eylau...

« Si tous les rois de la terre pouvaient contempler pareil spectacle... », murmura-t-il, les paupières mi-closes.

Le craquement d'une cage thoracique se brisant sous le pas lourd d'un soldat le fit se retourner. Cinq grenadiers de la Garde Impériale le suivaient de près, marionnettes ridicules dans leur uniforme tricolore. Le rouge monta aux joues du maréchal.

« Les ordres transmis au capitaine Marbot valent également pour vous. Je souhaiterais qu'on me laisse seul, je vous prie. Allez, exécution ! »

Ces soldats ne s'étaient pas hissés à une telle position en discutant les consignes, aussi se retirèrent-ils sans un mot. D'ailleurs ils savaient parfaitement pourquoi le

beau-frère de l'Empereur était pris d'un besoin soudain de solitude. Les bruits les plus étranges circulaient parmi la piétaille ; de manière générale, leur étrangeté s'avérait bien en dessous de la réalité.

Murat jeta un regard furtif aux alentours pour s'assurer qu'il n'était pas observé, hormis par des morts et des agonisants. Au pied de la fontaine de la Mariblanca, il avisa un dragon qui, écrasé sous le poids de sa monture, suffoquait en attendant l'ultime délivrance. Le jeune homme, avec ses épais favoris et ses longues boucles brunes, lui apparut comme un reflet de lui-même, ou plus exactement de ce qu'il fut. Le maréchal s'approcha à pas de loup. Son cœur se mit à tambouriner plus fort dans sa poitrine, lui remémorant les terribles canonnades du parc de Monteleón. Il détestait la sensation qui l'étreignit alors. Pourtant il ne vivait plus que pour elle. S'enivrer de sang le faisait exulter et le révoltait tout à la fois. Depuis maintenant huit ans, son âme demeurée pure luttait avec âpreté contre les élans contre-nature de son corps avili ; cette nuit-là, ceux-ci l'emporteraient, comme souvent.

« Pardonne-moi, mon frère », chuchota le maréchal à l'oreille du dragon, avant que ses mâchoires – des mâchoires de fauve, de prédateur, mais certainement pas d'homme ! – ne se referment sur l'infortuné afin d'absorber ce qui lui restait de vie.

Joachim Murat était un ambitieux. Et Joachim Murat, à l'image de tant d'ambitieux, était l'esclave de ses passions. La première d'entre elles avait été Caroline Bonaparte.

En épousant la sœur cadette de celui qui, à l'époque, n'était pas encore l'Empereur mais déjà le Premier Consul de la République, l'officier de trente-deux ans voyait sa carrière s'envoler vers des sommets inespérés. Commandant de la garde consulaire, proconsul d'Italie, gouverneur militaire de Paris, Grand Amiral de France, prince impérial, grand-duc de Berg et de Clèves, on lui promettait pour la fin de l'année, comme si tant d'honneurs ne pouvaient contenter un seul individu, le prestigieux trône de Naples. Sur le moment, le sacrifice consenti lui parut bien modeste. Berthier, Soult, Davout, parmi d'autres fidèles de la famille Bonaparte, s'y plièrent eux aussi de bonne grâce. La reconnaissance ! La gloire ! La puissance ! Et que dire de l'immortalité ! Tout leur était offert, pourvu qu'eux-mêmes s'offrent à l'Empereur. Qu'importait de s'abaisser au rang de bête, si cela leur permettait de s'élever à celui de demi-dieu ?

Son ouïe incroyablement fine discerna un léger mouvement dans son dos. Cette fois ce n'étaient pas ses grenadiers pataugeant dans la mort comme dans une mare ou glissant, trahis par leur balourdise, sur les tripes d'un cheval éventré ; la respiration qu'il perçut était bien trop faible pour être celle d'un soldat en pleine possession de ses moyens. Murat s'immobilisa, tel un chat ayant repéré un rongeur. Le corps désormais inerte du dragon ne le mettait guère plus en appétit qu'une statue de cire. Il revint sur ses pas, lentement, comme si la jolie Espagnole et lui disposaient de tout le temps du monde. C'était vrai dans le cas du maréchal : nul ne risquerait un orteil sur les pavés de la Puerta del Sol tant qu'il ne l'aurait pas autorisé. Celle qu'il avait d'abord crue morte, en revanche, ne pouvait espérer mieux qu'un court répit avant d'être avalée par le néant.

La pauvre femme n'était en rien le portrait de Caroline, il s'en rendait compte à présent. Un visage de paysanne aux traits grossiers, rendu grisâtre par la poudre des fusils, des dents perdues au combat ou au cours d'une existence faite de privations, un châle et une robe de veuve en lambeaux... Murat se pencha néanmoins sur elle comme il se serait penché sur sa chère épouse. Caroline songeait-elle à lui, d'ailleurs, dans le confort de son palais parisien ? Se le figurait-elle en prince guerrier, magnifique dans son dolman blanc de hussard, ou le voyait-elle en charognard

nocturne fouillant les immondices, à genoux, voûté, méprisable ?

« Bouffe-moi maintenant, qu'on en finisse. »

Le maréchal demeura la bouche ouverte, paralysé par la surprise. L'Espagnole n'était pas censée lui parler au moment fatidique ! Une agonisante n'avait pas d'ordres à donner au beau-frère de l'Empereur !

« Je sais quel monstre tu es, Murat. Tue-moi. Saigne-moi. Et profite-en bien, car jamais tu ne feras de même à mon pays. »

Il envisagea de lui répondre. Mais que dire ? Qu'il aurait pu respecter davantage le roi Ferdinand, se comporter en allié plutôt qu'en envahisseur, prêter une oreille attentive aux doléances du peuple ibérique ? Oui, il aurait pu. France et Espagne avaient tout intérêt à conserver des liens d'amitié. En cela, les Madrilènes n'avaient fait que réagir à la manière d'un amoureux bafoué, sans mesure. L'appel du sang avait été le plus fort, d'un côté comme de l'autre.

Sur la colline du Príncipe Pío, on continuait d'abattre froidement les insurgés faits prisonniers, des tirs lointains l'attestaient. L'ordonnateur de la répression sentit un frisson le parcourir. Était-ce ainsi qu'il concourrait à la grandeur de la France ? En fusillant des cordonniers, en dévorant des veuves ? Un torrent de bile monta à sa bouche. Tandis qu'il mordait la chair de la mourante, Murat se força à penser à son épouse. Cela ne fit qu'accroître son dégoût. Aboukir, Marengo, Austerlitz, Iéna, Eylau, et maintenant Madrid...

Le maréchal maudit pria intérieurement pour que cette folie s'arrête ; nul ne l'entendrait, pas même sa victime qui, déjà, avait préféré une mort digne à une existence infâme.

Je reprends mes esprits dans un endroit qui m'est familier, bien plus en tout cas que les froides galeries du Musée Napoléon.

La berline me ramène chez moi. Je le comprends en voyant défiler, par la fenêtre entrouverte, les quais de la Seine. La nuit est tombée sur Paris. Une pluie fine rend les pavés glissants au point de pousser le cocher à la plus extrême prudence. Je le soupçonne également de mener son attelage de façon à ne pas trop balloter une femme au cœur fragile, capable de défaillir devant une peinture de guerre...

Les brumes ne se sont pas encore tout à fait dissipées, et déjà je songe à l'Espagne. Quel temps fait-il à Madrid ? Comment se porte l'armée française ? Et surtout, que devient Joachim ? Je me le représente en triomphateur, portant haut au pays du Cid et des conquistadors les aigles glorieuses de la famille Bonaparte. Je l'imagine amenant les lumières de la civilisation moderne sur des terres depuis longtemps plongées dans les ténèbres. Puis il m'apparaît sur son cheval noir, au milieu d'une foule dont j'ignore si elle est composée d'alliés ou d'ennemis. Mon tendre époux est grand dans sa fureur, sabrant, jurant, piétinant indistinctement, centaure dont rien ne pourra calmer l'instinct de sauvagerie.

L'expédition ibérique est la sœur jumelle des précédentes campagnes napoléoniennes : cruelle, meurtrière, mais victorieuse... Tel est le sentiment qui m'étreint et me rassure jusqu'à ce que mes doigts, au cours de leur errance sur la banquette de velours, se posent sur un épiderme glacé. Je sursaute. Cette fois je cesse de tâtonner dans le brouillard : la réalité me heurte avec violence, sous la forme d'un corps figé assis à ma droite. Je refuse d'abord de reconnaître ce sinistre passager, avant de rendre les armes face à l'évidence. Un cri se fraye difficilement un chemin par ma gorge nouée. Ma bouche a le goût du sang – de son sang, je le comprends

d'instinct.

Henriette est belle jusque dans la mort. Son teint naturellement clair n'a pas encore viré au glauque propre aux cadavres. Le corsage de sa robe indigo, déchiré à hauteur d'épaule, témoigne d'un instant de lutte. Comment ai-je eu la force de maîtriser ma victime ? Je ne suis pourtant qu'une frêle créature, incapable en apparence de commettre le moindre mal ! La marque d'une mâchoire puissante sur le cou de la défunte prouve pourtant le contraire.

« Ma pauvre Henriette, qu'ai-je fait... »

Je ne suis, hélas ! guère surprise par cet acte innommable. Chacun sait que dans l'entourage de la grande-duchesse de Berg et de Clèves, domestiques et dames d'honneur ont une fâcheuse tendance à disparaître de manière mystérieuse. On évoque un destin capricieux, un complot anglais, ou que sais-je encore ! Qui oserait prétendre que la sœur de l'Empereur, dans d'incontrôlables accès de démence, se repaît du sang de jeunes femmes innocentes ?

Nul besoin d'avoir vu le carnage d'Eylau pour être saisi d'effroi : dans ma luxueuse berline, havre de paix et de sécurité, j'ai mon propre champ de bataille. L'ignominie est la même, qu'on ait tué des milliers de soldats ou une dame d'honneur.

Je lis des reproches dans les yeux révoltés de la malheureuse qui fut ma confidente ; ils ne diffèrent guère des injures reçues par le maréchal Murat aux quatre coins de l'Europe. Oui, je suis une tueuse. Chacun de mes crocs vaut un sabre de cavalerie, chacune de mes griffes une baïonnette. Je suis née Bonaparte ; y a-t-il besoin d'autre explication ?

« Si tous les rois de la terre... »

Ces mots s'achèvent en murmure. Je ne peux me mentir. Qui sont ces rois, sinon ma toute-puissante famille ? Napoléon ambitionne de s'asseoir sur le trône du monde. Louis règne en Hollande, Jérôme en Westphalie. L'Espagne est promise à Joseph et Naples à moi-même. À cette insatiable fratrie s'ajoute la cohorte de maréchaux d'Empire qui, liés à nous par un odieux pacte de sang, sèmeront mort et destruction jusqu'à obtenir leur propre couronne, qu'elle soit de lauriers ou d'or...

Je lance à Henriette un dernier regard empli de compassion. Dès demain elle sera oubliée, immédiatement remplacée par une nouvelle dame d'honneur, aussi jeune, aussi belle, à la chair aussi ferme que la sienne. Pour moi rien n'aura changé ; en moi rien n'aura changé, hélas ! Car mon frère l'Empereur s'est trompé : les rois de la terre auront beau contempler un spectacle d'horreur et de carnage, ils seront toujours autant avides de guerres, de conquêtes et, surtout, de sang. Ainsi nous sommes, ainsi nous demeurerons.

Tel est notre fardeau.

Boire l'éternel oubli

Le vieux Démétrios, pourtant censé être mon guide dans ces montagnes que je parcours pour la première fois, semble éprouver quelque difficulté à suivre le rythme infernal que je lui impose.

Dans mon dos, je l'entends renâcler comme un cheval rétif, souffler comme Borée ; en son impénétrable patois grec, je le devine proférer à mon rencontre des imprécations qui, traduites mot à mot, feraient certainement rougir les élégantes des salons littéraires parisiens. Je trouve pourtant le moyen d'accélérer le pas, sans égard pour le malheureux. Les cailloux qui encombrant le sentier lacèrent le cuir fatigué de mes bottes. Mon chapeau de toile est trempé de sueur. Ma chemise a adopté la teinte grisâtre caractéristique du vêtement trop porté sur des routes poussiéreuses. Car j'en ai vu, des routes, depuis mon arrivée sur le sol hellène ! Des hameaux désertés et des champs fertiles, également, des ports populeux et des landes désolées et, bien sûr, d'innombrables vestiges d'un passé glorieux, immortel...

« Monsieur marche trop vite. Monsieur manque la beauté du paysage. Monsieur devrait s'arrêter un instant. »

Je me retourne pour décocher un sourire narquois à mon guide. Je sais que s'il me propose d'admirer le panorama, c'est moins pour me donner l'occasion de noircir des pages de descriptions dans mon carnet de notes que pour lui permettre de reprendre sa respiration et, peut-être, partager avec moi une lampée d'eau-de-vie salutaire. Cependant, la vision qui s'offre à nous vaut effectivement la pause que je finis, magnanime, par lui octroyer.

Dans la vallée s'étend la bourgade de Lébadée, point de départ de notre expédition du jour. Elle est l'une des grandes villes de l'ancienne Béotie, une place commerciale assez importante pour avoir supplanté la prestigieuse Thèbes, ainsi qu'un relais vital de l'administration turque dans la région. Telles sont du moins les quelques informations que m'a livrées Démétrios, sous la forme douteuse d'une leçon bien apprise. Dans les faits, Lébadée me donne l'impression d'un village des Apennins plus que d'un chef-lieu de sandjak ottoman. Le carillon d'une lointaine église me rappelle que nous ne sommes en terre d'islam que de manière théorique. Mais sommes-nous pour autant en terre chrétienne ? Ici les croyances traditionnelles des anciens ont plié mais jamais n'ont rompu devant l'avancée des monothéismes modernes. Les troupeaux de moutons et les chèvres solitaires que nous croisons à intervalles réguliers semblent voués à verser leur sang sur quelque autel antique. L'oracle de Trophonios, dont la demeure se dresse encore aujourd'hui dans ces montagnes, plane toujours telle une brume tenace sur les environs de Lébadée. Mon guide lui-même, avec son épaisse barbe blanche, son bonnet phrygien et sa tunique rapiécée, n'est-il point une image actuelle d'Euphorbos, ce berger attique qui sauva Œdipe enfant ?

« Cette halte est terminée, lancé-je à Démétrios sans le regarder. Reprenons. Je sens que nous approchons du but. »

Laissant définitivement la ville derrière moi, je retrouve sans forcer mon allure

empressée. Le but ? Quel est-il, au fait ? Moi, jeune homme de souche aristocratique, j'ai fui la France et la dictature d'un arriviste corse pour trouver en Grèce paix, sagesse, connaissance ; la vie, en somme. Quoi d'autre ? Me l'avouerai-je seulement ? Ce n'est point par pur hasard que mes pas m'ont mené en Béotie. Les merveilles architecturales et artistiques d'Athènes ou de Corinthe attendront : ce que je cherche ici vaut plus que toutes les acropoles, plus que tous les chefs-d'œuvre de Phidias...

Je perçois le souffle de Démétrios de moins en moins distinctement. Inutile de me retourner pour savoir qu'il perd du terrain à chacune de mes foulées. De même, j'entends désormais avec difficulté les cloches qui, il y a peu encore, célébraient bruyamment l'office à travers toute la montagne. C'est à présent mon sang bouillonnant que j'entends cogner contre mes tempes. Bien sûr, la raison voudrait que je m'arrête, au moins pour boire une gorgée d'eau. Mais je poursuis. Je suis bientôt arrivé, je le sais.

Le lac, enfin. Sans l'avoir jamais vu auparavant, je reconnais ses eaux fangeuses, presque noires, les roseaux qui l'encombrent, les bosquets d'arbrisseaux qui l'encerclent. Je suis un instant tenté de fouiller mon havresac à la recherche de mes guides de papier : les Pausanias, les Strabon, les Virgile. À quoi bon m'en remettre à ces voix depuis longtemps éteintes ? Je vois ce que Pausanias, Strabon, Virgile et tant d'autres grands auteurs antiques n'ont vu qu'en imagination. Mes bottes s'enfoncent dans une boue collante. Mon chapeau de toile s'est envolé mais, dans la fraîcheur du bois de pins dans lequel je pénètre, il ne me manquera guère. Ma chemise s'accroche aux branches de ronces voraces ; ma peau aussi.

Démétrios a définitivement perdu ma trace. Le carillon s'est tu pour de bon. Quelques gouttes de mon sang abreuvant le sol. J'ai terriblement soif. Ensuite...

La jeune fille, dans un geste machinal, repoussa sa longue tresse par-delà son épaule. Rien ne devait entraver ses mouvements. Rien ne devait la gêner dans l'accomplissement de sa tâche.

Ses pieds nus frémirent à peine lorsqu'ils plongèrent dans l'eau froide. Elle s'agenouilla en fermant les paupières, comme si elle rendait grâce aux divinités du fleuve, quelles qu'elles fussent. La jarre avala le précieux liquide avec grand appétit. Le temps d'une respiration, et déjà la jeune fille tournait le dos au fleuve ; une jarre pleine sur l'épaule, elle se dirigea à petits pas vers le bois de pins qu'un sentier sinueux parcourait.

C'est là que l'étranger la rencontra.

Son premier réflexe fut d'esquisser un demi-tour : cet individu n'était pas censé se trouver sur son chemin, elle seule pouvait s'être fourvoyée. Elle avait pourtant arpenté ce sentier si souvent, sans jamais s'écarter de la voie tracée pour elle...

« Veuillez m'excuser, mademoiselle. Je ne souhaite en aucun cas vous importuner. »

La voix de l'intrus incita la jeune fille à avancer dans sa direction. Elle perçut dans son intonation une douceur, une aménité, qui la rassura d'emblée. Quant à ce fort accent, aussi insolite que séduisant... Cet homme n'était assurément pas Grec, ce que confirmait son accoutrement pour le moins fantaisiste. Que faisait un étranger – un barbare ! – par ici, dans ce bois que nul ne visitait jamais, hormis la jeune fille et ses sœurs ?

« Seriez-vous égaré, mon ami ? »

Elle avait prononcé ces mots sans réfléchir, en affichant une assurance qu'elle

n'éprouvait guère. Signe de son trouble, la jarre qu'elle portait sur l'épaule vacilla, manquant rendre à la nature son précieux contenu. Heureusement, elle se rattrapa à temps. Comme toutes les porteuses d'eau, elle se faisait fort de mener sa tâche à bien sans gâcher une seule goutte. Elle n'aurait pu se permettre pareille négligence.

Dans un grec hésitant, l'étranger lui répondit que, non, il n'était pas perdu à proprement parler, puisqu'il ne se rendait nulle part en particulier. Il visitait la région, qu'il gratifia de jolis compliments relatifs à sa beauté – du moins son interlocutrice le comprit-elle ainsi ; mais peut-être fit-il plutôt référence par des périphrases maladroites à ce qu'elle-même lui inspirait ?

Ils continuèrent à deviser en marchant, échangeant les banalités de deux inconnus avides de se découvrir l'un l'autre. Qui était-il ? D'où venait-il ? De Paris, répliqua-t-il avec une fierté soudaine. Il fut d'autant plus désappointé en réalisant que la jeune fille entendait pour la première fois de son existence le nom de cette ville, qu'il avait pourtant cru illustre jusque chez les Peaux-Rouges ou les empereurs mandchous. Les jeunes Français rêvaient d'Athènes, les jeunes Grecs ne rêvaient-ils point de Paris ? Pas cette modeste porteuse d'eau, de toute évidence.

« Voulez-vous dire Pâris, fit-elle après une courte réflexion, comme ce prince qui enleva la belle Hélène de Sparte ? Seriez-vous originaire de Troie, mon ami ?

— D'un peu plus loin que Troie, à dire vrai. Mais cela importe peu. Si vous ignorez tout de la France, alors vous ignorez l'infamie de la Révolution, la Terreur jacobine, la tyrannie de Bonaparte, heureuse enfant ! »

La jeune fille hocha la tête sans comprendre. Ce Troyen qui ne venait pas tout à fait de Troie lui apparaissait nimbé d'un halo de mystère, et ce n'était pas pour lui déplaire. Il se présentait si peu d'occasions de croiser des gens intéressants ! Bien sûr, elle avait ses sœurs, mais cela ne valait pas un charmant inconnu inexplicablement surgi d'un royaume lointain !

« Je m'appelle Erato, déclara-t-elle dans un timide sourire. Je suis née à Argos. C'est une grande et fameuse cité, vous la connaissez certainement, au moins de réputation. »

Pour toute réponse, l'étranger s'approcha d'elle et, tendant les bras vers la jarre, dit :

« Votre fardeau m'a l'air très lourd. Laissez-moi vous aider à le porter. »

Ses intentions étaient pures, évidemment. À aucun moment il ne chercha à l'humilier ou à étendre son empire sur elle, Erato en était consciente ; pourtant elle s'écarta brusquement de cet étranger si serviable et se mit à trembler de tous ses membres. Eût-il tenté de la frapper ou de la violenter qu'elle ne se serait sentie plus mal.

« Je suis navré, je...

— Vous n'y êtes pour rien, mon ami. Vous ne savez pas. Cette jarre, cette eau... Je dois... Pardonnez-moi. Adieu. J'ai eu grand plaisir à discuter avec vous. »

Quelle singulière personne ! Quel comportement curieux ! L'étranger en resta sans voix et, dans un premier temps, demeura figé sur place, incapable d'emboîter le pas de la jeune fille. Quand enfin il put crier son nom, elle se trouvait déjà loin. À travers les sombres ramures des pins on discernait tout juste le lent balancement de sa jarre, sa précieuse jarre que pour rien au monde elle n'aurait confiée à quiconque – pas même à une mère, un époux, un frère, si seulement elle en avait eu.

« Erato ! s'époumona l'étranger. Erato ! Êtes-vous seule ici ? Avez-vous des amis, une famille ? Je vous en prie, parlez-moi de vous, dites-moi qui vous êtes ! »

En s'élançant à la poursuite de cette mystérieuse créature qui le fascinait tant, il s'interrogea : ne serait-elle point de la race des nymphes, attachée à ce lieu comme

une naïade à sa source ou une oréade à sa grotte ? Car d'un esprit de la nature elle avait, en effet, la beauté plastique et les charmes indicibles, mais aussi l'humeur farouche. L'étranger connaissait ses classiques : Écho désespérément amoureuse de Narcisse, Praxithée épousant un roi d'Athènes, Égérie se dévouant à son amant Numa Pompilius, le devin Tirésias naissant d'un jeune berger et de la belle Chariclo... De tout temps les immortelles avaient frayed avec les mortels, à qui elles apportaient, selon les cas, sagesse ou folie, trépas ou descendance. Erato et René, héros d'un nouveau mythe voué à défier les siècles... Et pourquoi pas ?

Désormais, notre homme courait presque, uniquement gêné dans sa progression par les arbustes empiétant sur le sentier et les pierres qui y affleuraient. Il perdit de vue Erato puis, au détour d'un bosquet, finit par la rattraper. Il l'appela de toutes ses forces. La jeune fille se retourna. Mais en dépit de sa longue chevelure brune nouée en tresse, de la perfection de ses traits, de la jarre qu'elle portait sur l'épaule, il dut convenir que ce n'était pas Erato. Une sœur, peut-être ? Ses lectures faisaient dire à l'étranger que les nymphes vivaient souvent en groupe et qu'elles avaient, en général, une abondante parentèle. Que sa jolie porteuse d'eau de Béotie fréquente les mêmes chemins forestiers qu'une ou deux de ses sœurs n'avait donc rien qui puisse le surprendre...

En revanche, il ne s'attendait absolument pas à la vision qui s'offrit à lui au sortir du bois de pins : dans une prairie piquetée de minuscules fleurs jaunes et de blancs asphodèles, une nuée de jeunes filles progressaient à petits pas, soigneusement alignées les unes derrière les autres, en direction d'un immense vase de bronze sculpté dans lequel elles s'en allaient vider le contenu de leur jarre. Rien ne frappa davantage l'étranger que l'impression de profonde lassitude que dégageait chacune de ces porteuses d'eau. Leurs mouvements étaient mécaniques, leur posture hiératique, leur visage fermé ; des automates ne se seraient pas comportés différemment, des spectres n'auraient pas montré moins de vitalité. Parmi ces malheureuses anonymes, l'intrus reconnut Erato – son Erato. Était-ce l'effet des sentiments qu'elle lui inspirait ? Il lui trouva les joues plus roses, le teint plus lumineux qu'à ses compagnes d'infortune. Ce fut néanmoins avec une lassitude identique qu'elle déposa son offrande liquide au creux du vase de bronze, avant de poursuivre son chemin, sans jeter un regard autour d'elle. Qu'y avait-il à voir ? Elle connaissait par cœur ce morne paysage. Et un captif admire-t-il les barreaux de sa cage ?

Captives, tel était leur lamentable état, l'étranger le comprenait désormais. Il eut d'abord du mal à admettre cette terrible vérité. Et pourtant... Quarante-neuf princesses d'Argos à marier... Quarante-neuf trahisons lors d'une nuit de noces sanglante... Quarante-neuf condamnations à une tâche aussi rébarbative qu'absurde, aussi cruelle que désespérante, pour l'éternité...

« Erato, fille de Danaos ! » s'exclama l'étranger qui reprit sa course à la suite de la jeune fille.

Celle-ci s'était de nouveau enfoncée dans le bois de pins, mais par un autre sentier. Son poursuivant prit soin de demeurer discret afin de ne pas l'effaroucher. Autour d'eux, la nature elle-même semblait retenir son souffle dans l'attente du dénouement : pas un chant d'oiseau, pas un bruissement de feuilles, pas un craquement de branches, ne vint briser le silence. Hors du monde, hors du temps, tel serait apparu ce petit bout de Grèce à un observateur attentif ; engagé malgré lui dans un dédale de sensations inconnues, l'étranger eut-il le loisir de se livrer à pareilles réflexions ?

Lorsque la porteuse d'eau parvint au bord du fleuve, son poursuivant osa enfin l'approcher. En lui posant sur l'épaule une main affectueuse, il lui dit sur un ton qu'il voulait rassurant :

« Je sais qui vous êtes, Erato, fille de Danaos, et quel implacable décret de l'Olympe vous retient ici, vos sœurs et vous. »

La jeune fille, qui déjà s'était penchée vers l'onde grise pour remplir sa jarre, opposa à l'homme un regard où se lisait une infinie détresse. Un flot de larmes amères monta à ses paupières ; elle ne chercha pas à le réfréner.

« J'ignore comment vous avez entendu parler de nous et de notre châtiment, rétorqua-t-elle avec des trémolos dans la voix. Mais quoi qu'il en soit, vous ne pouvez rien faire pour nous venir en aide. Cela reviendrait à aller à l'encontre de la volonté des dieux. Vous n'êtes qu'un simple mortel, je présume ? »

L'étranger hocha la tête, non sans un pincement au cœur. Il aurait tant voulu pouvoir répondre par la négative ! Qu'il eut en lui la force d'Héraclès, la ruse d'Hermès, et alors...

« Il doit être possible de vous libérer de vos chaînes, affirma-t-il sans trop y croire lui-même. Vous avez commis une faute grave, pire, un abominable crime... Mais n'existe-t-il vraiment aucun moyen de vous amender ? Vous faudra-t-il remplir ce maudit vase sans fond jusqu'à ce que la mort vienne enfin vous cueillir ?

— La mort ! Si seulement elle daignait vouloir de nous ! Mais les portes du sombre royaume d'Hadès sont, hélas ! fermées à mes sœurs et à moi, et nul ne changera rien à cela. »

Le temps d'une respiration, et déjà la Danaïde tournait le dos au fleuve, ainsi qu'à son interlocuteur à qui elle signifiait de cette manière la fin de leur conversation. Sa jarre pleine sur l'épaule, elle se dirigea à grandes enjambées vers la solitude du bois de pins.

En mettant un peu d'ordre parmi ses pensées, l'étranger songea à la question de l'immortalité, et crut se souvenir que sa présence en ces lieux avait un lien avec la folle quête d'une vie éternelle. Il était encore jeune, une trentaine d'années tout au plus et, en se montrant optimiste, il s'imaginait s'attarder sur cette terre encore quatre bonnes décennies. Avant le terme fatal, il aurait tout le temps de léguer quelque récit ou poème à la postérité, voire d'obtenir une charge honorable en cas de retour d'un gouvernement légitime en France. Mais devait-il se satisfaire de si peu ? Que ne pourrait-il accomplir en dix siècles, en dix millénaires, si la possibilité lui en était offerte ! Sans craindre l'interruption de son œuvre par le fil d'une faux inflexible, il ne connaîtrait aucune limite, aucune entrave ! L'éternité ! L'humanité a-t-elle jamais souhaité quelque chose plus ardemment ?

La mort... Si seulement elle daignait vouloir de nous...

Le visage de l'étranger s'assombrit tandis qu'il voyait disparaître Erato, sa tresse brune et sa lourde jarre pleine d'eau. Qu'accomplirait la princesse d'Argos au cours de ces dix prochains siècles, de ces dix prochains millénaires ? Rien de plus, rien de moins que cette tâche accablante que les quarante-neuf sœurs maudites par les dieux remplissaient depuis l'aube des temps mythologiques.

Nul ne changera rien à cela...

Il fut tenté de rejoindre une fois de plus la Danaïde, comme son cœur l'y poussait. De nouveau il lui aurait proposé de l'aider à porter sa jarre ; non plus comme un service ponctuel que l'on rend, désintéressé, à une belle et mystérieuse inconnue, mais comme un engagement à long terme, une volonté de partager avec une personne aimée les peines de ce monde. En liant son destin au sien, qui sait, peut-être aurait-il touché du doigt cette immortalité à laquelle il rêvait ? Son regard, pourtant, dévia du bois de pins et de son sentier vers le fleuve aux eaux dormantes, sur les berges duquel il se tenait. La soif le tirait mais, envoûté par la princesse d'Argos, il en avait oublié ses lèvres sèches, sa langue lourde, sa gorge en feu. Désormais les eaux grises

l'appelaient avec insistance, comme elles avaient appelé la jarre d'Erato. L'étranger se pencha sur elles. Boire ! Boire à longs traits, boire sans se soucier de rien d'autre ! Perdre la notion du temps, perdre la mémoire, perdre connaissance ! N'était-ce point tout ce qu'il avait désiré en s'égarant par ici ?

Avant que ses paupières ne se ferment pour de bon, résonnèrent en lui des vers de Virgile :

Ces âmes boivent, aux ondes du Léthé, la douce quiétude et l'éternel oubli.

Lorsque je reviens à moi, mes yeux s'entrouvrent sur le visage buriné du vieux Démétrios, partagé entre réprobation et soulagement.

Un sourire parvient à se frayer un passage à travers les broussailles de sa barbe neigeuse. Je tente de l'imiter, non sans mal, et ne lui oppose finalement qu'un rictus de douleur. Je me frotte la tête avec vigueur. Il me semble qu'un malandrin des quais de la Seine m'ait frappé par-derrière afin de me détrousser à son aise... Pourtant je suis bel et bien en Grèce. Au cas où je me prendrais à en douter, le carillon de la petite église orthodoxe accrochée sur les hauteurs de Lébadée achèverait de me convaincre ; le langage de mon guide également.

« Votre chapeau de toile, monsieur. Je l'ai retrouvé dans les ronces, à proximité de la rivière. »

Brave Démétrios, fidèle berger béotien ! Je tends une main peu assurée pour récupérer mon bien qui, en effet, ne sera pas superflu sous ce soleil aux rayons ardents. Quelle heure peut-il être ? Je ne me souviens de rien ou presque. Un départ matinal de Lébadée, deux ou trois heures passées sur des sentiers de chèvres, et puis...

« La rivière, Démétrios ? N'y avait-il pas plutôt... Un lac aux eaux noires, ou un fleuve aux eaux grises, je ne sais plus... »

— Il est possible que monsieur ait aperçu la source de la rivière Herkyna. Il circule de nombreuses histoires sur cet endroit. Si malgré votre immense culture vous les ignorez, monsieur René, je me ferai une joie de vous les narrer. »

Je branle du chef, réservant ma réponse à plus tard. Toujours présents dans mon havresac, Pausanias, Strabon, Virgile font office de souffleurs de théâtre en me rappelant les légendes du cru. Grâce à mes lectures, je sais que l'actuelle rivière Herkyna, modeste cours d'eau montagneux, est censée être alimentée par deux des plus fameux fleuves de l'antiquité : Mnémosyne et Léthé, la mémoire et l'oubli. Mais faut-il prendre pour argent pareilles fables ? N'est-il point inévitable que les paysans d'un terroir aussi reculé, loin du cœur glorieux de la Grèce éternelle, loin des murs de Sparte, d'Athènes et de Corinthe, s'inventent des liens avec les mythes les plus connus ? Qui les en blâmerait ?

« Rentrons, Démétrios. Je suis courbatu, et las de ces montagnes stériles.

— Comme monsieur voudra. »

Mon voyage en Orient n'en est qu'à ses prémices, et cette expédition dans les montagnes de Béotie le prologue d'une aventure bien plus ambitieuse. Il me reste à visiter les temples d'Attique et les palais d'Asie Mineure, les monastères de Terre Sainte et les pyramides d'Égypte. Constantinople, Jérusalem, Carthage ! Tant de merveilles n'attendent que moi ! Cette seule pensée suscite en moi des élans d'enthousiasme. Ne suis-je point le plus heureux des hommes ?

Et c'est ainsi que je quitte Lébadée, morne étape d'un périple qui s'annonce mémorable, à travers le berceau de civilisations immortelles. De ce court séjour en

Béotie je ne conserverai pas grand-chose, à peine quelques lignes griffonnées dans mon carnet de notes, pour former un paragraphe, peut-être deux, de mon futur récit de voyage... Ainsi qu'un goût âcre sur ma langue, le parfum du néant, la saveur de l'oubli.

Ben et le bunyip

Emily n'aimait rien tant que se promener dans la nature, seule, loin de l'agitation du bourg.

Madame O'Grady, l'austère gouvernante, avait beau lui répéter qu'elle était beaucoup trop jeune pour sortir sans accompagnateur, ces mots demeuraient sans effet. Par esprit de contradiction, peut-être, par goût de l'aventure, sans doute, la fillette ne pouvait s'empêcher de fausser compagnie à cette vieille dame acariâtre censée remplacer la mère qu'elle n'avait jamais eue.

Le monde extérieur attirait Emily comme un aimant. Un jour, se jurait-elle, elle deviendrait exploratrice. Avec son équipe de braves, elle franchirait la rivière, elle irait au-delà du plus haut sommet de la région – le mont aux Esprits, comme le nommaient les Aborigènes – et ajouterait de nouvelles terres aux cartes de l'hémisphère sud. Alors Sa Majesté le roi Edouard l'anoblirait, rempli de fierté par ses sujets du bout du monde. Et elle serait riche, oui, certainement. Riche d'expériences, de voyages, de souvenirs, de vie en somme.

Emily était impatiente de grandir pour être enfin libre de s'éloigner de Charlottesville. En attendant, il lui restait l'exploration de la forêt située à trois miles de la demeure familiale. Ses pas la menaient rarement jusqu'à cet endroit. Elle préférait en général errer de l'autre côté, en aval de la rivière, là où le paysage était bien plus accueillant. Mais les habitudes sont faites pour être changées, surtout quand on a onze ans et une âme de baroudeur...

En traversant la première muraille d'arbres et d'arbustes, la fillette sentit un frisson la parcourir. Elle continua néanmoins sa progression, écartant les broussailles récalcitrantes de ses petites mains fébriles. C'était décidé : elle s'y enfoncerait aussi profondément que possible, quitte à rentrer avec une robe déchirée et crottée. Les punitions infligées par la gouvernante ne pesaient pas lourd face à l'appel de l'inconnu.

La forêt était, en effet, un lieu propice aux découvertes, un terrain de jeu vierge qui ne demandait qu'à être exploité. Son ambiance quelque peu lugubre, avec ce sol pavé d'herbes sèches et craquantes, ces arbres morts entremêlés à des feuillus en fin de vie, ces racines énormes poussant au gré du chemin qu'elle essayait de se frayer, avait tout pour ravir une aventurière de la trempe d'Emily.

Soudain, elle entendit un bruit étrange, caractéristique d'un corps se déplaçant dans l'eau. De l'eau dans cette forêt ? La rivière coulait pourtant à plus d'un mile d'ici... La petite curieuse marcha dans cette direction, histoire d'en avoir le cœur net.

Il y avait bel et bien un billabong, bras mort autour duquel se développait une vie animale et végétale distincte du reste de la forêt. Même si la région ne comptait pas parmi les plus sèches d'Australie, Emily était toujours ravie de se reposer auprès d'un point d'eau. À la manière des explorateurs fictifs des illustrés qu'elle lisait en cachette, elle mit sa main en visière et avisa un tronc d'arbre couché en travers du billabong. Elle gratta la mousse qui le recouvrait, s'y assit et se mit à rêvasser. La forêt était calme. La nature semblait bienveillante. L'innocente fillette ne se serait

jamais attendue à vivre un drame.

Le fait est que, deux semaines après sa disparition, un groupe de villageois dépêchés par son père retrouva un cadavre à proximité du billabong, déchiqueté par une créature dont l'identité ne faisait aucun doute.

Emily avait rencontré le bunyip.

« Si tu ne m'obéis pas tout de suite, Benjamin, toi aussi tu rencontreras le bunyip ! »

Cette menace, madame O'Grady la proférait chaque jour, au point de lui faire perdre toute force évocatrice. Au contraire, plus il en entendait parler, plus le petit Ben brûlait de découvrir qui était réellement ce fameux bunyip.

Tout et n'importe quoi avait été dit à son sujet ! Pour certains, il s'agissait d'une espèce de crocodile au corps ovale, pour d'autres un chien palmé doté de poils soyeux, tandis que les mythes aborigènes l'affublaient parfois de plumes, d'un cou démesuré ou de défenses semblables à celles des morses. Autant dire que seule l'observation répondrait aux questions que Ben se posait depuis la mort de sa sœur aînée.

« À quoi penses-tu, Benjamin ? Tu me parais soucieux aujourd'hui.

— À rien, madame O'Grady.

— Dans ce cas, cesse de bayer aux corneilles et mange ta soupe avant qu'elle ne refroidisse !

— Oui, madame O'Grady. »

Manger sa soupe ! Faire ses devoirs ! Assister à l'office du révérend McCulloch ! Toujours rester propre et beau dans son costume bleu ! Était-il nécessaire d'émigrer de l'autre côté de la planète s'il fallait y subir les contraintes de n'importe quel fils de bourgeois anglais ? Ben avait quitté sa terre natale trop tôt pour en conserver des souvenirs marquants, cependant il avait l'intuition que cette île aussi vaste qu'énigmatique pouvait être davantage qu'une copie conforme du Staffordshire. L'Australie respirait la magie, le mystère, les légendes. L'Australie était la patrie du bunyip.

Ben avait pris sa décision.

D'après les hommes ayant participé aux recherches, la bête avait élu domicile dans la forêt, à proximité d'un point d'eau. La direction était imprécise, mais cela ne suffirait pas à décourager un garçon aussi intrépide que Ben. Au pire, s'il revenait bredouille, il aurait connu le bonheur d'un après-midi hors de Charlottesville, dans ce milieu naturel dont il ne profitait pas assez à son goût.

On pouvait certes n'y voir que des arbres, mais pour Ben la forêt était bien plus que cela : elle était l'antre de ces êtres étranges dont lui parlait sa sœur, le soir, pour l'effrayer avant de le serrer dans ses bras. À travers la brume encore épaisse malgré l'heure avancée, il sentait leur présence. Il ne craignait rien, toutefois. Ou si peu.

Le jeune garçon poursuivit sa progression parmi les branchages, les feuilles mortes et les arbustes envahissants, jusqu'à parvenir au billabong. Il s'approcha de l'eau stagnante, y plongea ses mains afin de les nettoyer, s'aspergea le visage, puis se releva pour embrasser du regard la nature environnante. L'obscurité régnait sans partage, car la canopée empêchait le passage des rayons du soleil. La forêt était un

monde à part, replié sur lui-même. Ben songea qu'il pouvait toujours hurler, aucun être humain ne l'entendrait. Ici, tout intrus ne devait compter que sur lui-même.

Alors, dans une attitude de défi, il posa ses mains sur ses hanches. D'une voix forte qui contrastait avec sa silhouette fluette, il clama :

« Sors de ta cachette, Bunyip ! Je sais que tu es là, montre-toi ! »

Ben attendit sans se départir de son air supérieur. Il espérait que personne ne remarquerait à quel rythme battait son cœur. Il hésitait entre lancer un second appel et faire demi-tour lorsqu'une voix sifflante, plutôt désagréable, lui répondit dans son dos :

« Qui es-tu pour me provoquer sur mes terres, petit homme ? »

Ben fit volte-face. Une créature improbable, mélange approximatif de loutre et de chien bâtard, essayait tant bien que mal de s'extraire de l'eau. En s'appuyant gauchement sur ses longues pattes palmées, le monstre produisait un abominable bruit de succion. La scène aurait suscité l'hilarité s'il n'avait été doté d'une telle paire de crocs, véritables couteaux de boucher dont un paisible herbivore n'aurait eu aucune utilité. Ben, inconscient du danger comme le sont les enfants les plus casse-cou, esquissa certes un mouvement de recul, mais resta sur place, solidement campé sur ses petites jambes. Il se contenta de se boucher le nez pour échapper à l'odeur nauséabonde qui régnait désormais autour du billabong. Même si le jeune garçon n'avait jamais songé que le bunyip sache parler l'anglais, cette nouvelle donne n'était pas pour lui déplaire. La rencontre s'annonçait encore plus amusante que prévu.

« Je m'appelle Benjamin, de Charlottes ville. Tu peux m'appeler Ben. Et toi, tu as un nom, mis à part Bunyip ? »

La créature s'avança de sa démarche pataude, le pelage encore humide. Tel un chiot fougueux, le bunyip se mit à renifler celui qui deviendrait ou sa proie, ou son compagnon de jeu. Étrange spectacle que celui de ce monstre dominant un gamin haut comme trois pommes, et pas plus effarouché que s'il faisait face à un koala !

« Tu ne trembles pas, Ben ? Je perçois chez toi de la curiosité, de l'excitation, mais aucune peur. As-tu conscience que je suis capable de te dévorer en un clin d'œil ?

— Et alors ? J'ai cessé de craindre les croquemitaines dans ton genre et ce n'est pas aujourd'hui que je vais recommencer. Je suis grand, maintenant, je ne crois plus à ces sornettes. Tu n'arrives même plus à me faire manger ma soupe, si tu tiens à le savoir. »

Le bunyip grogna. Les événements n'étaient pas censés se dérouler ainsi... Les gens le redoutaient, enfants comme adultes, Aborigènes comme colonisateurs. Il était le tyran des billabongs, la créature la plus terrifiante d'Australie ! On ne pouvait le traiter de la sorte ! Il montra les crocs, par réflexe.

« Du calme ! s'exclama Ben. Je ne te veux aucun mal. J'étais juste venu vérifier que les légendes disaient vrai. Je suis ravi de t'avoir rencontré. »

Après un bref silence, l'enfant ajouta, malicieux :

« Tu ne m'as toujours pas dit ton nom. Des bunyips, il y en a d'autres. Il faut bien que vous puissiez vous reconnaître entre vous.

— Nous sommes plusieurs, tu as raison. Pourtant nous n'avons pas de nom.

— Pourquoi ? »

L'ingénuité de Ben paraissait sincère. Cela acheva de désarçonner la bête.

« Pourquoi ? Parce que nous sommes des monstres et non des êtres humains !

— Je ne vois pas la différence. »

Sur ces mots, Ben tourna le dos à son interlocuteur. Il se baissa et saisit un caillou qu'il lança dans l'eau afin de faire un ricochet. Le bunyip l'observa avec une méfiance manifeste. Le jeune garçon s'empessa de le rassurer : ils étaient amis, n'est-

ce pas ?

« Tu as une famille, Bunyip ?

— Une famille ? Oui, j'ai deux petits, qui doivent être en train de jouer à quelques pas d'ici. En général ils m'obéissent, ils évitent de s'éloigner de notre billabong. Je les ai prévenus qu'ils risquaient de mauvaises surprises s'ils quittaient la tranquillité de notre forêt. Les hommes sont dangereux, mes petits le savent. »

Ben sourit. Tous les parents avaient recours aux mêmes subterfuges.

« Et toi, reprit le bunyip, comment se portent tes proches ? »

Le visage de Ben s'obscurcit soudain. Il préféra s'abstenir de répondre. L'enfant passa une main amicale dans la toison du monstre en déclarant qu'il aimerait faire la connaissance de sa progéniture. Le bunyip émit un son que Ben assimila à un ronronnement de satisfaction. De toute évidence, le dévorer n'entraînait plus dans ses projets immédiats.

« C'est très gentil de ta part, Ben. Pour l'heure, j'ignore où ils se trouvent. Si tu souhaites les voir je pourrais les...

— Ne les dérange pas pour moi. J'aurai l'occasion de repasser plus tard. Il me faut maintenant rentrer à la maison. Ma gouvernante m'attend. »

Aussi étonnant que cela puisse paraître, Ben devina un soupçon de tristesse dans le faciès hideux du bunyip. Celui que l'on décrivait comme une abomination assoiffée de sang éprouvait-il des émotions humaines ? Le jeune garçon en fut convaincu. Il se garderait néanmoins de révéler sa découverte aux gens du village. Nul n'était prêt à entendre la vérité. Il se contenterait de leur dire qu'il s'était égaré près de la rivière.

Vaine précaution : madame O'Grady ne crut pas un instant à ses mensonges. L'état de ses vêtements ne laissa planer aucun doute, Ben était allé faire un tour en forêt. La gouvernante entra dans une colère noire. Selon elle, il n'avait pas le droit de jouer sa vie en fréquentant des lieux aussi dangereux. Madame O'Grady lui prouva qu'elle se souciait de sa santé en lui administrant une bonne correction qui lui laissa les fesses rougies durant quatre jours.

Ce fut d'ailleurs le temps que dura sa captivité. Enfermé dans sa chambre et privé de repas autres qu'un bol de lait et un morceau de mauvais pain, il aurait pu regretter son escapade forestière. Ce ne fut pas le cas. Ben ne cessa de songer au bunyip, de jour comme de nuit, préparant déjà leur prochaine rencontre. Il le reverrait, quoi que l'on tente pour l'en empêcher.

Ben lança un regard au cadeau qu'il offrirait au monstre et à sa famille. Il était impatient de connaître la réaction de son nouvel ami.

Ben eut tout d'abord du mal à se repérer : le morne paysage d'arbres éplorés avait fait place à une luxuriance insolite en cette période de l'année. Était-il possible que tout ait à ce point changé en moins d'une semaine ? Certes, les forêts australiennes avaient la réputation d'être saturées de magie, gouvernées par des puissances occultes et peuplées d'esprits, mais depuis quelque temps les on-dit ne parvenaient plus à le troubler. Non, il avait été inattentif et s'était égaré dans cet inextricable labyrinthe de verdure, rien de plus. Il inspira fortement, se frappa la poitrine pour se donner du courage et se remit en quête d'un endroit familier.

Une, deux ou trois heures plus tard – il n'avait plus notion du temps dès lors qu'il laissait derrière lui la civilisation et ses horaires imposés –, le clapotis de l'eau vint chatouiller ses oreilles. Il courut aussitôt dans cette direction, ne prêtant aucune attention aux arbustes qui lui lacéraient les chevilles et se repaissaient de son sang.

L'odeur putride du marécage agressa ses narines. Cela ne le rebuta pas, bien au contraire : ainsi il se savait proche de son but. En effet, sans comprendre comment il avait réussi à retrouver son chemin, Ben parvint aux abords du billabong.

Le bunyip n'y était pas.

Ravalant sa déception, l'enfant mit ses mains en porte-voix et cria :

« Bunyip ! Où te caches-tu, coquin ? Je suis là ! C'est Ben ! »

Quelques secondes de profond silence s'écoulèrent, pesantes. Ben allait renoncer et rentrer chez lui le cœur lourd, lorsqu'un grognement le fit se retourner. Le monstre sortait de l'eau encore plus péniblement que la première fois, ce qui fit rire le jeune garçon. Il lui tendit la main, avant de se rétracter en lorgnant ses palmes. Même dans ses souvenirs, l'apparence du bunyip n'était pas aussi grotesque. Pourquoi persistait-il à ne pas croire aux croquemitaines, alors qu'il en avait un sous les yeux, en chair, en os et en crocs ?

« Bonjour, Ben. Je craignais que tu ne reviennes jamais. Mes deux petits en auraient été contrariés. Je leur ai dit tant de bien de mon nouvel ami, l'adorable garçon de Charlottesville !

— Tes petits ? Ils sont là, avec toi ? »

Ben jeta un œil derrière la masse imposante du bunyip. Deux créatures minuscules le suivaient tout en se disputant un poisson déjà largement entamé. Moins patauds que leur géniteur, les petits étaient toutefois loin d'être des modèles de grâce et d'agilité. Leurs pas maladroits sur la rive du billabong évoquaient ceux de canetons. Là encore, Ben ne put s'empêcher de s'esclaffer.

« Je ne comprends pas que les gens vous craignent, dit Ben en caressant le fin duvet qui les recouvrait. Les légendes parlent d'une terreur qui noie ses victimes pour les dévorer, une chose abjecte qui transmet des maladies aux êtres humains... On n'a jamais parlé d'un bunyip comme toi !

— C'est peut-être parce que tu m'as considéré différemment, Ben. Si tu avais pris peur, je t'aurais donné des raisons de me craindre ; si tu m'avais vu comme un monstre, alors j'en serais devenu un. J'épouse la forme que l'on me prête. Tu as voulu que je sois gentil, je l'ai donc été. »

Le jeune garçon écoutait sans cesser de jouer avec les petits, dont les crocs minuscules le mordillaient avec tendresse. Prenant un air soudain plus grave, il se rapprocha du bunyip. Il passa une main sous sa chemise et déclara :

« J'ai une surprise pour toi. En fait, j'attends ce moment depuis longtemps. Je désire t'offrir ce que tu mérites... »

La gueule du monstre s'étira dans une parodie de sourire. Il tenta de rentrer ses crocs afin de ne pas effrayer l'enfant. C'était inutile : Ben n'était plus un gamin d'une dizaine d'années, non, à ce moment précis il était un adulte, responsable de ses actes et de ses décisions.

« Voilà pour toi, mon ami ! En souvenir d'Emily ! »

Un poignard s'enfonça dans la gorge du monstre dans une explosion de sang noirâtre. Le bunyip resta figé un instant, puis s'effondra sur le sol spongieux en émettant un immonde gargouillis. Ben essuya sa lame poisseuse et la rengaina sous deux paires d'yeux interrogateurs. Les petits semblaient ne pas comprendre qu'ils étaient désormais orphelins.

« Je vous laisse la vie sauve. Contrairement à d'autres, je n'oserais assassiner des enfants. De toute manière vous ne ferez pas long feu sans personne pour vous nourrir. Adieu. »

Ben s'éloigna du billabong sans un regard en arrière.

Le cimetière de Charlottesville consistait en un modeste alignement de pierres tombales à moitié caché derrière l'église du village. La fondation de la colonie était trop récente pour que le nombre de défunts l'emporte sur celui des vivants. La plupart des habitants n'avaient qu'une ou deux tombes à fleurir, souvent un père ou une mère n'ayant pas survécu à des conditions de vie bien différentes de leur patrie d'origine. Dans le cas de Ben, il s'agissait d'une sœur aînée.

Il s'agenouilla devant la sépulture – l'une des mieux entretenues du cimetière –, récita une prière et murmura quelques mots à l'adresse d'Emily. Il avait tenu sa promesse, cent fois répétée depuis sa tragique disparition. Elle était vengée. Les garçons ne doivent pas pleurer, lui avait-on appris ; aussi préféra-t-il bomber le torse, fier de ce qu'il avait accompli.

Une quinte de toux le tira de ses rêveries. Le révérend McCulloch se tenait derrière lui, aussi raide qu'un piquet, arborant un air qui se voulait plein d'autorité.

« Madame O'Grady en a assez de te courir après, dit-il sur un ton sec. Quand cesseras-tu de désobéir, Benjamin ? As-tu envie qu'il t'arrive le même malheur qu'à ta sœur ? Si tu joues les effrontés, tu rencontreras toi aussi le bunyip... »

Le jeune garçon plongea un regard espiègle dans celui, plus terne, du religieux. Puis il sourit, avant de déclarer, sûr de lui :

« Je ne crois plus aux croquemitaines, et vous devriez en faire autant. Les monstres épousent la forme qu'on leur prête. Le jour où vous n'aurez plus peur d'eux, il ne pourra plus rien vous arriver, révérend. »

Alors Ben rentra chez lui en sifflotant, serein, avec la sensation d'être devenu bien plus sage que ceux qui ont l'audace de se prétendre adultes.

Quelques mots de l'auteur...

Calafia's Island (*Première publication en 2010 dans le n°10 du fanzine « Piments & Muscade »*) :

J'ai écrit cette nouvelle à une époque où mon imagination me portait vers les grands navigateurs et explorateurs, vers l'Amérique, et plus spécifiquement les civilisations précolombiennes. J'y reviens souvent, d'ailleurs : on n'a jamais fait le tour d'un tel sujet ! Au cours de mes recherches, j'ai été surpris de découvrir que les Européens de la Renaissance voyaient la Californie comme une île. Les esprits les plus imaginatifs, nourris de romans picaresques, prétendaient que sur cette île mystérieuse régnait une sorte d'Amazone nommée Calafia : une reine noire vivant dans un palais magnifique, entourée de ses guerrières et d'une armée de griffons ; une femme forte, capable de lutter à armes égales avec un conquistador... J'ai alors eu envie de mettre en scène dans l'un de mes textes cette souveraine légendaire, au potentiel romanesque évident.

Dans le même temps, le fanzine à caractère érotique « Piments & Muscade » proposait un appel à textes pour un numéro consacré aux voyages. J'ai sauté sur l'occasion et orienté mon idée en ce sens : Reine Calafia + Érotisme + Voyages, cela a donné « Calafia's Island ». Je fonctionne souvent de cette manière pour mes nouvelles. Il me vient l'envie d'écrire sur un thème, un personnage, une époque historique, et un sujet d'appel à textes canalise mes idées en m'offrant le cadre de mon histoire.

Écrire de la littérature érotique est loin d'être naturel chez moi, mais c'est justement ce qui m'a plu dans cet appel à textes de « Piments & Muscade » : me permettre de tenter autre chose, le temps d'une nouvelle. Par rapport au roman, la forme courte a pour avantage d'autoriser davantage d'expérimentations, d'aller dans des directions peut-être plus audacieuses, en tout cas moins attendues.

Si tous les rois de la terre (*Première publication en 2012 dans l'anthologie « Vampire malgré lui » aux éditions du Petit Caveau*) :

Quiconque ira fureter dans ma bibliothèque découvrira que l'épopée napoléonienne tient une place essentielle dans mes lectures, qu'il s'agisse d'essais historiques, de mémoires contemporains ou de romans modernes. Cette époque qui me passionne depuis des années m'a, pourtant, peu inspiré en tant qu'auteur. S'agit-il d'une période historique qui laisse bien moins de place à l'imaginaire que l'Antiquité ou le Moyen-Âge ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, ces années-charnières entre le XVIII^e et le XIX^e

siècle auront servi de cadre à seulement deux de mes textes. Le premier, « L'ornithorynque de Bonaparte » est un roman uchronique dans lequel Napoléon, au lieu de devenir le général puis le monarque que l'on connaît, a embrassé une carrière de naturaliste et devient l'un des premiers explorateurs scientifiques de l'Australie ; ce roman demeure à l'heure actuelle inédit.

Le second texte est donc « Si tous les rois de la terre ». Il a été écrit pour l'anthologie dans laquelle il a été publié : « Vampire malgré lui », dont le but était de renouveler cette figure légendaire usée jusqu'à la corde qu'est le vampire. L'idée de prendre le mythe à contre-courant m'a séduit. Il m'est rapidement venu l'image d'un champ de bataille hanté par des créatures de la nuit ; la boucherie d'Eylau, représentée par le baron Gros sur une toile que l'on peut admirer au musée du Louvre, a donné l'impulsion à cette histoire. Je l'ai poursuivie dans le cadre de la Guerre d'Espagne, un épisode de la geste napoléonienne sans doute moins connu que la Retraite de Russie mais tout aussi atroce (peinture encore : que l'on se souvienne du « Dos de Mayo » de Goya).

Si le texte a plu au comité de lecture des éditions du Petit Caveau, il semble que la majorité des lecteurs soit passée totalement à côté. L'ancrage historique très solide a rebuté. Sans doute aurait-il fallu placer mes vampires dans un cadre victorien de carton-pâte... On critique, à raison, les lecteurs de littérature générale qui rejettent d'emblée tout élément fantastique ; avec « Si tous les rois de la terre », j'ai expérimenté l'inverse : les lecteurs acharnés d'imaginaire qui refusent catégoriquement de « recevoir une leçon d'Histoire ». On ne sait jamais, se cultiver un peu en lisant du fantastique pourrait être dangereux pour la santé.

L'expression toute faite « n'a pas su trouver son public » m'a rarement semblé aussi adaptée qu'à ce texte. J'espère que cette seconde publication lui offrira enfin la possibilité de le trouver, ce fameux public...

Boire l'éternel oubli (*Nouvelle inédite*) :

Cela faisait plusieurs années que je souhaitais écrire une nouvelle mettant en scène les cinquante filles du roi Danaos et leur proverbial tonneau sans fond, sans jamais parvenir à trouver le bon angle d'approche.

Le déclic est venu de la lecture fortuite d'un ouvrage d'Alain Nadaud publié chez Actes Sud, « Aux portes des enfers – Enquête géographique, littéraire et historique ». Comme l'annonce le sous-titre, l'auteur part en quête des lieux réels ayant inspiré les anciens Grecs et Romains dans leurs représentations de l'au-delà. Chaque chapitre est passionnant, mais celui sur la source du Léthé, le fleuve de l'Oubli qui coulerait en Béotie, m'a tout particulièrement inspiré. J'avais déjà lu l'« Énéide » de Virgile, mais c'est le livre d'Alain Nadaud qui a attiré mon attention sur la citation qui donne son titre à ma nouvelle : *Ces âmes boivent, aux ondes du Léthé, la douce quiétude et l'éternel oubli* (traduction de Guerle, 1825). Enfin je tenais mon histoire : un voyageur occidental de passage dans cette région isolée croiserait la route de personnages mythologiques, puis serait contraint de boire l'eau du Léthé pour ne pas révéler au monde leur existence en oubliant cette rencontre extraordinaire...

René, le narrateur de cette nouvelle, est évidemment Chateaubriand. Son

« Itinéraire de Paris à Jérusalem » mentionne la visite de Lébadée, l'actuelle Livadià en Béotie. En revanche la rencontre du célèbre écrivain avec les Danaïdes sur les rives du Léthé n'a laissé aucune trace dans l'Histoire. Étonnant, non ?

Ben et le bunyip (*Première publication en 2013 dans le n°5 du fanzine « Station Fiction »*) :

Il y a maintenant dix ans de cela, je rédigeais pour le compte du webzine « Solstice » des éditions Cinquième Saison de petites chroniques mettant en lumière des créatures légendaires méconnues, sous la forme d'interviews au ton décalé. Les quelques lecteurs de « Solstice » ont ainsi pu faire plus ample connaissance avec le kappa des légendes japonaises, l'ours nandi du Kenya, l'oiseau roc des contes arabes... et donc le bunyip, que je découvris moi-même en effectuant mes recherches pour cette rubrique, et qui me poussa aussitôt à écrire une nouvelle à son sujet. Cet étrange animal issu des croyances aborigènes, empruntant ses caractéristiques physiques, entre autres, au chien, au crocodile et au morse, a-t-il réellement pu être rencontré par un petit Ben ? Sur une terre qui donna naissance à cette aberration scientifique qu'est l'ornithorynque, tout est possible, non ?

Cette nouvelle a connu un destin éditorial chaotique. Trois ans après sa rédaction, un appel à textes sur le thème de « la Bête » m'a donné l'occasion de la proposer au fanzine « Station Fiction », qui avait déjà accepté « La nuit tombe sur Sherwood » pour un numéro précédent. Sélectionnée en 2009, « Ben et le bunyip » n'a été publiée qu'en 2013. Entre-temps le fanzine avait été mis en sommeil, était plus ou moins reparti, puis plus ou moins arrêté, puis semblait reparti pour de bon, etc. Après quelques derniers soubresauts, « Station Fiction » semble désormais en état de mort clinique. Ce numéro 5 sur le thème de « la Bête », de toute évidence le dernier, semble être passé inaperçu.

« Ben et le bunyip » demeura longtemps mon unique excursion littéraire en Australie, un pays auquel je ne connaissais pas grand-chose au moment de sa rédaction – ce qui explique le background assez sommaire. Ma plume ne reviendra s'égarer aux antipodes que cinq années plus tard, avec mon roman « L'ornithorynque de Bonaparte »...

Cinquième Époque – Sans GPS ni Webcam

Quatre cavaliers

le 23 avril

Dans un premier temps, personne ne parla de l'étonnante forme nuageuse subitement apparue dans le ciel ; personne, pas même la jolie brunette à lunettes du flash-météo, laquelle aurait pu annoncer l'apocalypse nucléaire avec son sourire passe-partout, convenant aussi bien à l'anticyclone des Açores qu'aux giboulées de Charleville-Mézières.

« ...d'un soleil radieux, quasi estival, qui brillera sur la majeure partie du pays, avec des températures au-dessus des normales saisonnières, allant dès le matin de 13°C dans la région d'Aurillac à 19°C pour l'Île de Beauté, et une hausse prévue de... »

« Votre pastis, monsieur. Ça nous fera deux euros trente.

— Merci. Ajoutez-le sur mon ardoise.

— Votre ardoise, monsieur ? »

Le patron du *Vieux Gardois* dévisagea un instant le nouveau venu, qu'en dépit de ses indiscutables talents de physionomiste il ne parvint pas à remettre. Avec ses traits anguleux, ses cheveux coupés ras, sa joue barrée d'une large cicatrice – un militaire, peut-être ? ou un voyou ? – et ses yeux d'un noir profond, comme qui dirait ouverts sur l'éternité, il aurait pourtant dû s'en souvenir. Non, de toute évidence, ce drôle de paroissien n'était pas d'ici. Encore l'un de ces maudits parigots bouffis d'arrogance, malencontreusement égarés sur l'une ou l'autre rive du Vidourle ! À moins que...

« Votre ardoise, oui, fit soudain le patron avec un air contrit, comme s'il venait de réaliser l'ampleur de sa bétise. Rappelez-moi simplement votre nom, monsieur.

— Jourget.

— Monsieur Jourget, oui. Je ne suis pas très loin, si vous désirez...

— Merci. »

Et le patron retourna à son comptoir, ramenant dans ses mains tremblotantes la carafe d'eau fraîche avec laquelle il avait omis de noyer le pastis de son client. Ce dernier haussa les épaules. Au cours de leur échange, son attention n'avait pas dévié du minuscule écran de télévision qui, dans le brouhaha du *Vieux Gardois* à l'heure du premier petit noir, tentait de transmettre les infos – en l'occurrence météo et éphéméride, sujets primordiaux s'il en est.

« ...nous aurons le plaisir de fêter les Georges, et voici le dicton du jour : "S'il gèle à la saint Georges, sur cent bourgeons en reste quatorze", ce qui cette année ne devrait pas... »

Jourget soupira. Il jeta un œil à la fenêtre, puis à son téléphone portable. Alors seulement il se décida à remplir son verre de pastis de l'eau oubliée par le patron. Il est des problèmes qui se règlent d'un claquement de doigts ; pour le coup, l'expression était à prendre au sens propre. Lorsque le patron, un tantinet penaud, revint avec la carafe et une pleine brouette d'excuses, il trouva son étrange client absorbé dans la contemplation du monde extérieur, un téléphone serré dans la main

gauche et un pastis aux lèvres. Parfois il vaut mieux ne pas chercher à tout comprendre.

« Ce bel engin est à vous, monsieur ? »

Il s'agissait moins d'une formule interrogative qu'une affirmation destinée à lancer un semblant de conversation polie. Le patron avait vu le dénommé Jourget effectuer le tour de la grand-place en faisant pétarader le moteur de sa grosse cylindrée allemande. Diplomate, il avait pris soin de ne pas lui asséner une leçon de morale sur le port du casque obligatoire pour les conducteurs de deux-roues. Tant que le motard ne reprenait pas la route l'estomac lesté de dix verres de Ricard et d'une demi-bouteille de scotch...

« Ce n'est pas qu'un bel engin pour épater la galerie, répliqua Jourget, mais mon outil de travail. Lorsqu'il m'est permis de travailler, bien sûr. Savez-vous combien de kilomètres de montagne et de garrigue on peut parcourir avec une monture pareille ?

— Plus qu'avec un stupide canasson, c'est une certitude. Quoi qu'on en dise, le monde moderne a du bon. Leur fameux réchauffement climatique, j'en veux bien tous les jours que Dieu fait ! Fin avril et on entendrait presque les cigales chanter, vous vous rendez compte ? Tendez l'oreille, monsieur, les cigales sont déjà là, ou peu s'en faut. Vive le progrès ! »

Jourget esquissa un sourire factice, faute de partager l'enthousiasme de son interlocuteur pour les étés précoces. Le ciel bleu azur qu'il apercevait de la fenêtre l'agressait cruellement. L'absence de nuages le désolait. Et toujours cette mystérieuse forme céleste, message divin impossible à décrypter...

« J'espère qu'on aura ce temps-là durant la semaine, continua le patron.

— Toute la semaine, je ne sais pas, cela dépendra de la bonne volonté des Hautes Sphères. En revanche, pour aujourd'hui je m'en porte garant. Je suis prêt à payer ma tournée de champagne s'il tombe une goutte de pluie avant ce soir. Mais en disant cela je ne prends aucun risque, sachez-le.

— C'est bien noté. En attendant le champagne, je vous ressers quelque chose, monsieur ?

— Un autre pastis, merci. »

Tandis qu'il prenait sa commande, le patron remarqua le tatouage pour le moins tape-à-l'œil qu'arborait son client sur l'un de ses avant-bras : un dragon écarlate, la gueule béante et traversée d'une lance dont l'interminable hampe devait remonter jusqu'à l'épaule du *biker*... Car ce ne pouvait être qu'un authentique *biker*, et non un bidasse en permission, le tatouage en apportait la preuve. Ainsi le patron put-il poursuivre sa matinée de labeur avec la satisfaction d'avoir résolu une partie de l'énigme posée par Jourget. Et tant pis pour les verres de Ricard se remplissant d'eau par l'intervention du Saint-Esprit.

le 25 avril

Un animal, sans doute. Une sorte de rongeur, voire un volatile bizarrement conçu, avec les ailes atrophiées... Ou bien un bâtiment stylisé, une mairie de village, un gratte-ciel new-yorkais, un temple taoïste ? Peut-être une croix d'un nouveau genre, dotée de multiples branches, signe de l'avènement prochain d'une ère de paix éternelle ? Non, un animal, définitivement. Un fauve rugissant, toutes griffes dehors... Et après on lui reprocherait de voir des lions partout !

« Il fait beau, n'est-ce pas, monsieur Marquet ? On se croirait au mois de juin. »

L'homme ainsi interpellé baissa les yeux de l'infini du firmament vers le plancher des vaches. Il y était attendu par une dame corpulente à l'air affable, vendeuse de fromages d'Aubrac de son état et grande figure du marché local. Il ignorait son nom alors qu'elle savait manifestement le sien. En général, les gens côtoyant Marquet le désignaient comme « le petit barbu costaud » ou « le type à la grosse moto » ; se découvrir connu et reconnu dans le modeste bourg audois où il avait désormais ses habitudes l'emplit d'un sentiment étrange... Pas aussi étrange, toutefois, que celui qui l'étreignit à la vue de ce ciel bleu, d'une incroyable pureté, dont l'uniformité n'était troublée que par un animal vaporeux, une sorte de rongeur, voire un volatile bizarrement conçu...

« C'est en effet un superbe mois d'avril que nous avons là, chère madame. »

Marquet savait à peu près tenir une conversation futile avec un commerçant, aussi se fendit-il d'un clin d'œil complice en ajoutant :

« Et j'imagine qu'un temps pareil, ce doit être sacrément bon pour les affaires. »

La fromagère n'eut guère besoin de lui répondre, assaillie qu'elle était par une armée de mamies, le cabas en avant et le porte-monnaie garni de mitraille au poing, venues profiter de ce printemps clément pour faire le plein de bons produits régionaux. Marquet ne caressait pas de telles ambitions. Si ses pas – ou plus exactement les roues de sa Ducati – l'avaient mené sur l'esplanade où se tenait le marché paysan bihebdomadaire, c'était par simple désœuvrement. Il n'était pourtant pas censé traîner sa peine ici, au milieu des marmites d'aligot et des caisses de Corbières blancs, rouges et rosés ; non, surtout pas en ce jour si particulier ! L'esprit sombre, il se fit l'effet d'un Père Noël cloîtré chez lui dans la nuit du 24 au 25 décembre, ou d'une cloche mise en grève le matin de Pâques.

Il s'écarta du stand d'Aubrac et, posté à proximité d'un sculpteur sur bois suffisamment absorbé par son ouvrage pour se tenir coi, fouilla sa veste à la recherche de son téléphone portable. Combien de fois l'avait-il consulté depuis son réveil ? Trop souvent, beaucoup trop souvent. Et toute cette agitation pour rien : l'écran demeurerait désespérément figé sur l'image d'un duo de lionceaux qui refusaient de rugir pour annoncer un nouveau message. Le mutisme des Hautes Sphères heurtait Marquet avec la même violence que les criaileries du poissonnier qui, à dix stands de là, tentait de convaincre les sceptiques que sa daurade était la meilleure du pays, et que même sur le port de Sète on n'en vendait pas de plus fraîche.

Autour du stand de la fromagère, les discussions portaient bien entendu sur le seul sujet qui en vaille la peine : la météo. Par la magie d'un magnifique soleil de printemps, le prix de l'essence s'était soudain stabilisé, la délinquance ne ravageait plus nos bonnes villes de France, les immigrés cessaient d'accaparer les allocations des honnêtes citoyens, les politicards véreux ne pullulaient plus dans les ministères et les conseils municipaux...

Marquet, malgré lui, tendit l'oreille, et ce n'était pas pour écouter le récital d'une chimérique cigale.

« On est pourtant en plein dans la période des saints de glace, madame. Le 23, puis le 25...

— Pardonnez-moi, madame, mais vous vous trompez. Les saints de glace sévissent aux alentours de la mi-mai. Fin avril, ce sont les cavaliers. Saint Georges, saint Marc... Je ne me souviens plus des autres, avec leurs drôles de prénoms.

— Vous serez quand même d'accord avec moi, madame, pour dire que ce temps, c'est exceptionnel pour la saison.

— Oui, madame. Les cavaliers ont dû laisser leurs chevaux à l'écurie cette année, tant mieux pour nous !

— Pourvu que ça dure, madame. Voilà qui nous fera douze euros et soixante-trois centimes. Si vous avez de la petite monnaie, c'est volontiers. »

Tandis que la fromagère voyait sa paume remplie avec complaisance d'une pluie de pièces de vingt et cinquante centimes, son regard s'arrêta un instant sur Marquet. Elle parut l'interroger en silence. L'homme lui opposa un air perplexe. Quelle réponse apporter à une question dont on ignore la teneur ? Que savait-elle ? Qu'était-il censé savoir ? Même les signes tracés dans le ciel par une main invisible demeuraient illisibles...

Marquet détourna son attention de la fromagère inquisitrice vers la rangée d'oliviers bordant l'esplanade, là où il avait garé sa moto, à l'écart – du moins le croyait-il – des curiosités et des convoitises. Une bande de gosses tournait autour du bel engin, jeunes loups hésitant devant leur première proie entre l'attaque et la dispersion. À une autre époque, Marquet aurait sans doute pris plaisir à geler sur place ces sales garnements, d'un claquement de doigts. Aujourd'hui il laisserait couler. On refusait qu'il fasse usage de ses pouvoirs ? Très bien. Il resterait donc monsieur Marquet, paisible flâneur du jeudi, amateur de fromages d'Aubrac et de sculptures sur bois, et ami des enfants.

Que tous ces gens jouissent du beau temps, qu'ils se saoulent de chaleur autant qu'ils le pouvaient : il avait encore bon espoir que l'anomalie soit finalement corrigée.

le 30 avril

La porte de l'église se referma en grinçant sur la dernière bigote matinale, au grand soulagement de l'homme demeuré dans la nef, qui se sut enfin seul, en tête-à-tête avec Dieu.

Les apparences peuvent s'avérer trompeuses : cet individu n'était pas à proprement parler plongé dans la prière. Assis sur un banc latéral, les yeux levés à hauteur des magnifiques vitraux qui faisaient la renommée de l'endroit, il avait tendance à abandonner les saints de verre à leur martyre pour, à intervalles réguliers, consulter son téléphone portable. Dans sa frustration, il n'était pas rare qu'un juron lui échappe. De vigoureuses auto-flagellations verbales agrémentées de signes de croix frénétiques y répondaient aussitôt. Par chance, il n'y avait personne pour le voir et l'entendre...

« Je t'ai entendu jurer, Troupet. Ici, dans la maison de Dieu. Quelle honte ! »

Le blasphémateur pris en faute sursauta. Il eut d'abord le réflexe d'interroger du regard l'infortuné Pancrace, décapité à Rome dix-sept siècles plus tôt, dont l'adolescence inaltérée resplendissait à jamais dans la nef de cette petite église héraultaise. Puis le dénommé Troupet se retourna pour faire face à l'intrus. Il le reconnut aussitôt – et la surprise céda devant le soulagement.

« Crouzet, toi en ce lieu, en ce jour... C'est un plaisir.

— Plaisir partagé, vieux frère. Tu m'autorises à m'asseoir à tes côtés ? »

Troupet acquiesça, pas mécontent de passer en agréable compagnie cette journée qu'il pressentait difficile. Les deux hommes se tinrent d'abord silencieux devant le vitrail de saint Pancrace. Leur amitié était assez ancienne et, partant, assez solide pour faire l'économie de vains bavardages, même après une longue période d'absence.

« J'ai vu ta moto garée près du calvaire, finit par murmurer Crouzet. Ainsi tu conduis toujours cette vieille bécane chinoise...

— Japonaise, je te prie. Kawasaki, c'est un constructeur japonais, pas chinois.

— Pour moi c'est pareil. Rien qui vaille de la bonne américaine. »

Et, passant du coq à l'âne, le dernier venu lâcha entre ses dents :

« Pauvre môme. Pancrace, je veux dire.

— Il n'est pas le seul d'entre nous à avoir souffert pour sa foi, hélas !

— Je ne te parle pas de cueillir les palmes du martyr mais d'aller pointer au chômage. Devenir inutile, oublié, *has-been*... Tu vois où je veux en venir ? Mamert, Pancrace, Servais...

— Leur situation est différente de la nôtre, Crouzet, quoi que tu en penses. En ce qui me concerne le débat est clos. »

Troupet parut soudain se passionner pour la voûte d'ogives quadripartite qui les surplombait, exemple frappant du particularisme de l'architecture gothique en Languedoc, certes, mais dont l'intérêt immédiat consistait plutôt à l'aider à fuir une discussion gênante. Indécrottable pessimiste, buveur de verres à moitié vides, Crouzet cultivait la noirceur jusque dans son apparence, avec ses vêtements de cuir usé, ses lunettes fumées de gangster et son attirail de croix en tous genres. Alors que ses camarades motards affectionnaient les grosses cylindrées aux couleurs vives, le dernier des quatre officiait invariablement sur un chopper squelettique, semblable à un cheval mal nourri dont on verrait les côtes. Catastrophiste, ou simplement visionnaire ? Si Troupet refusait de se l'avouer, les événements récents lui faisaient entrevoir un avenir aussi sombre que le ciel était clair – un avenir plusieurs fois annoncé par l'oiseau de mauvais augure mais jamais pris au sérieux par Jourget, Marquet et Troupet.

Crouzet se leva de son banc et fit mine d'inspecter le stock de cierges entreposés aux pieds d'une Vierge mélancolique. Sur un ton de parfaite neutralité, il dit :

« Excellente idée, l'église. On y est au calme, comme dans un cocon protecteur, à l'abri du monde extérieur et de ses vicissitudes... Au cas où tu te poserais la question, dehors il fait un temps splendide. Je n'ai pas le souvenir d'un tel ensoleillement fin avril, et pourtant, tu me passeras l'expression, je ne suis pas né de la dernière pluie !

— Arrête.

— Non, je n'arrête pas ! Mon tour n'est pas encore arrivé. Dans trois jours, j'attendrai comme toi, avec la même impatience, le message des Hautes Sphères m'autorisant à entrer en scène pour faire s'abattre le vent, le froid et les averses sur la région. Sauf qu'à l'inverse de toi, mon cher ami, je ne me terrerai pas dans une église en priant pour un miracle. J'irai au sommet de l'Aigoual et j'affronterai ce soleil qui nous nargue, cet horrible ciel bleu, et tout ce qui règne là-haut, je les affronterai pour ainsi dire les yeux dans les yeux... Que se passera-t-il ensuite ? Je l'ignore. Mais au moins je serai fixé sur notre sort. »

Troupet grimaça.

« Vaste programme, fit-il. Quand tu les affronteras les yeux dans les yeux, tu en profiteras pour demander aux patrons la signification exacte du... Comment l'appelleras-tu ? "Le truc bizarre dans le ciel en forme de..." En forme de quoi, au fait ?

— J'aurais volontiers opté pour un alignement de croix, tu me connais, je suis du genre à voir des croix partout. Viens donc du côté de l'observatoire de l'Aigoual vendredi prochain. Alors nous verrons ce qu'ils ont décidé, là-haut. Crois-moi, cela sent mauvais, très mauvais pour nous. »

Pas une parole supplémentaire ne serait prononcée ce jour-là – mardi 30 avril, traditionnellement jour de vent, de froid et d'averses, troisième jour des saints cavaliers, qu'un inexplicable caprice des forces supérieures chargées de faire la pluie et le beau temps avait voué au dieu soleil.

Cela, toutefois, ne devait guère durer. La main invisible qui, dans l'infini du

firmament, traçait des signes illisibles pour les quatre cavaliers, était bientôt parvenue au terme de son message.

le 3 mai

« En fait, les gars, je pense que c'est tout bonnement du chinois.

— Du vrai chinois de Chine, tu veux dire ? Pas comme dans “Je n’y comprends rien, pour moi c’est du chinois” ?

— Jourget a raison. Ce n'est pas un animal, comme je l'avais d'abord imaginé. Ce sont des idéogrammes, aussi chinois que la Kawasaki de Troupet est japonaise ! Les Hautes Sphères cherchent à transmettre un message en mandarin. »

Il fallait en effet se rendre à l'évidence. Les premières formes apparues dans le ciel, dix jours plus tôt, pouvaient donner lieu à toutes les interprétations ; au contraire, celles qui s'offraient désormais à la curiosité des quatre cavaliers – une suite d'une demi-douzaine de caractères biscornus à parcourir de haut en bas – n'évoquaient rien d'autre qu'une enseigne de restaurant asiatique, comme si la *Jonque de Shanghai* ou la *Pagode Impériale* avait lancé une campagne de publicité déraisonnable dans le ciel cévenol.

« Bien. Voilà qui promet. Et qu'en disent nos trois éternels optimistes ? »

Dans un premier temps, Jourget, Marquet et Troupet n'en dirent pas grand-chose. Les fesses vissées sur la selle de leur moto, figés à proximité de la station météorologique du mont Aigoual et de sa fameuse tour crénelée, ils donnaient l'impression d'attendre les trois coups d'un spectacle dont ils ignoraient tout, du titre aux noms des acteurs. Le déluge ? La fin du monde ? Et pourquoi pas ? Ce matin, chaque quotidien régional, chaque émission de radio locale, chaque chaîne de télévision, promettait une dégradation rapide du temps, voire un retour subit des rigueurs hivernales. Les saints de glace n'avaient qu'à bien se tenir : après un 23, un 25 et un 30 avril beaucoup trop cléments, les saints cavaliers profiteraient de la fête du dernier d'entre eux pour déchaîner conjointement leurs pouvoirs de nuisance... Vraiment ? Encore faudrait-il que les principaux intéressés soient mis au courant !

Quand, sans crier gare, un épais voile noir recouvrit la voûte céleste, les quatre cavaliers se dévisagèrent les uns les autres, perplexes. Les regards les plus inquisiteurs furent dardés sur Crouzet, le seul habilité, en temps normal, à intervenir un 3 mai. Sauf que nous n'étions pas en temps normal. Certes, une journée ordinaire aurait pu accoucher d'une armée de nuages malveillants, d'une jolie saucée et d'un soupçon de grêle pour faire bonne mesure ; mais que le tout soit agrémenté d'un gros bonhomme en robe de soie fendant les cieux sur l'échine d'un dragon aux écailles d'or, non : là on entrait carrément dans une autre dimension.

« Si vous vous demandez ce que signifie tout ceci, bafouilla Crouzet, sachez que je ne suis... »

Il fut interrompu par une sonnerie stridente qui, instantanément, fit se précipiter ses trois camarades sur leur propre téléphone portable. En réalité, le message des Hautes Sphères espéré depuis si longtemps n'était destiné qu'à Crouzet. Celui-ci prit la peine de lire et relire les quelques mots lui notifiant la catastrophe à laquelle tous refusaient de se résigner. D'une voix blanche, presque inaudible sous le tambourinement des premières gouttes de pluie, il déclara pour ses compagnons impatients :

« Rentrez chez toi. Dis aux autres de faire pareil. Les temps changent. Vous n'êtes plus adaptés au monde moderne. Toutes vos prérogatives sont transférées au

vénérable Chisongzi, avec effet immédiat. »

Un éclair opportun vint ponctuer cette annonce dramatique, qui sonna aux oreilles de chacun des quatre cavaliers comme l'ultime strophe d'un requiem. Ils s'affaissèrent sous le poids d'une ondée cruelle fouettant leurs épaules, se courbèrent sous des bourrasques d'une violence jamais encore éprouvée. Leur heure était passée. L'on ne craindrait plus de voir les bourgeons geler à la saint Georges, ni de voir des trombes d'eau s'abattre à la saint Marc ; la saint Eutrope ne serait plus synonyme de cerises estropiées, pas plus que la sainte Croix ne promettrait une disette de noix. Tout pouvoir reposait à présent entre les mains d'un intrus, un produit d'importation, maître des pluies chinois ignorant les réalités locales mais qui aurait l'incalculable avantage de remplir à lui seul une tâche jusqu'alors dévolue à quatre individus – et sans doute pour bien moins cher, étant donné la pingrerie quasi malade des Hautes Sphères.

Lorsque son dragon aux écailles d'or passa en vrombissant au-dessus de l'observatoire de l'Aigoual, le vénérable Chisongzi adressa à ses infortunés prédécesseurs un petit signe qui, à défaut d'être amical, avait au moins le mérite de ne nécessiter aucune traduction simultanée du mandarin vers le français. Oui, le maître des pluies chinois avait parfaitement raison : il ne restait à Jourget, Marquet, Troupet et Crouzet qu'à aller voir ailleurs s'il y était et, si possible, se faire cuire un œuf chez les Grecs.

un autre mois d'avril

Le nez à la fenêtre, un pichet vide dans chaque main, le patron du *Vieux Gardois* observait avec un sourire en coin le ballet des motos sur la grand-place.

« De jeunes fainéants, marmonna-t-il dans la barbe dont il était dépourvu. Même pas fichus de se dégoter un contrat saisonnier dans les vignes ou sur le littoral. Quelle plaie ! De mon temps... »

Il laissa vagabonder son attention sur le terrain de boules municipal où, en dépit de l'heure matinale, commençaient à se rassembler les premiers joueurs, les plus acharnés. Il savait que bientôt ceux-ci viendraient lui réclamer un petit remontant. Les bouteilles se tenaient prêtes derrière le comptoir, au garde-à-vous.

En attendant l'inéluctable débarquement des motards et des boulistes, le patron pouvait compter sur l'indéfectible fidélité de ses piliers de bar attitrés – de jeunes fainéants, eux aussi. Les uns et les autres appartenaient à la même bande de chômeurs désœuvrés. Un jour, ces sept types que nul ne connaissait vraiment s'étaient décidés à faire de son honorable établissement leur quartier général, devenu repaire de l'oisiveté, caverne du nonchaloir. Jamais tout à fait sobres, jamais tout à fait ronds, au moins ne causaient-ils pas de grabuge.

Sans être allé jusqu'à sympathiser avec eux, le patron savait désormais leurs noms. Le plus grand, là, avec ses longues moustaches de druide gaulois, se faisait appeler Troupet. En général, il buvait de la liqueur de gentiane en compagnie d'un gus un peu pâlot prénommé Servais. Le m'as-tu-vu qui, dehors, cherchait à épater la galerie sur sa BMW jaune, était Jourget. Quant à celui qui se...

« Venez voir, les gars ! Vite, c'est incroyable ! »

Le patron sursauta, alors que les buveurs de gentiane se précipitaient à la suite de l'homme qui les avait ainsi alertés : le motard connu sous l'identité de Marquet, lui sembla-t-il. En un battement de cils, les habitués de la grand-place, du terrain de

boules et du comptoir se trouvèrent réunis devant la porte d'entrée du *Vieux Gardois*, sept paires d'yeux levées vers l'azur du ciel, comme pour constater de visu que la jolie brunette à lunettes du flash-météo ne se payait pas leur tête.

« ...d'un soleil radieux, quasi estival, qui brillera sur la majeure partie du pays, avec des températures au-dessus des normales saisonnières, allant dès le matin de 12°C sur le plateau de Langres à 20°C autour du Golfe du Lion, et une hausse prévue de... »

Le premier gloussement fut émis par le dénommé Crouzet, pourtant loin de mériter le titre de boute-en-train de la bande. Le juvénile Pancrace l'imita, suivi de Jourget, tandis qu'au même instant les exclamations rauques de l'imposant Mamert paraissaient devoir submerger les autres.

Un signe était apparu dans les cieux. Ni animal, ni enchevêtrement de croix, il n'était en outre nul besoin de faire appel à un sinologue accompli pour en déduire qu'il ne s'agissait nullement de l'ébauche d'un message en mandarin. Le vénérable Chisongzi et son dragon aux écailles d'or n'en étaient pas les destinataires. Mais alors, qui ?

« On dirait une calligraphie orientale, hasarda Marquet.

— Mais pas du chinois, précisa Troupet.

— J'ai vu le même type d'écriture en ville, dit Jourget. Sur la devanture des *Délices du Taj Mahal*, je crois.

— De l'hindi utilisant l'alphabet devanagari, conclut Crouzet sur un ton docte n'admettant aucune réplique. Les Hautes Sphères cherchent à communiquer avec un Indien... Vous croyez que là-bas ils peuvent abattre pour moins cher le boulot de plusieurs Chinois ? »

Alors les quatre ex-saints cavaliers se joignirent aux trois ex-saints de glace pour jeter à la face du ciel un joyeux concert de rires entremêlés, des rires si francs, si purs, que l'on dut les entendre jusque dans les Hautes Sphères, et peut-être jusque chez les Grecs, en Inde, en Chine, et partout ailleurs.

Le blues de Zwarte Piet

Amsterdam et ses vénérables maisons à pignons surplombant avec morgue les eaux grises du Singelgracht...

Amsterdam et ses brebis égarées accourues de tous les recoins de l'Europe pour faire du lèche-vitrine sous les néons rouges à De Wallen...

Amsterdam et ses flots d'amateurs d'art en bermuda s'agglutinant autour des chefs-d'œuvre de Rembrandt et de Vermeer au Rijksmuseum...

Amsterdam et ses cyclistes à la blondeur radieuse dans les allées fleuries du Vondelpark...

Amsterdam et ses florissantes communautés d'immigrés plus ou moins bien intégrés à la société néerlandaise : Turcs ayant poussé l'aventure au-delà des frontières de l'Allemagne ; Marocains dont la France et la Belgique n'ont pas voulu ; Chinois discrets mais présents en nombre comme un peu partout ; Antillais venus rappeler à cette nation de marchands et de navigateurs ses anciennes gloires coloniales...

Lorsque Nicolaas pénétra dans l'atmosphère enfumée du bar, il sentit immédiatement qu'il n'y était pas à sa place. Un rapide coup d'œil circulaire lui apprit que la clientèle était plutôt jeune, une constante dans ce quartier populaire investi depuis quelques années par les étudiants et les artistes bohèmes. Avec sa barbe de patriarche, ses lunettes à double foyer et sa démarche mal assurée, il faisait tache, c'était une évidence. Mais on avait déjà vu des vieux fêtards franchir le seuil du *Paramaribo Star*. Si les regards se tournèrent dans sa direction, cela ne tenait pas tant à l'âge du nouveau venu qu'à un autre détail, dont il mit de longues secondes à se rendre compte : parmi la vingtaine de personnes occupant la salle principale, du taulier derrière son comptoir au guitariste perché dans un angle qu'on aurait eu tort de nommer « scène », Nicolaas se trouvait être l'unique Blanc ; le seul Toubab, la seule face d'aspirine, le seul à afficher l'air d'un authentique Batave de souche – comme quoi les apparences sont souvent trompeuses...

Histoire de garder une contenance, il se fendit d'un rictus censé figurer un sourire aimable. Nul ne prit la peine de lui rendre la politesse. Le premier réflexe de surprise passé, l'intrus ne suscita plus le moindre intérêt. Dans le coin on était du genre tolérant. Qu'un papy aussi blanc qu'un rail de coke vienne s'enfiler des verres de punch à près de vingt-trois heures, qu'est-ce que cela pouvait bien faire ?

Le vieil homme avait à peine pris place dans l'un des mauvais fauteuils de cuir faisant face au guitariste solitaire, qu'une main ferme se posa sur son épaule. Il sursauta. L'odeur caractéristique d'un cigarillo parfumé à la vanille vint chatouiller ses narines délicates.

« Tu as trouvé, finalement. J'ai eu peur que tu te perdes, parce qu'on n'ira pas dire que tu es coutumier de l'endroit. »

Cette fois, un authentique sourire parvint à se frayer un chemin dans les broussailles de sa barbe. Nicolaas se savait aimé par une quantité incroyable de ses contemporains ; il était même incapable de citer le nom d'un ennemi, d'un individu

susceptible de lui vouloir du mal. Objet d'une affection générale, personnalité universellement populaire, il était, de manière paradoxale, un homme seul. Piet était pour lui ce qui se rapprochait le plus d'une famille.

« Je ne me suis jamais vraiment senti à l'aise dans ce quartier, avoua Nicolaas.

— Tu m'étonnes... Des nègres, des pédés, un tas de jeunes couillons sans le sou qui ne croient plus au Père Noël depuis des lustres... De Pijp n'est pas fait pour ce bon vieux Sinterklaas. »

Piet tira une dernière bouffée sur son cigarillo, l'écrasa sur son talon puis partit dans un grand éclat de rire. Aux oreilles de son meilleur ami, celui-ci sonna particulièrement faux – aussi faux que les notes égrenées par le musicien métis qui, devant eux, massacrait sans vergogne le *Long Lonesome Blues* de Blind Lemon Jefferson. L'espace d'un instant, Nicolaas se demanda quels vents contraires avaient pu faire échouer ce gamin dans un rade d'Amsterdam. Avec ses dreadlocks et sa moustache conquérante, il paraissait un sosie de Ruud Gullit dans sa période milanaise ; et s'il n'avait pas cherché à faire carrière dans le football, son look semblait le vouer aux rythmes syncopés du reggae plutôt qu'aux langueurs mélancoliques du blues... Originaire du Suriname ? De l'île de Curaçao ? Peut-être avait-il un parent Ghanéen ou Nigérian... Quelle importance ? Nicolaas était-il de ceux qui catégorisent les gens en fonction de leur origine ? Il ne manquerait plus que cela !

Au pire, si pour une raison ou une autre il se voyait taxé de racisme par quelque ligue de vertu, il aurait toujours la possibilité de sortir de sa manche le joker bien commode du Meilleur Ami Noir.

Piet et lui se connaissaient depuis si longtemps qu'il leur arrivait de se disputer au sujet des circonstances de leur rencontre. Pour dire vrai, ni l'un ni l'autre ne s'en souvenait réellement. Nicolaas aimait à rappeler, mi-vantard mi-railleur, qu'il lui avait jadis sauvé la vie en le tirant des griffes de terribles adversaires, mais croyait-il lui-même à son joli conte ? Avant leur fructueuse association, ils avaient tous deux eu une vie, pourtant ils auraient été bien en peine de remplir un formulaire requérant l'année et le lieu de leur naissance. C'était comme si cette existence passée appartenait à un univers parallèle, une tout autre réalité, loin des rivages de la mer du Nord...

« Quand est censé arriver le bateau de Sinterklaas ? s'enquit soudain Piet. Je n'ai jamais été aussi impatient de voir s'achever le mois de novembre ! »

Un serveur apporta des boissons, une diversion qu'apprécia Nicolaas. Le nez dans son verre, le vieil homme prit soin de laisser filer deux bonnes minutes de silence, à peine troublées par la sinistre plainte du guitariste à dreadlocks. À présent il descendait le Mississippi pour s'en prendre aux mânes du malheureux Skip James. Piet en avait profité pour allumer un nouveau cigarillo qu'il tэта avec un air préoccupé.

« Quand est censé arriver le bateau de Sinterklaas ? répéta-t-il, cette fois avec des trémolos dans la voix. Non, ne me dis rien, j'ai compris. Ils t'ont envoyé paître, hein ?

— C'est plus compliqué que tout ce que tu imagines. Beaucoup plus compliqué...

— Tu peux toujours tenter de m'expliquer, sauf si toi aussi tu considères que je ne suis qu'un imbécile juste bon à faire le pitre.

— Disons qu'on a allègrement dépassé le stade des tracasseries administratives, des demandes d'autorisations, des normes de sécurité et des directives européennes à respecter... Pour le coup, c'est carrément une mission mandatée par l'ONU qui a mis son sale nez dans nos affaires : le Conseil des droits de l'homme, ou je ne sais trop quoi. La dignité humaine bafouée, l'apologie d'idées nauséabondes, l'incitation à la

haine... À l'approche des fêtes de fin d'année, la polémique n'a cessé d'enfler, jusque dans les pages du *Guardian*, du *New York Times* ou du *Monde Diplomatique*. On ne rigole plus, Piet. Ces saletés de lobbys antiracistes veulent notre peau et ils l'auront.

— Et concrètement, ils comptent déclarer illégale la distribution de friandises dans les rues ? Nous fermer au nez la porte des écoles et des hôpitaux ? Des gens pensent sérieusement que les gosses de ce pays se contenteront du 25 décembre au pied du sapin ? Un 6 décembre à Amsterdam sans le bon vieux Sinterklaas et son fidèle Zwarte Piet... Quelle mauvaise blague ! »

De nouveau, Nicolaas tenta de se réfugier au fond de son verre, qu'il eut le malheur de trouver vide. Même sous une abondante pilosité faciale, les traits de son visage ne pouvaient plus dissimuler l'ampleur de son embarras. Il grimaça, toussota, avant de lâcher à contrecœur la conclusion qui s'imposait :

« Je te l'ai dit, on ne rigole plus. Il n'est pas question de supprimer Sinterklaas. Les laïcards ne se sont pas encore offusqués de voir un haut dignitaire chrétien, forcément pédophile, faire du prosélytisme en distribuant des cadeaux aux enfants. C'est Zwarte Piet, le nègre, qui pose problème aux bonnes consciences néerlandaises. On ne veut plus de toi, Piet. »

Sans doute conscient d'avoir raté son premier tour de piste, le fils caché de Ruud Gullit reprit pour son maigre auditoire l'ultime couplet du *Long Lonesome Blues*. Nicolaas sentit sa gorge se nouer. Sur les joues de son meilleur ami coulaient deux filets de larmes qui n'en finissaient pas.

Étrangement, alors que les regards des spectateurs demeuraient fixés sur les appas les plus évidents offerts à leur lubricité, il en fut un parmi eux dont l'intérêt semblait se limiter aux extravagantes bottines rouges à talons hauts qu'arborait la danseuse.

Le regard indocile remonta le long d'une jambe incroyablement fine et se trouva un instant prisonnier de bas résille tentateurs, noirs sur peau noire, à peine perceptibles dans la semi-obscurité environnante. De là, il passa directement au visage, qu'il observa à la dérobée comme si, sur une estrade où s'exposaient trois soirs par semaine une demi-douzaine de paires de seins et de fesses, il était indécent de rechercher le réconfort d'un sourire. Ce réconfort, bien entendu, Piet ne le trouva pas. Eût-il glissé un billet dans le soutien-gorge de la demoiselle, celle-ci ne lui aurait pas témoigné davantage d'attention. Elle n'était pas là pour cela. En exhalant un panache de fumée aromatisée à la vanille, le spectateur frustré songea, non sans une certaine mélancolie, que cette provocante jeune femme noire – Zita, ou Layla, ou quelque autre nom de scène dont elle s'affublait – avait autrefois été une innocente petite fille ; cette petite fille, sans doute, s'était réjouie de recevoir une poignée de *pepernoten* et autres sucreries de la main du gentil Zwarte Piet...

« Un simple putain de nègre, paumé au milieu d'autres putains de nègres. Voilà ce que je suis désormais. »

Piet écrasa sur le coin de l'estrade son cigarillo à peine entamé.

« Vendre mon cul, c'est ce qu'ils veulent que je fasse ? Il y a toujours du boulot pour ceux qui sont prêts à vendre leur cul. »

Il se détourna, pris d'une soudaine et irrépressible envie de vomir. Il avait renoncé à compter les bières englouties depuis le début de cette soirée ; peut-être avait-il même commencé à boire dès les premières heures de l'après-midi. Dehors il faisait plutôt beau pour un mois de décembre, mais nul ne s'en souciait ici, dans la perpétuelle pénombre des sous-sols du *Paramaribo Star*.

Moins en marchant qu'en titubant, Piet s'engouffra dans l'exigu sanctuaire des toilettes pour hommes. Une fois la porte refermée, il se sentit un peu mieux. Les basses assourdissantes accompagnant l'effeuillage de Zita-Layla ne lui parvenaient plus qu'étouffées. L'odeur des cuvettes mal nettoyées lui parut presque agréable en comparaison de l'étuve qu'il quittait. L'idée d'un cigarillo à la vanille ne le dégoûtait plus. Il en ralluma un, juste devant la glace que surmontait un panonceau rappelant l'interdiction formelle de fumer en ces lieux.

Le reflet lui renvoya l'image d'un homme sur lequel le temps n'avait aucune prise. Merveilleux privilège ! Épouvantable malédiction ! Demain, dans un an, dans vingt ans, il pourrait revenir honorer d'une visite les w.-c. du *Paramaribo Star*, rien dans son apparence n'aurait changé : même silhouette tout à la fois svelte et imposante, mêmes cheveux crépus, pareils à de l'étope, mêmes lèvres épaisses s'ouvrant sur une dentition chevaline, même couleur de charbon... Et ces grandes boucles d'oreilles en or, à la mode créole, dont il n'avait pas le cœur de se défaire...

« Une vraie caricature de chef de tribu congolais, soupira-t-il. Il ne me manque que l'os dans le nez pour parfaire l'illusion. Voilà ce que pensent les types de l'ONU et toutes les bonnes âmes farouchement antiracistes, hein ? »

— Reconnaissons que si tu étais né blond aux yeux bleus, nous serions tous deux dans la rue en train de remplir notre office. Un gugusse qui fait l'andouille dans le sillage d'un vénérable évêque n'a le droit que d'être Blanc, car s'il a le malheur d'être Noir il constitue une affreuse réminiscence des sombres temps de l'esclavage et du colonialisme, véhiculant d'infâmes stéréotypes raciaux qui n'ont plus lieu d'être en ce XXI^e siècle éclairé... Et sinon, comment vas-tu, Piet ?

— Moins bien que l'an dernier à la même heure, c'est une certitude. Ravi de te voir tout de même, Sinterklaas. »

Après avoir salué le reflet du vieillard barbu apparu derrière lui, Piet se retourna pour serrer la main de son ami. À tous deux, ce simple contact fit un bien fou. Quelques jours plus tôt, Nicolaas avait débarqué seul pour la première fois depuis des temps immémoriaux, et sa traditionnelle visite aux enfants du pays s'était déroulée sans son fidèle second. Il avait soigneusement esquivé les questions les plus embarrassantes, posées avec l'ingénuité de chérubins encore peu au fait des mesquineries, des conflits et des polémiques du monde des adultes : « Zwarte Piet est resté en Espagne, Sinterklaas ? », « Il n'y a personne qui souhaite t'aider, Sinterklaas ? », « Tu as dévoré tous les *pepernoten*, Sinterklaas ? »

Non, il n'avait pas dévoré tous les *pepernoten*. Pour tout dire il n'avait pas pu en déguster un seul cette année, puisque des personnes bien intentionnées lui interdisaient de faire équipe avec l'homme qui, d'ordinaire, préparait les friandises de la Saint-Nicolas puis les distribuait de par les rues. Les festivités, clairement, avaient été en partie gâchées, même si les gens avaient, pour la plupart, fait comme si de rien n'était. On ne se débarrassait pas de l'encombrant laquais noir sans quelques regrets, mâtinés d'un arrière-goût d'injustice.

« Alors, demanda Piet, c'était comment ? »

— Merdique, répondit Nicolaas. Tu parles d'une fête à la con... Je ne suis pas certain d'avoir envie de revenir là-dessus. Et toi ?

— Pas mieux.

— Si tu passes tes journées entières dans ce bouge, c'est que tu dois t'y amuser un peu, non ?

— Non. Je n'attends qu'une chose : redevenir Zwarte Piet.

— Tu sais que c'est impossible. Je suis navré. »

Nicolaas secoua la tête de droite à gauche, visiblement bouleversé. Puis il désigna

d'un coup d'œil le sac en toile de jute qu'il avait déposé sur le carrelage à son entrée dans les w.-c. du *Paramaribo Star*. Ce que Piet avait d'abord cru rempli de bonbons et de cadeaux à destination des enfants sages contenait en réalité des vêtements qu'il reconnut aussitôt : une veste de page de la Renaissance ; des bas de soie blancs ; des culottes bouffantes striées de rouge et de bleu ; une fraise en dentelles flamandes ; des souliers à boucles ; un chapeau piqué de plumes multicolores. Les restes du fidèle second de Sinterklaas gisaient au fond de ce sac comme dans un cercueil. Zwarte Piet n'était plus. Repose en paix, aimable Zwarte Piet, généreux Zwarte Piet ! Lui-même n'était à présent que Piet le sale nègre qui fume, Piet le sale nègre qui boit, Piet le sale nègre qui reluque des danseuses dans les sous-sols d'un bar sordide de De Pijp...

« Officiellement, dit Nicolaas avec une réticence manifeste, je suis un peu comme ton employeur. On peut considérer que c'est moi qui te congédie, voire qui t'affranchis, puisque pour certains tu étais le malheureux esclave de l'horrible Sinterklaas. Va, Piet, tu es libre de faire ce que bon te semble. »

Le visage de l'infortuné acheva de se décomposer.

« Les salopards ! explosa-t-il. Les foutus salopards ! Ils n'ont pas le droit de me faire un coup pareil ! Et si j'ai envie de continuer à bosser aux côtés de mon vieil ami, comme je l'ai toujours fait ? M'ont-ils seulement demandé mon avis avant de décider de ce qui était bon pour moi ? Et les gamins, les pauvres gamins... Eux n'ont jamais vu en moi un esclave, ils ne sont pas aussi crétins que leurs parents. Ils n'ont jamais vu le nègre en moi. À leurs yeux j'étais de toutes les couleurs, un bouffon bariolé : peau noire, veste jaune ou violette, chapeau rose ou gris, culottes rouge et bleu ou vert et blanc... Blanc, je voudrais être Blanc, pour qu'on me foute une paix royale, pour que je puisse rester avec mon vieil ami et rendre les enfants heureux !

— Je suis navré, Piet. »

Que pouvait-il dire de plus ? L'affaire était entendue, il n'y avait rien à ajouter. Seuls les gestes avaient encore la faculté d'améliorer les choses, autant qu'il était possible.

Un robuste Surinamien passablement éméché, titubant et le regard vitreux, poussa la porte des w.-c. du *Paramaribo Star*. Il eut d'abord du mal à croire à ce qu'il voyait – une vision qu'il attribua à ses quelques pintes superflues. Puis il songea que ce n'était pas la première fois qu'il croisait deux hommes tendrement enlacés dans un tel endroit. Il haussa les épaules et, tout en sifflotant un air inepte, accomplit ce pourquoi il était là. Dans le coin on était du genre tolérant. Qu'un papy aussi blanc qu'un rail de coke tripote un grand Noir au lieu d'aller mater les danseuses à côté, qu'est-ce que cela pouvait bien faire ?

En désespoir de cause, Nicolaas avait fini par s'adresser au sosie de Ruud Gullit, ce jeune homme sans éclat que tous au *Paramaribo Star* traitaient avec l'indifférence d'ordinaire réservée aux pièces de mobilier.

« Ton ami m'a parlé, ouais.

— Formidable. Et il t'a dit où il allait ? Pourquoi il partait ?

— Non. Il m'a juste félicité pour ma musique. »

L'insatisfaction qu'il lut dans le regard de son interlocuteur incita le guitariste à se creuser la cervelle en quête d'un détail manquant. Hormis lorsque l'un d'entre eux lui glissait un pourboire mesquin au terme de son récital, il prêtait peu d'attention aux clients du bar, qu'il soupçonnait de n'être pas de véritables amateurs de blues, voire

des béotiens imperméables à toute forme de musique. Le dénommé Piet avait beau hanter le *Paramaribo Star* depuis plusieurs semaines, quasiment jour et nuit, aux yeux du guitariste il ne s'était pas détaché de la masse anonyme des pochards, des camés et autres épaves constituant l'essentiel de son public... Jusqu'à son départ précipité, un peu plus tôt dans la soirée.

« “J’aime ton *Long Lonesome Blues*, mon gars.” Voilà ce qu’il m’a dit au moment de prendre ses cliques et ses claques. Ah, et puis il a marmonné quelque chose au sujet du blues, du talent et des tripes qu’il faut pour en jouer correctement. Il a aussi parlé des eaux grises du Singelgracht, mais je ne l’écoutais déjà plus vraiment, il semblait se raconter des histoires à lui-même, comme s’il était en rogne contre quelqu’un... Mais je le trouvais plutôt sympa, en fait. »

Un frisson parcourut l’échine de Nicolaas, soudain pris d’un terrible pressentiment.

« Ton ami, tu crois qu’on le reverra dans les parages ?

— J’en doute fort. »

Le vieil homme salua son informateur et, sans se retourner, se laissa avaler par les ténèbres amstellodamoises.

C’était l’une de ces nuits de décembre qu’on a plaisir à observer de sa fenêtre, les jambes tendues vers un feu de cheminée et une boisson chaude à portée de main. Une fine pluie glaciale arrosait les trottoirs, hésitant à évoluer en neige. Tandis qu’il prenait la direction du Centrum, d’un pas rendu vif par une singulière sensation d’urgence, Nicolaas regretta de devoir s’affubler d’un méchant pardessus et d’un bonnet en acrylique afin de passer inaperçu. Dans son traditionnel costume d’évêque – soutane et manteau de laine doublé de soie écarlate, mitre à l’intérieur garni de fourrure – il affrontait sans peine les températures négatives ; il pouvait demeurer toute une journée dehors, parcourir une ville à pied ou à cheval, sans souffrir d’engelures une fois sa besogne accomplie. Mais Nicolaas n’était pas Sinterklaas, et réciproquement. Le saint évêque affichait toujours une mine souriante, prévenante, épanouie, comme si sa seule présence suffisait à dissiper petits soucis et grandes angoisses du quotidien. Jamais il ne se laissait aller au chagrin, au pessimisme. Il n’était tout simplement pas fait pour cela... Tout comme Zwarte Piet n’était pas fait pour autre chose que le seconder dans sa noble tâche...

Le vieil homme en pardessus grisâtre qui, l’air affolé, remonta Ferdinand Bolstraat à toute allure pour déboucher sur les berges du Singelgracht, n’était pas Sinterklaas. D’ailleurs, nul ne le traita comme tel. Ce n’était qu’un badaud parmi tant d’autres, un quidam désœuvré que le démon de l’ennui appelait ici, au bord du canal, là où tout ou presque pouvait se produire, et surtout le sordide. Nicolaas s’arrêta net. Le gyrophare d’une fourgonnette de police illuminait la nuit. Des fonctionnaires en gilet fluo s’affairaient sans un bruit, dans un lourd silence que troublaient à peine les murmures des citoyens ordinaires ayant assisté au drame.

« Qu’est-ce qui..., bafouilla le nouveau venu. Y a-t-il...

— Un jeune type, lui répondit un anonyme à côté de lui. Ça n’avait pas l’air d’un accident.

— Est-il...

— C’est toujours pareil. Quand les flics se pointent, il est déjà trop tard. »

Amsterdam et ses cyclistes à la blondeur radieuse dans les allées fleuries du Vondelpark...

Amsterdam et ses flots d’amateurs d’art en bermuda s’agglutinant autour des chefs-d’œuvre de Rembrandt et de Vermeer au Rijksmuseum...

Amsterdam et ses brebis égarées accourues de tous les recoins de l’Europe pour faire du lèche-vitrine sous les néons rouges à De Wallen...

Amsterdam et ses vénérables maisons à pignons surplombant avec morgue les eaux grises du Singelgracht...

Amsterdam et ses enfants qui, désormais, ne se régaleront plus de *pepernoten* et qui, chaque année, verront passer sur son cheval un Sinterklaas triste, touché par le deuil, affligé par la disparition de son plus fidèle compagnon dont le seul tort était d'avoir la peau noire.

Tout de suite après la pub, l'Apocalypse

Tout avait pourtant débuté de manière très classique.

Un dénommé Jean, de Grand-Paradis, avait appelé le standard aux alentours de la pause déjeuner. Il s'était présenté en vitesse et, d'un air assuré, avait lancé à Delphine :

« Je dois vous prévenir, la fin du monde est proche. Dans un peu moins de quarante-huit heures, pour être plus précis. »

Avec une patience infinie, Delphine lui avait alors demandé s'il voulait qu'on passe le disque de son choix, mais le dénommé Jean n'était intervenu que pour relayer ce message ridicule. En fait, il semblait même ne pas connaître Elvis. La standardiste l'avait gentiment mais fermement invité à aller voir à Graceland si elle y était.

« C'est quand même bizarre », lui avait dit Mickaël, après coup, durant un passage de *Stairway To Heaven* – il aimait à diffuser ce morceau, pas parce qu'il l'appréciait plus qu'un autre, mais parce qu'il durait assez longtemps pour lui permettre de prendre un café avec sa collègue.

« Qu'est-ce qui est bizarre, Mike ? Qu'un petit plaisantin nous promette l'Apocalypse ? C'est déjà le deuxième ce mois-ci, et le sixième depuis qu'on fait ce boulot, à nous annoncer que ce soir on danse le dernier slow. »

Mickaël tira sur sa cigarette, but son café cul sec, s'essuya les lèvres sur la manche de son pull puis rétorqua :

« Non, ce qui m'étonne, c'est qu'on nous reçoive à Grand-Paradis. Je ne pensais pas que nos ondes pouvaient se faufiler jusqu'à ce bled paumé. C'est à combien, cinquante, soixante bornes ?

— Soixante-dix, à tout casser, vu que c'est du côté de Plaine-Fouillanges, après la rocade de La Fontaine.

— Incroyable. Le début d'une reconnaissance internationale, peut-être ?

— Faut pas pousser, Mike. Dépasse les cent auditeurs quotidiens et on en reparlera, de ta reconnaissance internationale. En attendant, je n'entends plus la voix de Robert Plant. »

Mickaël feignit la panique en catapultant mégot et gobelet à travers le cagibi qui leur servait de studio.

« J'arrive, public chéri ! »

Delphine reprit sa place au standard en riant de bon cœur.

Décidément, tout était normal. Beaucoup trop normal. Cela ne pouvait durer.

« FM7, de la bonne musique à toute heure, bonjour. »

Un silence pesant agressa les oreilles de la standardiste.

« Allô ? Il y a quelqu'un ? »

Elle allait raccrocher quand une quinte de toux trahit la présence d'un interlocuteur au bout du fil. Celui-ci finit enfin par prendre la parole qu'elle lui tendait avec insistance :

« Excusez-moi, chère madame...

— Mademoiselle, s'il vous plaît.

— Mademoiselle, j'étais avec mon patron sur l'autre ligne. Une affaire urgente. Maintenant je suis tout à vous... Façon de parler, n'est-ce pas, surtout ne l'interprétez pas mal.

— Rassurez-vous, j'ai connu pire. Quelle chanson désirez-vous entendre, monsieur ? Voulez-vous la dédicacer à quelqu'un ? Un collègue, une amie, un proche ? Votre patron, pourquoi pas ? »

Nouvelle quinte de toux. Ce type m'a tout l'air d'un vieillard inculte, songea Delphine, du genre à n'avoir jamais entendu parler d'Elvis. Rien qu'à l'intonation et à deux ou trois menus détails dans la manière de s'exprimer, elle était capable de différencier le véritable amateur de rock de l'enquiquineur de base. Son instinct la trompait rarement.

« Non, en réalité je voudrais que vous soyez la première radio à annoncer au monde que l'Apocalypse est à nos portes. »

Delphine soupira, un soupir si long et si puissant qu'il ne put échapper à son interlocuteur.

« Vous m'avez déjà dérangée hier, monsieur. Jean, de Grand-Paradis, si j'ai bonne mémoire. Écoutez, j'ai du travail, je ne peux pas me permettre de perdre mon temps avec vos bêtises. Vous avez beau m'être très sympathique, je ne veux plus entendre parler de vous, d'accord ?

— Bien. Faites attention au prochain flash info et vous verrez. Pas celui de vingt heures, c'est encore un peu tôt, mais celui de vingt-deux heures trente présenté par Gabriel Delattre. D'ici là, si vous avez besoin de me contacter, voici mon numéro de portable... »

La standardiste le nota machinalement, comme s'il s'agissait des coordonnées d'un heureux gagnant de la Valise FM7 – le dernier était reparti avec la somme pharaonique de 74,24 euros, une ruine pour une si petite station de radio.

« Merci monsieur. Au revoir. »

Elle dut se faire violence pour ne pas lui asséner un « Adieu » bien senti.

« C'est moi qui vous remercie. À très bientôt, mademoiselle. »

Delphine reposa le combiné sans délicatesse et se leva de son siège pour prendre un café. Elle le choisit serré.

« Vous êtes bien sur FM7, de la bonne musique à toute heure, c'est Mickaël avec vous jusqu'au bout de la nuit, bienvenue si vous nous rejoignez seulement maintenant, dans ce cas vous avez manqué le splendide *The Times They Are A-Changin'* de Bob Dylan repris avec brio par The Byrds, mais n'ayez pas de regrets, vous aurez encore l'occasion de vibrer au rythme du meilleur du rock, tout de suite après la pub et le flash de vingt heures, restez avec nous. »

Sa tirade à peine achevée, Mickaël extirpa une bouteille de Jack Daniel's de sous son siège, en avala une gorgée et se mit à grignoter des chips au paprika. Grâce à la publicité et aux infos, il avait près de dix minutes de tranquillité devant lui. Il n'en ferait rien de particulier, sinon reprendre son souffle.

« ...le ministre mis en cause dans cette affaire a déclaré qu'il ne démissionnerait

pas sous la pression populaire... Dernière minute : un séisme d'une rare violence a frappé le nord-est de la Chine, dans la province du Liaoning. Les premières estimations font état de sept à huit mille victimes. Davantage de précisions dans notre édition de vingt-deux heures trente. »

« Sept à huit mille morts ? marmonna Mickaël entre deux bouchées de chips. Et alors, ce n'est pas la fin du monde ! Ils sont combien, eux, un milliard ? Tant qu'on ne nous apprend pas la disparition d'un troisième Beatles ou du dernier des frères Ramones... »

La soirée fut plutôt calme. Le programme initialement prévu ne fut bouleversé que par une mamie qui tenait à ce que l'on diffuse un titre de Maurice Chevalier, en souvenir de ses soixante ans de mariage – dont trente-quatre de veuvage, ce qui diminuait la portée de l'exploit. Après cette séquence émotion, Mickaël se sentit obligé de passer une rétrospective des Clash, histoire de rétablir l'équilibre.

Il était vingt-deux heures trente pile lorsque *London's Burning* fut interrompu sans vergogne par le flash de Gabriel Delattre, bien au chaud dans les locaux parisiens de France Nouvelles.

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, bonsoir. Voici les titres que nous allons développer dans cette édition : un avion de la British Airways s'écrase à la périphérie de Londres ; l'éruption surprise de l'Etna engloutit plusieurs villages en Sicile ; un attentat-suicide perpétré contre l'ambassade de Belgique au Liban fait soixante-seize victimes ; la nouvelle défaite de l'Olympique de Marseille fragilise la position de son entraîneur ; et le bilan du séisme dans le nord-est de la Chine s'alourdit, on évoque désormais plusieurs dizaines de milliers de morts. »

C'est à ce moment que Delphine décida de rappeler le mystérieux Jean.

S'il ne s'agissait pas encore de l'Apocalypse à proprement parler, il apparaissait sans l'ombre d'un doute que les événements de cette nuit étaient liés entre eux.

Un tremblement de terre, un attentat meurtrier, une éruption volcanique, un accident aérien auraient été suffisants pour faire craindre le pire, mais ceux qui tirent les ficelles de l'univers avaient cru bon d'y ajouter d'autres catastrophes du même acabit. Passé minuit, il n'y avait plus un pays épargné par un drame d'ampleur nationale – y compris l'île de Pitcairn, plus petit état de la planète du haut de ses cinq kilomètres carrés et de ses cinquante-sept habitants, qui en cette occasion fut rayée de la carte dans l'indifférence générale. L'humanité avait bien mieux à faire que se préoccuper du destin de cocotiers océaniques. Aux quatre coins du globe, pompiers, ambulanciers, militaires et autres âmes charitables se démenaient pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Acculé contre un précipice qui semblait devoir l'engloutir à un moment ou à un autre, l'être humain lambda découvrait enfin le sens profond de l'entraide. Mieux vaut tard que jamais...

Dans le cas particulier de Mickaël, sa mission sacrée consistait à tenir informés de la situation les quelques milliers d'auditeurs potentiels disséminés sur sa zone de couverture, soit de Dorniche à Petite-Forêt ; les tenir informés, certes, mais surtout adoucir leurs tourments en les gavant jusqu'à la nausée de tubes des *seventies*. Ce n'était pas forcément pire qu'attendre la mort en s'enivrant de sexe et de drogue.

« Chers auditeurs, ce soir comme tous les soirs vous avez la parole, n'hésitez pas à intervenir sur les ondes de FM7, de la bonne musique à toute heure, la charmante Delphine vous attend au standard, elle est prête, elle compte sur vous, ne vous gênez pas de l'appeler pendant que nous allons écouter *Stairway To Heaven*, huit minutes

de pur bonheur en ces instants bien sombres. »

C'était l'heure du café. Mickaël savait que la nuit serait longue. Sa conscience lui souffla que ce pourrait bien être la dernière. Il chassa ces pensées morbides à coups de Jack Daniel's.

Il n'avait jamais vraiment envisagé l'Apocalypse. Pour lui, tout était comme la chanson de Queen : *The Show Must Go On*, le spectacle doit continuer... Il ne pouvait imaginer un terme définitif à quoi que ce soit. Même les groupes splités finissent toujours par se reformer, au moins pour un jubilé ou pour récolter des fonds d'aide aux enfants d'Afrique. Si l'on en croyait les paroles du dénommé Jean de Grand-Paradis, l'Afrique n'aurait bientôt plus besoin que l'on se mobilise pour elle, enfin ! Plus personne n'aurait besoin de rien. Il n'y aurait plus rien, nulle part. La fin de toute chose. Le néant. Plus jamais de *Cavern Club*, plus de Liverpool. Disparu, l'*Hotel California*, rasé, le *Whisky A Go Go*. Finis, les concerts grandioses au *Madison Square Garden*. Plus d'Elvis, comme un jour d'été 1977 mais pour l'éternité.

À l'aune des incomparables chefs-d'œuvre de la musique sans aucun doute perdus pour toujours, les milliers de victimes humaines du Liaoning ou d'ailleurs paraissaient à Mickaël de bien peu d'importance. Malgré tout, il alluma une autre cigarette en ayant en tête ce désastre qui faisait la une du flash info de Gabriel Delattre : un carambolage survenu sur l'A1 avait fait une trentaine de victimes et autant de blessés graves. Le décompte se poursuivait et était régulièrement revu à la hausse.

Enfermée dans sa cabine, Delphine ne cessait de jongler entre les appels comme avec autant de torches enflammées. Ils étaient des dizaines à souhaiter s'exprimer sur les ondes de FM7, alors que d'ordinaire on dépassait difficilement les trois ou quatre par jour. La radio devenait leur bouée de sauvetage, leur unique point de repère dans un monde en perdition. Quand tout s'effondre autour de vous – *dixit* les émissions spéciales retransmises sur chaque chaîne de télévision en lieu et place des inepties habituelles – il est bon de se raccrocher à des valeurs sûres ; la voix de Mickaël, grave, chaude et, surtout, familière, en faisait partie.

« Un petit Led Zeppelin de derrière les fagots est toujours un plaisir pour les oreilles, de retour avec Mickaël sur FM7, de la bonne musique à toute heure, nous avons un auditeur en ligne, bonsoir, comment vous appelez-vous ?

— Allô ? Bonsoir ?

— Bonsoir, nous vous écoutons.

— Je m'appelle Christophe, j'ai vingt-huit ans, j'habite à Dorniche et je tenais à vous dire que les... »

Mickaël passa les deux minutes suivantes à retourner sa veste en tous sens, à la recherche d'un paquet de cigarettes ou, à défaut, de feuilles et de tabac à rouler. Il dut se rendre à l'évidence : il n'avait plus de munitions pour passer cette soirée autrement que dans l'angoisse. Il lui faudrait encore une fois faire appel à la générosité de Delphine qui, en guise de bonne résolution, avait promis d'arrêter pour le jour de l'an. Au final, elle n'avait arrêté ni la clope, ni la générosité.

« Ce message d'espoir ira droit au cœur de nos chers auditeurs, merci beaucoup Christophe, si comme lui vous désirez nous exposer votre point de vue, vous connaissez notre numéro sur le bout des doigts, Delphine vous attend, bonsoir, vous êtes en direct sur FM7, de la bonne musique à toute heure, quel est votre prénom ? »

Une quinte de toux reconnaissable entre mille. Jean, de Grand-Paradis, était en ligne. Il avait passé la soirée au standard, sans que Mickaël puisse savoir ce qu'il s'était dit entre Delphine et lui.

« Bonsoir, nous vous écoutons. Vous souhaitez peut-être rebondir sur ce que nous a expliqué l'auditeur précédent ?

— Non. Ce monsieur a raison d'être optimiste si cela l'aide à avaler la pilule, mais il faut finir par ouvrir les yeux sur la réalité, aussi dure soit-elle : nul d'entre vous ne passera cette nuit. L'Apocalypse ! La fin du monde, le terminus des terminus, nous y voilà ! Depuis le temps qu'on l'annonce un peu partout, elle est arrivée. Tout ce que nous pouvons faire, c'est prier en écoutant la bonne musique de FM7.

— Merci beaucoup, cher Jean... Car vous vous prénommez Jean, n'est-ce pas ? »

Sa réponse fut recouverte par un énième flash spécial signé Gabriel Delattre. Sentant la fin venir, la rédaction de France Nouvelles avait décidé de mettre les bouchées doubles en intervenant de manière intempestive sur toutes les stations locales auxquelles elle était associée.

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, bonsoir. La situation internationale ne cesse de s'aggraver. Selon nos correspondants permanents aux États-Unis, New York aurait été dévastée par la chute d'un astéroïde qu'aucun astronome n'avait prévue. C'est évidemment une information à prendre au conditionnel, toutes les liaisons avec la ville ayant été coupées peu après vingt-trois heures. Cela nous ramène aux événements tragiques survenus dans notre pays, qui comme d'autres en... »

La voix du journaliste mourut. Il fallut d'interminables secondes à Mickaël pour réussir à combler le silence funeste qui s'était abattu sur le studio.

« Nous rencontrons un petit problème technique, ce sont, hélas ! les aléas du direct... Bientôt, retour de l'info avec Gabriel Delattre !

— Gabriel Delattre ne reviendra pas. Comme New York, mais aussi Madrid, Tokyo, Bombay, Johannesburg, Paris n'est plus. La Ville Lumière s'est éteinte pour de bon. »

Avec une telle annonce, Jean était conscient d'avoir fait son petit effet. C'était à Mickaël d'enchaîner. Si seulement il avait pu tenir une cigarette entre ses doigts tremblants !

« Rien de mieux qu'un hit des Doors pour se remettre d'aplomb, tout de suite après la pub, *Light My Fire*, la voix magnétique de Jim Morrison et les envolées psychédéliques de Ray Manzarek, pour vous, uniquement pour vous sur FM7, de la bonne musique à toute heure, merci de nous être fidèles, quoi qu'il se passe désormais j'espère que nous resterons ensemble le plus longtemps possible. »

À cet instant, ils étaient des milliers à attendre fiévreusement la suite, l'oreille collée sur leur poste de radio. Ils n'avaient plus le choix : toutes les télés du monde avaient mis la clef sous la porte.

« Bonsoir, nous vous écoutons. »

Combien de fois cette phrase avait-elle été jetée dans son micro ? Mickaël avait renoncé à les dénombrer. Il remonta les manches de son éternel pull gris. Sa vieille montre à quartz indiquait 02h47. L'émission aurait dû se terminer près de trois heures plus tôt.

« Bonsoir Mickaël, bonsoir Jean, et bonsoir à tous les auditeurs de FM7. Je m'appelle Gilbert, j'habite à La Fontaine, j'ai quarante-quatre ans et jusqu'à hier j'occupais le poste de directeur des ressources humaines chez Buracier.

— Jusqu'à hier ? Oh, je vois... Les fameuses restructurations qui ont déclenché un mouvement de grève sans précédent dans la région ? J'ignorais qu'elles touchaient

aussi les cadres dirigeants.

— Non, rien à voir avec les restructurations. L'usine Buracier a été détruite par les flammes en début de soirée. Je viens donc grossir le contingent des chômeurs, mais pour peu de temps. Bientôt nous serons tous en train de manger les pissenlits par la racine. »

Les appels reçus étaient de plus en plus amers, de plus en plus résignés. Le dernier auditeur à croire au miracle s'était manifesté sur le coup d'une heure moins le quart ; depuis, on avait droit à un défilé ininterrompu de désespérés. Un patron de bar, fidèle intervenant de l'émission, avait éclaté en sanglots à l'antenne en demandant pardon à son ex-épouse pour quelque incartade passée ; une chauffeuse de taxi avait menacé de se suicider en direct, ne renonçant à son geste fatal qu'après une intervention *in extremis* de Delphine, forte de ses talents de médiatrice. Mickaël commençait à perdre pied. On lui avait même, pour la première fois de sa carrière d'animateur radio, réclamé du Marilyn Manson. Le fond était sur le point d'être atteint.

« Je sais que nous n'en avons plus que pour quelques heures, marmonna Gilbert de La Fontaine, voilà pourquoi je vais oser vous demander... Comment dire...

— Oui ?

— Passez-nous encore *The Golden Age of Grotesque*, s'il vous plaît. Je prierai avec vous. »

L'horloge au-dessus de la machine à café indiquait 04h04.

Le contrôle des platines avait échoué à Delphine, dont le timbre juvénile aux vertus apaisantes serait parfait pour empêcher les auditeurs de sombrer dans la folie. On ne prenait plus d'appels au standard. FM7 diffuserait de la musique jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mickaël se fendit d'un sourire sans joie. L'entrain de *Love Me Do* paraissait presque incongru au vu du contexte.

De temps à autre, Jean intervenait à l'antenne pour transmettre les nouvelles les plus fraîches. Il n'avait nul besoin de l'aide de Gabriel Delattre : il était au courant de tout, à la minute près, bien mieux que la défunte Agence France Nouvelles. Inutile de chercher à comprendre comment il procédait.

« Chers auditeurs, annonça-t-il hésitant, j'ai pour vous une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne : votre région est actuellement l'une des rares rescapées de l'Apocalypse. La mauvaise : elle n'en a plus pour longtemps. Mis à part la moitié occidentale du land de Thuringe, une petite partie du Piémont et quelques montagnes en Slovénie – car les voies du Seigneur sont impénétrables, n'est-ce pas – l'intégralité de l'Europe a disparu, accompagnée dans sa chute par le reste de la planète. Ses habitants ont rejoint leur Créateur pour être jugés en fonction de leurs actes... Comme vous le serez tous très bientôt, je suis au regret de vous le confirmer. Ceux qui espéraient un miracle en seront pour leurs frais. »

Il se tut un instant. Dans le studio, la machine à café en profita pour offrir sa dernière goutte, qui heurta le fond du gobelet de Delphine dans un *plop* assourdissant.

« Voilà, le Piémont et la Thuringe viennent à leur tour d'être engloutis par le néant. Autant dire qu'en ce qui vous concerne ce n'est qu'une question de minutes. Je vous avais prévenus, vous ne passerez pas la nuit. Ceci sera d'ailleurs, sauf immense surprise, mon ultime intervention ici. Que Dieu vous ait en Sa sainte garde. »

Sans plus de cérémonie, le messenger raccrocha. La messe était dite, semblait-il. Mickaël, prostré, terminait de se ronger les ongles. Il vida sa bouteille de Jack

Daniel's puis fit signe à sa collègue d'envoyer la pub. Elle lui répondit « non » d'un vigoureux hochement de tête.

« Sur ce, dit-elle dans un souffle, je vous laisse en compagnie de Led Zeppelin en espérant vous retrouver dans huit minutes, place à *Stairway To Heaven* sur FM7, de la bonne musique à toute heure. Nous avons encore plusieurs tubes à vous proposer, j'ignore si nous aurons l'occasion de le faire... Si vous deviez ne plus jamais nous entendre après cela : au nom de toute l'équipe – Mickaël acquiesça, des larmes au bord des yeux – je vous remercie d'avoir été là jusqu'au bout. Salut, les copains ! À la prochaine, que ce soit ici ou dans une autre réalité. »

Delphine se leva de son siège avec une lenteur calculée, comme si elle rechignait à quitter ses auditeurs. Elle rejoignit Mickaël près de la machine à café désormais éteinte. Il se tenait debout, le regard rivé sur un ciel imaginaire, au-delà du faux plafond.

There's a Lady who's sure...

Elle lui tendit une cigarette. Il déclina l'offre. Il s'était pourtant juré que, s'il devait assister à la fin du monde, il en profiterait pour faire les folies qu'il s'interdisait habituellement, il enverrait valdinguer toutes les barrières, tous les tabous, et se laisserait aller jusqu'à la venue de la Grande Faucheuse... Impossible. Face à l'inéluctabilité de sa propre mort, il était même incapable de se saccager une dernière fois l'appareil respiratoire.

It makes me wonder...

Delphine prit les mains de son ami entre les siennes. Elle le gratifia d'un clin d'œil, signe rassurant dont elle usait quand rien ne se déroulait comme prévu, lorsque le CD censé passer dans trente secondes n'était plus dans son boîtier ou lorsque la pub refusait obstinément de se lancer malgré un appui répété sur le bouton vert...

Dear Lady, can you hear the wind blow...

Ils attendirent. Ils étaient ensemble, dans leur studio de fortune, avec Robert Plant en fond sonore et le sentiment du devoir accompli. Ce n'était pas une trop mauvaise conclusion, tout compte fait.

And she's buying a stairway to Heaven...

La musique s'arrêta. Silence. Noir.

Le monde entier avait retiré un aller simple pour le Paradis.

Le cueilleur de Morts

Le vieux passeur donna un coup de pagaie à travers une fine couche de glace, qui craqua sous l'impact.

Combien de fois avait-il effectué ce geste, devenu quasi mécanique ? La question restait sans réponse. S'il avait eu conscience du temps, le vieux passeur aurait pu se livrer à des calculs approximatifs. Mais ce n'était pas le cas. Il n'avait d'autre choix que de se laisser porter par le flot de l'éternité, sans chercher à expliquer l'inexplicable.

Sa fille avait voulu que ce soit lui, Anguta, qui fasse franchir aux défunts les eaux blanches séparant Adlivun du monde des vivants. Aurait-il pu agir autrement ? Personne n'était assez fou pour aller contre la volonté de Sedna, maîtresse des mers et de l'au-delà – et surtout pas son père. Depuis qu'il traînait comme un fardeau sa culpabilité, Anguta était prêt à tout pour obtenir un pardon qu'elle continuait de lui refuser...

Son kayak et sa pagaie étaient devenus ses seuls outils, le lac souterrain sa patrie. Il ne se rappelait pas en avoir connu une autre auparavant. Certes, dans les vestiges de sa mémoire, il entrevoyait parfois des plaines enneigées s'étendant à l'infini, mais le nom qu'on leur donnait lui échappait. Pays des Inuits, peut-être... Oui, Anguta avait été Inuit. Mais encore ? De son ancienne vie, il avait conservé l'image diffuse d'une tempête, avec un père faisant passer sa fille par-dessus bord, dans un sacrifice désespéré aux forces marines. Les hurlements de l'infortunée, souvent, ses appels à la pitié, parfois, résonnaient encore à ses oreilles, amplifiés par l'immense voûte rocheuse sous laquelle il demeurait désormais.

Avait-il eu d'autres enfants que Sedna ? Une épouse, une famille ? Un troupeau de caribous, une meute de chiens de traîneau ? Avait-il voyagé, s'était-il égaré sur ces terres vertes, chantées par les anciens, où la neige tombe sous une forme liquide ? Le vieux passeur n'en avait pas la moindre idée. Il lui semblait avoir passé toute son existence enfermé sous terre, dans ces tunnels et ces cavernes de glace. La lumière du soleil et le bleu du ciel ne lui manquaient guère : il s'était accoutumé à l'obscurité.

Sa fille avait voulu que ce soit lui, Anguta, qui serve d'intermédiaire entre les hommes et les esprits. Impossible de dire de quel côté il se trouvait ; probablement ni l'un ni l'autre. Sa vie n'en était pas une et sa mort n'était pas près de survenir. Ici, au seuil d'Adlivun, on avait toujours besoin de ses services. On aurait toujours besoin du Cueilleur de Morts, jusqu'à la fin des temps.

Le vieux passeur donna un coup de pagaie à travers une fine couche de glace, qui craqua sous l'impact. Du bras, il écarta une longue mèche de cheveux durcie par le givre. Alors il put discerner au loin une demi-douzaine d'esprits, formes imprécises et grises, aussi impalpables qu'un nuage de fumée. Qu'ils patientent encore ! Anguta avait tout son temps, et eux aussi. Parmi ceux qu'il transportait, nul ne revenait jamais

d'Adlivun pour se plaindre du service. En y songeant, il esquissa un sourire sans joie.

Une légère brise souterraine, bien différente du blizzard qui sévissait à la surface, l'aida dans sa tâche. Le kayak atteignit la berge en épargnant les forces du vieux passeur. Sur son front minéral perlèrent toutefois quelques gouttes de sueur. En dépit des courbatures, Anguta se leva afin d'accueillir les nouveaux arrivants avec dignité. Ressentaient-ils eux aussi la fatigue, après avoir cheminé de la surface jusqu'aux berges du lac ? Éprouvaient-ils la même lassitude que lui après avoir mené une existence de peines et de privations ? Il ne le saurait sans doute jamais.

Le vieux passeur récolta minutieusement le prix de leur passage, prit le temps d'admirer, de palper les plus jolies des offrandes. Peaux de caribous pour les éleveurs natifs de l'intérieur des terres, peaux de phoques ou de morses pour les chasseurs ayant vécu le long des côtes, chacun d'entre eux avait été porté au tombeau revêtu de ces indispensables présents. Dans le cas contraire, ils seraient condamnés à errer sans fin près du lac ou dans les galeries alentour, avec le vain espoir de voir le Cueilleur de Morts changer d'avis à leur sujet. Ils pourraient pester, trépigner, supplier, rien ne saurait faire fondre un cœur que les légendes disaient de glace. Nul ne serait conduit aux portes d'Adlivun sans contrepartie. Ce n'était pas de la cruauté, du moins ce n'est pas ainsi que le concevait Anguta. C'était la règle, voilà tout. Il ne lui serait jamais venu à l'idée de la transgresser. Qu'aurait-il à y gagner ?

Dorénavant, les passagers étaient nus, ce qui n'avait aucune importance pour eux : froid et pudeur n'existaient plus dans le néant du monde d'en dessous. Sans un mot, sans un soupir, sans un regard pour celui qui menait l'embarcation, ils prirent place à bord. Ils se répartirent à l'avant et à l'arrière de manière à maintenir le fragile équilibre du kayak. Précaution inutile : le trépas les avait rendus immatériels, plus légers que des flocons de neige.

Tous avaient entendu parler d'Anguta mais personne ne se réjouissait de le rencontrer. Le Cueilleur de Morts faisait partie de ces gens dont on préfère écouter la légende plutôt qu'y tenir un rôle.

Le vieux passeur donna un coup de pagaie. La glace craqua sous la coque de peaux cousues, étanchées selon le savoir-faire du peuple Inuit. Ce bateau semblable aux leurs serait, pour ces hommes et ces femmes désormais esprits, le dernier élément évoquant les joies et les contrariétés de l'existence. Résignés à leur sort, ils abandonnèrent définitivement le monde des vivants. La rive s'éloigna sous leurs yeux impassibles.

Parvenu au milieu du lac, à l'endroit précis où plus aucune berge n'était visible, Anguta se mit à entonner un chant profond qui résonna dans l'immense caverne. Il racontait la triste histoire d'un mariage forcé entre une fille de pêcheur et un chaman. Sa voix, de rocailleuse, devint celle d'un jeune homme à mesure que les mots franchissaient la barrière de ses lèvres. Ces mots disaient la douleur du père, les regrets de la fille, la haine du chaman après la fuite de son épouse maltraitée. S'il avait pu se rappeler son passé, Anguta aurait certainement retrouvé l'émotion qui le saisissait, jadis, à l'écoute des anciens chantant les exploits des héros de leur clan. Peut-être aurait-il revu le campement de son enfance, le soleil baignant d'une lueur aveuglante les grands espaces immaculés, et tous ces visages rieurs qui furent ceux de ses proches...

Alors que les paroles de sa chanson le menaient dans une tempête causée par l'ire du chaman, Anguta se tut, rendant le lac au silence. Il immobilisa son kayak le long d'une pente rocheuse chichement couverte de lichen, débarcadère de fortune usé par tant de va-et-vient.

À quelques pas de là, on apercevait la vaste demeure de Sedna. Les actes des

défunts y seraient jugés, leur âme purifiée dans le feu et la glace, avant qu'il leur soit permis de goûter la félicité perpétuelle du Pays de la Lune. En apparence, cette habitation n'était pas très engageante : construite en os de baleines, de la base au sommet, elle évoquait la disette, la décrépitude, la mort. Cette impression funeste était renforcée par le gigantesque loup blanc qui en gardait le portail.

À la vue des visiteurs, l'animal montra les crocs. Son poil se hérissa. Ses griffes labourèrent le sol comme pour mieux marquer son territoire. Pareilles menaces, toutefois, ne suffirent à faire reculer les candidats à la félicité perpétuelle. Ils savaient qu'entrer n'était pas un problème. Sortir, en revanche, leur serait formellement interdit tant que Sedna ne les aurait déclarés dignes de poursuivre leur route vers le Pays de la Lune.

Peu désireux de s'attarder, Anguta fit demi-tour. Les esprits omirent de le saluer, ce dont il ne s'offusqua pas. Il ne prêtait plus attention à ce genre de choses.

Sur la rive opposée, ils étaient déjà huit à patienter, les bras serrés autour de leurs précieuses peaux de phoques ou de caribous. Anguta hocha la tête d'un air soucieux. Depuis quelque temps, les esprits se présentaient à lui de plus en plus nombreux. Autrefois, il était courant de n'en transporter que deux ou trois par voyage, tandis qu'aujourd'hui ils affluaient par groupes de dix ou quinze. Pourquoi une telle quantité de morts ? Était-ce la volonté des forces supérieures ? Dans ce cas, quel intérêt avaient-elles à décimer le peuple Inuit ?

Se poser des questions n'entraînait pas dans ses attributions, aussi renonça-t-il à pousser plus loin sa réflexion. Les forces supérieures, et parmi elles Sedna, savaient ce qu'elles faisaient.

L'éternité continuait de s'écouler au rythme des coups de pagaie d'Anguta.

Chaque aller-retour lui paraissait plus long que le précédent, plus fastidieux. À présent il devait faire face à des vents contraires, changeants, qu'il ne maîtrisait qu'à grand-peine. Pire, le nombre d'esprits à transborder ne cessait de s'accroître. C'était une vague grise qui s'abattait sans répit sur son kayak, un flot ininterrompu de visages torturés, de gémissements d'impatience.

Le vieux passeur ne pouvait plus se laisser porter par le courant, en se contentant de briser la glace de temps à autre. Il n'avait même plus le loisir de chanter, une fois parvenu au milieu du lac. Il lui fallait accélérer la cadence. Ses efforts redoublèrent, ses gestes se firent plus alertes. Le kayak à l'allure habituellement placide fendit les eaux blanches tel un navire de guerre. La guerre ! Anguta soupçonnait un conflit de grande ampleur, une alliance destructrice de clans contre d'autres, car jamais la paix ne règne longtemps à la surface. Pourtant, une fois encore, il mit toute sa confiance dans les forces supérieures. Elles savaient ce qu'elles faisaient, n'est-ce pas ?

Le vieux passeur donna un vigoureux coup de pagaie, accosta et poussa sans ménagement ses passagers vers la maison d'os. Le moins empressé d'entre eux avait à peine posé pied à terre qu'Anguta repartait, évitant de peu, dans sa précipitation, l'un des blocs de glace massifs que charriaient les eaux agitées. Maintenant déchaîné, il retrouvait dans cette course le souffle de ses premiers états de service. Il se sentait fringant, prêt à défier les affres de la vieillesse, oubliant en un instant les signes de fatigue que montrait son corps meurtri. Le peuple Inuit comptait sur le Cueilleur de Morts. Victimes de la guerre, d'épidémies, de la famine ou d'un cataclysme, il fallait absolument que ces défunts arrivent à bon port. Et ce, grâce à lui, Anguta, celui qui sait dompter les eaux capricieuses du lac !

« À qui le tour ? lança-t-il à la cantonade, lui qui ne parlait jamais hormis à lui-même. Manifestez-vous, que je ne vous attende pas ! Nous n'avons pas de temps à perdre. »

Quelle phrase étrange, quand on est censé avoir l'éternité devant soi...

Le vieux passeur se rembrunit. Il lança un œil à sa gauche, à sa droite, cherchant à percer les épaisses ténèbres qui le cernaient de toutes parts. Un frisson lui parcourut l'échine, paralysant chacun de ses membres. Était-ce possible ? Cette fois il n'y avait personne sur la rive, personne à mener au seuil d'Adlivun. Anguta était seul, terriblement seul.

À l'époque où il œuvrait encore avec Pinga, l'immortelle chasserresse, il lui arrivait de repartir avec un passager déniché en catastrophe par sa complice. Mais jamais son kayak n'avait effectué de traversée à vide... Anguta allait s'y résoudre, tout son être ployait déjà sous le poids de l'abattement, lorsqu'une minuscule silhouette se détacha le long des parois de la caverne, à deux pas de l'embarcadère. Le vieux passeur poussa un soupir de soulagement.

Il s'agissait d'une femme, pour autant qu'on pût en juger ; plutôt jeune, s'il est possible d'estimer convenablement l'âge d'un être immatériel. Frêle et de petite taille, sans doute était-elle encore une enfant au moment fatal.

« Je suis en retard, je te prie de m'en excuser, déclara-t-elle. J'ai de quoi payer le passage, bien entendu. »

Anguta récupéra les peaux de caribous qu'elle lui tendit. De mauvaise qualité, mal tannées et découpées sans application, elles feraient néanmoins l'affaire. Le vieux passeur ne pouvait rejeter une offrande.

« Allons-y », annonça-t-il avec sa sobriété coutumière.

L'esprit se fendit d'une moue amère, regrettant déjà le monde qu'elle abandonnait. Avant de prendre place à l'arrière du kayak, elle saisit l'un des morceaux de bois jonchant le sol.

« Je te sais éreinté, dit-elle. La tâche du Cueilleur de Morts est difficile et pénible, nos anciens nous le répétaient souvent. Si je peux t'être utile... »

Le vieux passeur ébaucha un sourire. Sa passagère le traduisit par un simple « Merci ».

Ensemble ils donnèrent un coup de pagaie à travers une fine couche de glace. Celle-ci craqua sous l'impact.

L'esprit franchit le grand portail d'entrée de la maison d'os, non sans avoir préalablement glissé quelques mots à l'oreille du loup blanc – ce que personne n'avait osé auparavant. L'animal émit un cri plaintif en la voyant finalement disparaître dans l'obscurité.

Anguta était perplexe. Cette défunte se distinguait des autres, mêlant dans la moindre de ses attitudes l'innocence de l'enfant et la sagesse de l'ancienne. Il s'en voulait de ne pas avoir cherché à en savoir davantage à son sujet. La traversée, en effet, s'était déroulée sans paroles. Tout juste quelques regards de connivence furent-ils échangés entre les deux payeurs. Bien que chétive, la passagère s'était révélée d'une grande efficacité dans l'accomplissement de sa besogne, suscitant l'admiration du vieux passeur. Raison de plus pour ne pas la laisser s'échapper ainsi...

« S'il te plaît ! » cria-t-il.

Seul l'écho lui répondit. Son appel se répercuta sur les parois de la caverne plus longtemps qu'il n'aurait dû, déformé au point de sonner comme d'innombrables rires

moqueurs.

« S'il te plaît, reviens ! insista-t-il. Qui es-tu ? »

Le loup blanc tourna la gueule en direction de l'intrus, tous crocs dehors. Son souffle forma des volutes de buée dans l'atmosphère glaciale de la caverne. Anguta frémit devant cet animal abominable dont on disait qu'il était l'époux de Sedna. Ses grognements alertèrent la mystérieuse défunte, qui réapparut dans l'embrasement de la porte. La colère du loup blanc cessa aussitôt. Plus docile qu'un chien de traîneau, il alla jusqu'à lécher la main que lui tendait sa nouvelle amie. Celle-ci baissa la tête vers le lac, évitant avec soin le regard du vieux passeur.

« Lorsque j'étais encore en vie, dit-elle d'une voix étouffée, on m'appelait Nuka, la Benjamine. J'ai vu périr mon troupeau de caribous, puis mes parents, mes frères et, enfin, le chaman de mon clan. Je me suis retrouvée dans la toundra avec le blizzard pour unique compagnon. À force d'abnégation, d'un soupçon de chance aussi, j'ai survécu... Pour un temps seulement. S'accrocher à cette vie n'avait aucun sens. Ici, en dessous de nous tous, tu ne peux en avoir conscience, mais depuis l'arrivée des étrangers au visage pâle notre terre est à l'agonie. Je crois même qu'elle est déjà morte. Tout ce qui nous animait, nos traditions, notre culture, notre passé et notre avenir, ont disparu comme la neige fond sous un soleil trop vif... »

Elle se redressa et osa enfin plonger ses yeux ternes dans ceux d'Anguta.

« Merci de m'avoir convoyée jusqu'aux portes d'Adlivun. Si je ne me trompe pas, je serai ton ultime passager », annonça-t-elle avant de se volatiliser.

« Mon ultime passager, marmonna le vieux passeur. Mon ultime passager... »

Lui qui croyait son emploi assuré pour l'éternité s'imagina soudain réduit à l'inactivité, au néant. Et si Nuka disait vrai ? Que ferait-il, seul, inutile, dans un bateau où l'on ne monterait plus pour rejoindre l'autre rive ? Serait-ce la fin du monde ? Mais le monde a-t-il été conçu pour connaître un jour une conclusion ? Les forces supérieures, et parmi elles l'avisée Sedna, ne le permettraient jamais... À moins qu'elles n'aient de tout temps agi dans un tel dessein.

Des larmes s'invitèrent au bord de ses paupières, puis roulèrent en torrent sur les joues hâves du Cueilleur de Morts. Son cœur était peut-être de glace, pourtant il le sentit battre à tout rompre. Ainsi, c'était cela le chagrin. En un instant, les millions d'âmes qu'il avait transportées lui revinrent en mémoire, une à une. Le chagrin ! La fin de tout ! Le terme du voyage ! Voilà ce que ressentaient au plus profond de leur être, caché derrière leurs pupilles blafardes, ceux et celles qui quittaient leur terre natale pour les ombres d'Adlivun. Anguta les prit en pitié, tous, sans exception. Triste vie, triste éternité.

Le vieux passeur donna un coup de pagaie à travers une fine couche de glace, qui craqua sous l'impact. Cet effort serait l'un de ses derniers.

Nuka n'avait pas menti.

Quand il accosta sur la rive où les défunts se retrouvaient d'ordinaire pour l'attendre, le vieux passeur n'y trouva rien que la solitude, le silence, l'absence. Tout était gris, morne, comme ces toundras stériles que fuyaient même les plus valeureux fils du peuple Inuit.

Anguta était resté dans ces souterrains lugubres durant des siècles, voire des millénaires, sans jamais en fouler le sol. Son premier pas fut hésitant, les suivants également. La pierre était humide et froide sous ses pieds. Il chancela, tituba à la manière d'un ours au sortir d'une longue hibernation. Ses jambes douloureuses lui

tirèrent un cri. Plus que devoir marcher, s'éloigner de son kayak était pour lui un supplice, mais il le fallait. Un passeur n'avait plus lieu d'être en ces lieux. Les ténèbres l'avalèrent. Bientôt le lac ne fut plus qu'un vague scintillement dans le lointain, accompagné du bruissement de l'eau en mouvement.

« Anguta... Le Cueilleur de Morts... Père de Sedna... Nous attendions ta venue... »

Il sursauta. Des centaines, non, des milliers de défunts convergeaient dans sa direction. Issus des ombres des tunnels, enfants de la glace et de l'obscurité, ces esprits étaient d'un gris plus sombre que ceux qu'Anguta avait coutume de convoier, et d'une forme encore plus indistincte ; ils auraient aussi bien pu être constitués de vent. Pareille vision aurait dû le terrifier. Au contraire, il éprouva alors un profond réconfort. Les affaires reprenaient. Le flot de l'éternité suivait son cours en se jouant des obstacles, ainsi qu'il l'avait toujours fait.

Tout à sa joie de retrouver des passagers, le vieux passeur omit de noter que ceux-ci se présentaient à lui les mains vides.

« Bien, dit-il. Je suis ravi de vous rencontrer. Sachez qu'un instant j'ai cru que... Non, cela n'a aucune importance. Allons-y.

— Nous n'avons pas l'intention de nous rendre à Adlivun, chuintèrent simultanément les esprits, ni de renaître dans la paix au Pays de la Lune. Nul parmi nous n'a de quoi payer la première étape de ce voyage. Nous n'avons jamais eu de quoi payer et nous ne paierons jamais ! Pas plus que toi, Anguta. Et cette fois, tu n'auras pas la possibilité de jeter ta fille par-dessus bord pour t'en tirer à bon compte.

— Mais qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

— Tu te moquais bien de savoir qui nous étions quand tu nous refusais l'accès à ton kayak sous prétexte que nous ne possédions rien. T'intéresseras-tu davantage à nous, maintenant que tu es des nôtres ? »

Des milliers de ricanements sinistres emplirent la caverne, recouvrant les protestations d'Anguta. Celui-ci recula, comme on recule devant l'avalanche pour éviter d'être irrémédiablement englouti par le courroux de la montagne. Le kayak, il lui fallait retrouver la sécurité de son kayak ! Alors il ferait entendre raison à cette nuée d'esprits railleurs...

Sa course des tunnels vers les rives du lac lui parut interminable. À chaque foulée le sol perdait de sa consistance, donnant au fugitif la désagréable impression de se débattre dans le vide... Vide, son cœur l'était tout autant. Le peu de sensations humaines qu'il pouvait éprouver en tant que Cueilleur de Morts lui étaient à présent tout à fait étrangères. Nulle crainte. Nulle souffrance. Nul espoir.

Parvenir à son but sans s'être laissé rattraper par les esprits ne lui apporta aucun soulagement. Constatant la disparition de son kayak, qui dérivait au gré des courants sans personne à son bord, n'éveilla en lui aucune douleur. Par un réflexe immémorial, Anguta se baissa afin de ramasser sa pagaie, abandonnée sur la berge à la manière d'un outil inutile. Sa main passa à travers le bois. Dans son dos, les ricanements reprirent de plus belle.

« Anguta... Celui qui fut le Cueilleur de Morts... Meurtrier de Sedna... Nous attendions que tu deviennes l'un des nôtres... »

Le vieux passeur avait connu une éternité de solitude. L'idée d'une nouvelle éternité, entouré cette fois de milliers de ses semblables, était-elle si effrayante ? De quoi devait-il avoir peur ? Il n'était plus le Cueilleur de Morts mais demeurait Anguta, valeureux fils du peuple Inuit, et Anguta n'avait pas peur, jamais !

Avant d'entrer dans la grande famille des esprits errant au seuil d'Adlivun, il ébaucha un dernier sourire, triste comme l'éternité.

Quelques mots de l'auteur...

Quatre cavaliers (*Première publication en 2014 dans l'anthologie « Ce signe étrange » aux éditions Val Sombre*) :

Chez moi, dans les provinces reculées au nord de Paris, on ignore qui sont Jourget, Marquet, Troupet et Crouzet. En revanche, depuis près de dix ans que je suis exilé au sud de la Loire, j'ai souvent eu l'occasion d'entendre parler des saints cavaliers. On les confond parfois avec les fameux saints de glace, ce qui est une erreur : ces derniers sont au nombre de trois et correspondent aux traditionnelles chutes de température de la mi-mai, tandis que ceux qui nous intéressent sévissent à partir du 23 avril, jour où l'on fête les Georges... Et, semble-t-il, dans une région géographique très limitée, correspondant grosso modo au Languedoc.

Ma volonté d'écrire une nouvelle sur les saints cavaliers est née de leur ressemblance avec les quatre cavaliers de l'Apocalypse, lesquels peuplent mon imaginaire au moins depuis ma lecture de « De bons présages » de Terry Pratchett et Neil Gaiman. Dans ce roman – qui demeure à l'heure actuelle celui que j'ai le plus lu et relu, moi qui, en général, ne lis les livres qu'une fois – Guerre, Mort, Famine et Pollution se sont adaptés au monde moderne et se déplacent en moto... Je crois qu'il ne faut pas chercher plus loin la principale source d'inspiration de mes quatre saints *bikers*.

Après plusieurs ébauches de scénarios restés sans suite, je me suis lancé pour de bon à la faveur d'un appel à textes sur le thème pas forcément évident du « Signe » : c'était décidé, un signe apparaîtrait dans le ciel pour annoncer aux cavaliers leur fin prochaine... Si cette nouvelle a plu au comité de lecture à qui elle était destinée, j'ignore en revanche comment elle a été appréciée par les lecteurs, l'anthologie dans son ensemble, publiée par un petit éditeur, semblant être passée inaperçue.

Le blues de Zwarte Piet (*Nouvelle inédite*) :

À la lecture des nouvelles composant ce recueil, on peut se rendre compte que les problématiques du monde actuel ne m'inspirent guère. C'est un fait : le passé me fascine, le futur m'effraie, tandis que le présent a tendance à m'ennuyer. Je ne lis et n'écris pas de l'Imaginaire pour me retrouver avec des personnages qui pianotent sur leur smartphone ou commentent leurs soucis d'emprunts immobiliers... Et puis je n'y peux rien si les hauts faits d'Alexandre le Grand me passionnent davantage que ceux de François Hollande !

À ce titre, « Le blues de Zwarte Piet » est pour moi une nouvelle très particulière, car elle a été écrite en écho à une question d'actualité sur laquelle je suis tombé par hasard au cours de mes pérégrinations sur Internet. Les polémiques liées aux célébrations des fêtes de fin d'année aux Pays-Bas peuvent nous paraître anecdotiques, et pourtant, que l'on se décide soudain à remettre violemment en cause

la présence aux côtés de saint Nicolas de son aide Zwarte Piet (Pierre le Noir en français), alors qu'il n'avait jamais gêné personne au cours de ces dernières décennies, témoigne d'une évolution des mentalités qui va au-delà du simple débat local. Que le politiquement correct s'insinue partout n'est, hélas ! pas tout à fait une nouveauté, mais je demeure effaré de voir les formes que ce monstre en perpétuelle évolution est susceptible de prendre. J'imagine que par chez nous, on doit trouver des bonnes âmes pour qui le Père Fouettard banalise la maltraitance envers les enfants et les rennes du Père Noël l'exploitation animale par l'homme, pour ne rien dire de ses lutins qui, en étant cantonnés au rôle d'auxiliaires anonymes, maintiennent les personnes de petite taille dans un état d'infériorité...

Les antiracistes forcenés me hérissent le poil, pour rester poli. Ce sont des pompiers pyromanes qui enveniment les problèmes de société en prétendant les combattre. L'absurde destin de mon Zwarte Piet est la conséquence de leur aveuglement, et ce texte un modeste acte de résistance aux tentatives de censure de la pensée.

Tout de suite après la pub, l'Apocalypse (*Nouvelle inédite*) :

En me retournant sur mes écrits passés, j'ai été frappé par le fait suivant : sur la vingtaine de nouvelles composées aux alentours de la période 2004/2005, une bonne moitié aborde le thème de la fin du monde, au sens large du terme (apocalypse nucléaire, chute d'une civilisation, mort du dernier homme, etc.). Un psychologue se régalerait certainement à faire le lien entre cette apparente obsession et ma situation personnelle de l'époque...

L'idée d'écrire les derniers instants de l'humanité dans le cadre d'un studio de radio m'est venue en lisant la quatrième de couverture d'un roman de science-fiction français : « Wonderful » de David Calvo. « Vous écoutez Blue FM, demain c'est la fin du monde, moi je passe des disques en attendant l'apocalypse »... Ces quelques phrases m'ont donné envie de me procurer le livre et, surtout, ont fait tourner les turbines de mon imagination jusqu'à engendrer le scénario d'une nouvelle. J'ai attendu d'avoir achevé la rédaction de celle-ci pour lire enfin le roman de David Calvo. Soulagement : on s'arrête à la simple inspiration sans tomber dans le plagiat, puisque « Wonderful » n'avait, au final, rien à voir avec « Tout de suite après la pub, l'Apocalypse ».

Que l'animateur de ma station de radio fictive diffuse des morceaux de Led Zeppelin ou des Doors ne doit évidemment rien au hasard. J'ai grandi dans un environnement familial marqué par la culture rock, si bien que lorsque ma fille de deux ans et demi m'a demandé quelle musique j'écoutais à son âge, je lui ai répondu : « Sans doute les Ramones ». Bizarrement, depuis que j'ai passé le cap des trente ans et que je suis devenu un honorable père de famille, j'ai tourné le dos au rock *old school* pour lui préférer une musique encore plus ancienne, c'est-à-dire composée avant le XIX^e siècle... Ma passion fulgurante pour Mozart a notamment été à l'origine de « Mort et vie du sergent Trazom », qui est à l'heure actuelle mon dernier roman achevé. Et là, on est très loin de « Tout de suite après la pub, l'Apocalypse »...

Le Cueilleur de Morts (*Première publication en 2014 dans l'anthologie « En dessous » aux éditions Parchemins & Traverses*) :

Je crois qu'aucun de mes textes n'a subi une telle métamorphose entre ses premières versions et sa version définitive que ce « Cueilleur de Morts » – lequel a d'ailleurs connu d'autres titres avant de s'en tenir à celui-ci.

Au départ ce n'était qu'un exercice de style, une variation sur une très courte nouvelle que Lord Dunsany avait consacré à Charon au tout début du XX^e siècle. Mon Charon n'est devenu Anguta, et l'Hadès des Grecs l'Adlivun des Inuits, qu'à la suite d'un appel à textes des éditions Argemmios sur le thème des mythologies amérindiennes. À la recherche d'idées, je suis tombé sur ce mythe du nocher des enfers inuit qui m'a frappé par ses similitudes avec le mythe gréco-romain que nous connaissons tous. C'est toujours une sensation étrange, quand on découvre que des peuples qui n'ont jamais été en contact les uns avec les autres, et qui à première vue n'ont rien en commun, élaborent les mêmes types de croyances... J'ai donc revu ma copie et entrepris de transformer mon banal Charon en un étonnant Anguta. Cette deuxième version du texte a été refusée. Une chance supplémentaire lui a été offerte quelques mois plus tard, à la faveur d'un appel à textes lancé par Estelle Faye pour Parchemins & Traverses. Par rapport à la version destinée à Argemmios, celle-ci avait déjà subi un petit toilettage, ce qui contribua sans doute à lui faire passer l'étape de la sélection.

Les phases de retravail des textes précédant la publication diffèrent beaucoup d'un éditeur à l'autre. Des anthologistes se contentent de relever quelques coquilles et de signaler une légère maladresse stylistique par-ci par-là, on corrige, on s'échange deux mails, merci et au revoir... Estelle Faye n'est pas de cette espèce-là ! Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai dû me remettre à l'ouvrage. Mais avec le recul, ce fut une expérience très positive : l'anthologiste n'a fait qu'endosser le rôle de l'entraîneur qui pousse son poulain à l'extrême limite de ses capacités pour tirer de lui le meilleur. Les quelques critiques que cette nouvelle a reçues ont été assez élogieuses, il faut donc croire que notre travail a porté ses fruits. Merci Estelle !

– Fin du recueil –

L'illustrateur



Maxime Desmettre a illustré des jeux de cartes à collectionner et des romans (couvertures et intérieurs), avant de s'exiler à Montréal, où il a rejoint l'équipe d'Ubisoft en tant que *concept artist*. Il a notamment travaillé pour des jeux vidéo dont la réputation n'est plus à faire : *Prince of Persia*, *Assassin's Creed* et plus récemment *For Honor*, toujours pour Ubisoft.

- Son site Internet : <https://www.artstation.com/artist/maxisland>
- Sa page DeviantArt : <http://maxd-art.deviantart.com/>

L'auteur



Olivier Boile se présente habituellement sous l'apparence d'un humain trentenaire.

Négociant en molécules de synthèse le jour, agent secret la nuit, Olivier Boile se nourrit principalement de caramels à l'uranium.

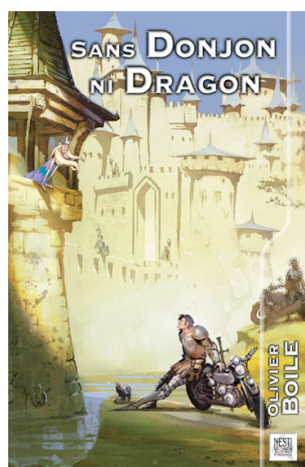
Au cours d'une mission d'infiltration dans les milieux geek, il est infecté par le virus de l'écriture... D'ailleurs, il a déjà publié deux romans de fantasy humoristiques : *Medieval Superheroes*, 2014 et *Les Feux de l'armure*, 2015 (tous les deux aux éditions Nestiveqnen) et rédigé plus d'une centaine de nouvelles aux thématiques très variées : fantastique, Histoire, érotisme...

Sans donjon ni dragon est son premier recueil.

Son accent trahit une origine picarde, région où il réside aujourd'hui.

- Son site Internet : <https://olivierboile.wordpress.com/>

Sans Donjon ni Dragon en papier



Le papier, c'est bien aussi...

Retrouvez le recueil de nouvelles d'Olivier Boile en **livre papier**, paru en 2016 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 372 pages – ISBN : 978-2-915653-68-7 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Découvrez d'autres ouvrages d'Olivier Boile

Medieval Superheroes



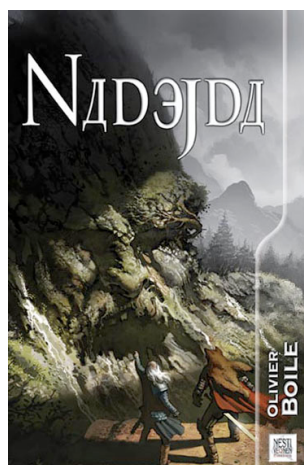
- Disponible uniquement en **livre papier** (pour l'instant), paru en juin 2012 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 312 pages – ISBN : 978-2-915653-43-4 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Les feux de l'armure



- Disponible uniquement en **livre papier** (pour l'instant), paru en avril 2013 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 252 pages – ISBN : 978-2-915653-45-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Nadejda



- À paraître en juin 2017 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 328 pages – ISBN : 978-2-915653-79-3 – Moyen Format (13 x 20 cm)